

LIMITE 16

JEAN MICHEL-BAIN

Quel est le désir profond de Lindalue ?
Pourquoi Vernie est-elle si populaire ?
Pourquoi le camogisme est-il un vilain défaut ?
À quoi sert un chirurgec ?
Quel animal hante la steppe ?
Qu'y a-t-il dans l'arsenal ?

Une planète étrange à cent années-lumières,
une colonisation mal partie,
des disparitions mystérieuses,
une enquête,
un vaisseau mère,
des automates.

De l'action, de l'amour,
de la poésie, de la guerre.

Tout cela est dans

LIMITE 16

**LA MUSE BADINE
SCIENCE-FICTION**

Illustration : Amaëlle Robillot (insta: amaelle_robillot)

LIMITE 16

Première époque : Steppe

Du même auteur :

SCIENCE-FICTION

Le Mot De Trop

Les Planètes Unies

NOUVELLES

Bereto II - Mise En Boîte Pour Un Thon

Histoires de Famille

Une Dictée Plutôt Salée

Le Dernier Voyage

Soirée Pizza

ROMANS

Le secret de la Green River

Bereto IV - Les Grands Maux Sont Pour Plus Tard

THÉÂTRE

Bereto III - Était-ce Le Diable ?

SCÉNARIO

A Very Small Road Movie (Fragilités)

www.laMuseBadine.fr

JEAN MICHEL-BAIN

LIMITE 16

Science-fiction

la Muse Badine

Jean Michel-Bain

la Muse Badine III, Vaires-sur-Marne, dépôt légal 2019

ISBN 979-10-95724-16-2

*À Fred, ma douce et tendre, pour son soutien de tous les instants,
À Catherine et Emmanuel, pour leurs avis et encouragements lumineux,
À Laurence Varaine-Jarnac, pour son soutien constant et chaleureux, pour sa
connaissance et ses avis,
À Damien, ami de toujours, pour ses encouragements enthousiastes,
À mes enfants, à mes amis, à mon entourage,
sans qui ce livre n'aurait pas existé
j'adresse mes plus sincères remerciements.*

Prologue - La nuit sur Thémis 4

Avec un chuintement métallique, l'ouverture se referme au loin. Soulagé, l'homme se détend légèrement. Tout danger est écarté.

Il est encore tôt. Les flammes du couchant accrochent une lueur sanguine à chaque arête. Il ajuste sa cape de laine, vérifie d'un regard les voies désormais vides, et d'un pas leste, il reprend son chemin.

Il marche la tête baissée, semblant se préoccuper seulement de lui-même. Mais aux mouvements inquiets de sa nuque, à la crispation de ses coudes, et à la démarche furtive de ses jambes, on devine sans trop de peine un but inavouable.

Hardiment, il tourne le coin de l'avenue. La terre noire et collante produit un son de ventouse humide qui l'agace. Il pose pourtant ses pas sur les fougères mortes et les touffes de bruyères grises, mais celles-ci, déjà martyrisées par les allées et venues, peinent à se redresser, et n'amortissent guère le poids de son corps.

Croyant entendre quelqu'un, il se fige à nouveau.

Son bras se tend involontairement. Mal fixé, le tissu de son vêtement glisse et découvre sa main, offrant à la vue la courte masse de métal terne qu'elle agrippe.

Mais de nouveau le silence règne, troublé seulement par quelques rafales d'un vent chargé d'eau.

Il hésite pourtant à repartir. Décidant d'une courte pause, il appuie un instant son épaule sur la paroi d'un caisson.

Il contemple au loin la steppe déserte et glacée, écrasée par un ciel obscur, chargé. Des éclairs silencieux, presque permanents, se devinent derrière un amoncellement uniforme de nuages gris. Il ne se passe pas une minute sans qu'une foudre

blanche éclate et martyrise encore ce paysage couleur de cendre.

Très loin, une vague colline. Encore plus loin, des montagnes peut-être, qu'on aimerait volontiers coiffées de blanc.

Bien au-delà du village, un lac, assez étendu. Les cieux viennent s'y noyer, et les couleurs mélangées forment une espèce de miroir inerte, troublé seulement par les lueurs de l'orage.

De loin en loin, une végétation soufreteuse colonise une terre noire. Le froid, les averses fréquentes, le vent mouillé, la poussière piquante, encore, et toujours.

Une pâle lumière, presque imperceptible, baigne ce triste paysage de ses reflets tardifs. Thémis, l'étoile de ce monde, a terminé sa longue journée.

Transi, l'homme est animé d'un frisson nerveux.

À l'occasion d'un énième coup de foudre, on distingue brièvement un visage dur et déterminé, mais aux traits tordus par la peur, aux sourcils crispés.

Il hausse l'avant-bras, et, tournant le poignet vers le haut, il se met à lire un texte court et visible de lui seul. Sa détermination ranimée, il se met à courir.

Bientôt, il parvient au dernier bloc. Plus long et plus massif, celui-ci abrite une machinerie. Le ronronnement léger qui en émane trouble les abords immédiats.

Il s'approche de la porte, qu'il examine brièvement. De la poche de sa combinaison, il extirpe un objet de petite taille, un cube, qu'il manie avec précautions. Il le plaque sur la commande d'ouverture. Une lumière blême palpite doucement, et en quelques secondes, l'ouverture chuinte et glisse vers le côté.

Après un ultime coup d'œil par-dessus l'épaule, l'homme enfouit son dispositif dans les plis de son habit, puis d'un pas décidé, il pénètre à l'intérieur.

Avec un clic discret, il allume une lampe frontale. Une salle d'assez grande taille s'offre maintenant à sa vue, il l'examine de fond en comble. Quatre paillasses métalliques, chacune capable d'accueillir un corps humain, une série de tubes souples enroulés, et une grille très fine courant le long du sol. Des cloisons d'aluminium nu ferment la pièce, hermétiques, rendant inaccessible le reste du bâtiment.

De la main, l'homme éprouve le mur le plus proche. Il palpe avec attention, déplaçant les doigts, cherchant visiblement à

repérer un emplacement précis. Échouant de prime abord, il persiste avec patience, centimètre après centimètre, parcourant ainsi la totalité de la paroi.

Quelques minutes après, il change de côté, et reprend son examen méticuleux, toujours sans succès.

Comme il va perdre patience, il pousse un grognement de satisfaction. Il ressort aussitôt son appareil, qu'il aimante cette fois contre la cloison.

Un rectangle rouge lumineux apparaît face à lui, couvert de schémas, de widgets¹, et de textes obscurs. Il se concentre, lisant avec soin les caractères minuscules, puis il finit par repérer un carré noir, qu'il presse avec satisfaction.

Aussitôt, les widgets disparaissent, remplacés par un cadre sombre, sous lequel un clavier est matérialisé.

```
CMDLANG activé, entrez votre commande
Mode expert ID/N0
#
```

Le cœur battant, il tape l'une après l'autre trois commandes, qu'il valide après les avoir soigneusement vérifiées.

```
#set Liste
#Limitel6
#close
```

Le cadre s'éteint sans bruit.

— Nakonec² ! s'exclame l'homme avec soulagement.

Sans perdre un instant, il récupère son cube et se dirige vers la sortie. Il éteint sa lampe d'un geste rapide, puis il referme l'ouverture.

Personne à l'horizon. De son pas rapide et silencieux, il s'évanouit dans les allées, puis il disparaît définitivement.

Loin dans la steppe, un feulement sinistre retentit, accompagné du crépitements brutal d'un éclair.

1 Élément visuel d'une Interface.

2 Enfin, finalement, en russe (наконé ц).

L'arène

C'est un amphithéâtre, parfaitement circulaire, creusé à même le roc. La mince couche de terre a été rejetée impeccablement sur la périphérie, et protège l'édifice du vent. À intervalle régulier, un paratonnerre absorbe la foudre qui ne manque pas de tomber, avec régularité. Au-dessus, une toile tendue, armée d'acier, soutenue par un mât central, et sur laquelle ruisselle la pluie, pour finir dans un large égout d'aluminium qui va se perdre au loin.

À l'intérieur, une trentaine d'hommes et de femmes. L'ambiance est fiévreuse, animée. Chacun s'esclaffe et apostrophe l'autre, avec pourtant une réserve, une attitude retenue, et de temps à autre un regard vers l'entrée, une surveillance inquiète et discrète, mais éveillée.

L'un d'entre eux, un très jeune homme, pianote nerveusement sur le garde-fou. Son œil brille avec fièvre, il fixe intensément une ouverture en forme de tunnel qui est pratiquée de l'autre côté de l'arène.

À ses côtés, une femme assez corpulente, qui lui parle avec animation. Il n'écoute pas, et elle n'en tient pas compte.

Le niveau sonore monte peu à peu, chacun essayant de mieux se faire entendre, et tous, de plus en plus nerveux, cherchent des yeux, attendent avec une impatience grandissante.

Deux hommes arrivent. Stationnant une minute sur le seuil, ils secoient leurs bottes fourrées, dont ils tapent les semelles sur un tapis déjà saturé de boue. L'un d'entre eux, un costaud élégant et aux gestes pleins d'assurance, cherche une place du regard.

— Allons nous mettre là-bas derrière. Je ne veux pas que ma présence crée un précédent.

— C'est déjà le cas ! répond le deuxième, tout le monde t'as

repéré et s'attend désormais à une réaction de ta part.

Ce dernier personnage, nettement plus petit, plus terne, est d'une stature plus banale qui contraste avec celle de son compagnon.

— Nous sommes ici bien trop tôt, poursuit le Première. J'ai l'air d'attendre le spectacle. De fait, j'ai plutôt hâte qu'il soit terminé.

Sous la toile, une double rangée de gradins circulaires, déjà bien occupés, laisse voir quelques espaces libres. Les deux hommes vont aussitôt s'asseoir, saluant les uns et les autres d'une brève parole ou d'une accolade.

La lumière s'éteint. Déjà très faible et insuffisamment complétée par le jour, elle est seulement remplacée par la foudre intermittente qui tombe de temps à autre à proximité.

Dans l'arène, par l'ouverture, un lupoïde est introduit. Imaginez-vous un genre de canidé à écailles, aux pattes très courtes, un ventre près du sol avec une tête molle, des crocs massifs, pointus, et des yeux brillants très profondément enfouis. Il marche assez lentement, et ses pattes se désarticulent à chaque enjambée.

Un large collier métallique lui enserre l'arrière-train. Tous les trois mètres, l'animal s'arrête, tourne sa gueule vers le collier, qu'il tente maladroitement de mordre ou de lécher. Aussitôt, un voyant rouge, une impulsion crépite, et l'animal sursaute avec un cri douloureux, puis il reprend sa progression.

L'homme le plus grand a également tressailli.

— C'est bien ce que je pensais, crache-t-il. Spectacle dégradant !

— Mais pas même commencé ! Écoute, en tant que Première, tu dois comprendre les attentes des colons. Et si tu ne veux pas jeter un malaise dans l'assemblée, prends sur toi. On en a parlé avant de venir !

— Certes, répond l'autre avec hauteur. Sur ton insistance, j'ai accepté, mais prends garde, Louka, je pourrais changer d'avis dès maintenant !

Un deuxième animal, encore plus pitoyable que le précédent, a fait son arrivée. Il entreprend péniblement le tour de l'arène, se heurtant parfois à son congénère. Aucun des deux ne semble s'apercevoir de la présence de l'autre, et les deux se croisent, se

recroisent, boitant et gémissant de souffrance.

— Regarde, dit Louka, quand les deux seront à égale distance, ils vont commencer la stimulation.

Le Première est dégoutté. Il reste sans un mot. Droit comme un poteau, il contemple les deux bêtes pitoyables, l'œil furieux.

— Comment font-ils pour les attraper ?

— Oh, je ne sais pas trop, répond Louka avec indifférence. Avec une levure pourrie, je crois. C'est pas très difficile, ils ne se défendent pas. Un lasso au bout d'une perche, et le tour est joué.

— On se croirait au temps des cavernes. Cent-cinquante années-lumières pour en arriver là... Et toi tu en penses quoi ?

— Strictement rien, je te l'ai dit.

Les traits de l'homme sont neutres. Il n'exprime rien, son regard est froid, sans aucune marque d'intérêt. Il poursuit à voix basse :

— C'est un exutoire et nous en avons besoin. Ici, ceux qui ont trop d'énergie peuvent la canaliser ; ceux qui ont trop de monnaie peuvent la gaspiller, et si une bonne bagarre entre colons termine le combat, c'est finalement autant de facilité en plus pour le commandement.

Un son de cloche retentit, parfaitement imité. Dans les colliers, les impulsions électriques augmentent, insupportables, et saturent le système nerveux des deux lupoides. Les bêtes, folles de douleur, prennent une démarche heurtée et grotesque, et cavalent d'un bout à l'autre de l'arène, se cognant brutalement, chutant et se relevant, cherchant à mordre, à tout prix.

Dans la salle, des colons se sont levés, hurlant et gesticulant, insultant les deux animaux.

— J'imagine qu'ils ont pris des paris avant notre arrivée...

— Pas cette fois peut-être. Ton arrivée les a dissuadés je pense. C'est plutôt bon signe. Nous serions tranquilles pour un bon moment si tu autorisais le principe...

Le Première ne répond pas. Au centre de l'arène, un des lupoides, épuisé, est arrêté. Sa gueule grande ouverte cherche l'oxygène, et le sang coule de ses mâchoires.

— Si par hasard un des bestiaux attaque l'autre, ce qui arrive, c'est un succès complet...

Le Première, les mâchoires crispées, ferme les yeux. Il ne supporte plus. C'est un homme dur et robuste, capable de

supporter le pire, mais à condition qu'il en ressente l'utilité.



— Tout cela est ridicule et infâme. Pourquoi une race indigène devrait-elle subir les conséquences des névroses humaines ? Louka, je te rappelle que nous sommes en contradiction avec la Charte. Il faut mettre fin à cette ineptie cruelle et improductive !

— Ces animaux sont stupides et non organisés, aucune résistance ni représailles à craindre. Ces combats peu nombreux n'ont aucune conséquence sur leur pérennité...

— Si on laisse faire, ils deviendront une tradition, tu le sais bien !

— Hé bien justement ! Les traditions cimentent une société, et nous n'en avons que trop besoin !

— Nous devons interdire !

Louka approche sa bouche. Elle est presque collée à l'oreille de l'autre. Elle murmure à peine, et dans le même temps, sur l'épaule, s'accroche sa main pesante.

— Tu en prendras la responsabilité, ironise-t-il. Vas-y, dis-leur ! L'occasion est trop belle !

Les deux bêtes, à l'agonie, sont couchées sur le flanc, seulement animées par leur halètement et le tremblement de leur corps.

Le Première se lève. Il aimerait vomir, mais il se l'interdit. Son regard braqué sur l'arène se durcit encore. Il plonge la main dans sa veste, il en ressort un péhème³, qu'il pointe vers la scène.

Il tire deux coups rapides.

La distance est faible, l'homme est un expert : les deux bêtes, touchées à mort, expirent dans l'instant.

Aussitôt, sous le chapiteau, le silence, seulement troublé par les hurlements du vent.

Comme une giclée de grêle frappe la toile, la réalité écrase les parieurs. La colère de ceux qui allaient peut-être gagner éclipse tout le reste. Un grondement naît : qui donc a osé ?

D'un seul bloc, les regards convergent vers le tireur, qu'ils reconnaissent. C'est l'amertume. Les poings déjà dressés retombent avec lassitude. Ceux qui le matin même se sont laissés entraîner à ce jeu cruel admettent avec dépit leur inconséquence.

Les autres, les plus endurcis, ravalent une haine naissante, d'autant plus grande qu'ils ne l'expriment point. Ils pensent à leur labeur, à leur vie, à l'absence presque totale de distractions, à l'insécurité qui remplace jour après jour l'eldorado qu'on leur a promis.

Plusieurs sortent avec rage, frappant la toile au passage, négligeant la tornade qui les saisit. Ils enfourchent leur motomec,

3 Pistolet automatique. Du français « PM » (pistolet mitrailleur).

enclenchent la commande manuelle, et repartent au village, presque en aveugles.

À l'intérieur, le Première a rangé son arme. Maintenant que son incertitude a pris fin, il saura gérer, du moins le pense-t-il.

Impassible, le conseiller Louka prend la température. Des semaines seront nécessaires avant tout apaisement, mais peut-être après tout l'autorité a-t-elle pris ses droits.

L'un derrière l'autre, ils descendent le gradin et vont se placer près des bêtes mortes. Montrant les deux cadavres, le Première lève les mains. Criant presque, il prend la parole.

— Vous savez tous que la cohésion de notre société dépend de règles. Ces règles, ou plutôt ces lois, dont la plupart existaient avant même notre départ, sont indispensables à notre survie. Nous avons été instruits en ce sens. Nous en avons débattu cent fois. Une large majorité d'entre nous est d'accord à ce sujet : il n'y a plus à y revenir.

Il laisse ses bras retomber le long du corps.

— Pour cette fois, je passe l'éponge, hurle-t-il. Mais si cela se reproduit, j'étudierai des sanctions.

Front levé bien haut, mâchoire en avant, il défie le groupe.

Le crépitement assourdissant de la grêle rend impossible toute discussion. Les spectateurs, ne sachant comment réagir, restent immobiles à leur place. L'attente, insupportable, se prolonge.

Finalement, aussi brutalement qu'elle s'est déclenchée, la giboulée se termine. Chacun sort de sa torpeur, les uns secouant brièvement la tête, les autres se massant la nuque. Il est temps de regagner le village.

Toujours suivi du Conseiller, le Première parvient à l'entrée. Il se sent épuisé par son intervention. Chacun de ses pas est une masse pesante à déplacer, ses épaules sont figées dans une gangue rigide, et une douleur lancinante lui traverse la nuque.

— Je sais pas ce qu'il y a, murmure-t-il...

Sans forces, il tombe sur les genoux. Le haut de son corps bascule en avant, et, les bras tendus, il tente un rattrapage. Ses poignets sont trop faibles, il ne réussit qu'à se tordre les mains, et il s'écroule sur le côté. Les yeux fermés, il tente de parler, mais ce n'est qu'un balbutiement qui franchit ses lèvres.

— Comprends pas... J'ai des étincelles... Vois plus rien...

C'est tout noir... Ma tête...

Louka s'empresse. Il le fait rouler sur le dos, la respiration est faible. Il active son Interface, clique sur le widget du Première : les signes vitaux sont normaux, rien à signaler.

— C'est incompréhensible ! s'exclame-t-il. Écartez-vous ! Silence !

Les colons, qui s'étaient approchés, et dont la rumeur étonnée couvrait tout autre bruit, s'écartent avec discipline. Le Conseiller pose l'oreille sur la poitrine de l'homme inerte. Il entend distinctement le pouls, à un rythme normal. Puis, très nettement, la fréquence diminue, ainsi que l'intensité. Le cœur ralentit progressivement, puis il s'arrête.

Louka, relève le torse. Il regarde les hommes en cercle tout autour, respectueusement figés.

— C'est fini, dit-il d'une voix blanche. On peut plus rien faire. Il est modifié.

— Même pas un massage cardiaque ? s'étonne une des femmes.

— Non, il est modifié. Ce serait inutile. La prothèse ne le permet pas. Ce serait inutile.

Il répète le dernier mot, plusieurs fois, d'une voix vibrante. Son visage ne traduit aucune émotion, mais ceux qui le connaissent devinent qu'il est affecté.

Dehors, les masses d'air humides poussent à tort et à travers des tourbillons de poussières et de brindilles cassées. Un éclair éblouissant déchire les nuages, la foudre cogne le mât du chapiteau, répandant une odeur d'ozone et de synthéliège⁴ brûlé.

Une voix s'élève.

— Là-bas, derrière le gradin, un autre !

Aussitôt, les hommes et les femmes se précipitent. Un corps est allongé, dans la même position que le Première. C'est un des plus anciens colons. Des premiers arrivants ayant colonisé Thémis 4, c'est sans doute le dernier vivant. On s'empresse, on vérifie, on écoute. Il gît dans la poussière, sans aucun stigmate, sans aucune vie. Cet homme est mort lui aussi. On vérifie son statut dans les Interfaces.

— C'est fini pour lui !

Le jour avance, la lumière baisse et prend une teinte sombre.

4 Liège synthétique.

Limite 16

Ils restent tous immobiles, désorientés.

Unanimité imparfaite

— Pour une fois, ronchonne Olga, au premier rang, on pourrait pas se mettre à l'intérieur ?

Au-dessus d'eux, l'auréole rouge brique de Thémis perce à peine un ciel gris perle, aux nuages effilochés de brun et tirant sur le noir à l'horizon. Au creux des collines, une couche de neige déjà fondue alimente de nombreux ruisseaux.

Le Conseiller Louka penche légèrement la tête, et regarde froidement l'intervenante. Du tac au tac :

— C'est la tradition.

Son regard gris soutient tranquillement celui de la pionnière. Il est tranquillement perché sur un monopode et nullement déstabilisé. Pourtant, on tape du pied, on croise les bras, et un mécontentement frigorifié anime le groupe.

— Pour les derniers arrivés, je rappelle les faits.

Plusieurs lèvent les yeux au ciel, excédés.

— C'est important que tout le monde soit au clair, insiste-t-il. La toute première succession d'un dirigeant s'est déroulée dans l'urgence et la tristesse. Les colons ont alors pris plusieurs décisions marquantes et dont l'originalité fait l'âme de notre colonie.

Une courte pause lui permet d'apprécier l'attention des râteurs. Au dernier rang, quelques très jeunes patouillent du bout du pied, tripotant cailloux et morceaux de bois. L'un d'entre eux, Ranik, bien caché derrière ses compagnons, tripote avec habileté un élastique.

Devant, Olga examine le sol avec attention : elle a cru voir une puce des marais. Elle est très étonnée. Elle prenait pour une certitude l'absence d'un tel animal dans la steppe. À cet instant précis, ce qu'elle aimerait le plus au monde c'est tomber à quatre

pattes et vérifier cette présence extraordinaire.

Mais Louka continue inexorablement.

— Entre autres décisions, le titre de Première, qui avait été attribué par l'usage à la première arrivante, une personnalité très attachante. Ce titre se perpétue à chaque nomination.

Aucun de ceux qui écoutent n'a connu la Première. Mais tous ont maintes fois entendu parler de son charme et de ses compétences. Un silence recueilli accueille cette parole, troublé seulement par un gloussement très vite étouffé.

— Ensuite, reprend-il : la nomination se fait ici, en dehors du village, au sommet de la colline. Au point exact d'athémissage de la première expédition. Dès que le temps le permet.

Il lève un œil vers le ciel. Pour une fois, ni pluie, ni brouillard. La température est simplement très froide.

— C'est le cas. Donc exécution.

— Mais qu'est-ce qu'on se les gèle ! crie quelqu'un.

— Louka, tu peux pas demander à Lindalue de nous réchauffer ?

Quelques rires, un peu nerveux, vite réprimés. L'intéressée, une jeune femme de taille très mince, est trop légèrement vêtue. Elle est loin d'être frileuse, mais un frisson l'agite pourtant à chaque rafale.

Un homme s'est avancé d'un pas. Il passe une main sèche et nerveuse dans ses cheveux gris. Sa mise est soignée, son attitude sévère et posée. Il se tourne vers l'assemblée et prend la parole.

— Pour une fois, je suis d'accord avec Louka. Au cours de l'exercice de mon mandat comme conseiller, j'ai vu bien des fois le pouvoir de la tradition...

— Pour autant, coupe Lindalue, les usages ne sont pas un but en soi. Le pragmatisme est nécessaire, et ce qui nous importe, c'est de réussir notre implantation, pas de respecter une quelconque règle ou habitude !

Les colons sont habitués à sa voix perçante, anormalement aiguë, et qui domine fréquemment les débats.

— Nous avons l'Interface qui nous guide. D'accord. Mais c'est nous qui sommes souverains. Ce n'est pas une machine qui doit nommer notre commandant ! Nous avons notre bon sens et notre jugement !

La face de l'homme s'éclaire d'un sourire franc. On pourrait

penser qu'il ne prend pas tout à fait au sérieux « le bon sens » et le « jugement » de sa camarade.

— En quelque sorte, raille-t-il, tu suggérerais que le nouveau Première, ce pourrait aussi bien être toi, Lindalue...

Un rire léger, à peine remarquable, un sourire plutôt, qui traverse l'assemblée, une onde légère poussée par une brise...

— Ce n'est pas ce que j'ai dit, mais pourquoi pas ?

— Mais parce que c'est une affaire de compétence. Pour diriger, il faut comprendre. Et pour comprendre, un minimum d'esprit d'analyse est nécessaire. Tu n'en manques pas, bien entendu, et ton tour viendra, qui sait... Mais pour l'heure, il te manque un certain nombre d'heures de vol...

L'allusion amuse franchement. Peu d'entre eux aimeraient s'impliquer dans l'éducation de Lindalue, dans quelque domaine que ce soit.

À cet instant, un élastique provenant de l'arrière heurte la nuque de Lindalue. Avec une vivacité étonnante, elle se retourne, cherchant du regard. Machinalement, sa main a disparu à l'intérieur de sa veste, et ses yeux menaçants passent d'un colon à l'autre, cherchant le défi.

Elle va parler, mais le prétendant la coupe d'une voix posée.

— Si l'Interface me propose en Première, poursuit-il, ce n'est pas un hasard. Je suis, vous le savez tous, le conseiller le plus écouté...

— Tu étais, coupe Louka avec douceur.

— Hein ?

— Celui dont tu avais l'oreille est mort. Simple précision sémantique.

— Heu, oui. Paix à son âme. Je disais, vous le savez bien, nous avons toutes ces difficultés avec le développement, et pas tous les mêmes idées pour les résoudre. Ce qui importe le plus, c'est la continuité. Seule une stratégie suivie nous permettra de passer le seuil d'autonomie, et nous en sommes proches.

Une voix s'élève, à l'arrière-plan. Un colon à la mine teigneuse et rude. Vêtements sales, barbe hirsute, œil noir.

— Certains truks⁵ sont à rediscuter. Et rien à voir avec le développement. Pour sûr, on est plutôt confiants à ce sujet. Mais par contre, il faudra prendre en compte les besoins de tout le

5 Truc, machin, bidule.

monde.

— Que veux-tu dire par là ? N'est-ce pas notre politique ? Nous prenons grand soin à ce qu'il n'y ait aucune inégalité, et chaque distribution est soigneusement équitable !

Le ton est sec, indiscutable. Impossible de remettre en question un personnage aussi affirmatif.

— Je parle pas de ça. Je veux dire qu'on a bien le droit de s'amuser un peu. N'est-ce pas Louka ?

— C'est assez vrai, je pense. La plus grande partie d'entre vous aimerait, disons... plus de distractions ? Pour ma part, je trouve que c'est une attente parfaitement légitime...

— Oui, appuie le prétendant. Je suis tout à fait d'accord. Du moment que c'est en accord avec la Charte, pas de problème !

Le teigneux, trépigant et se balançant d'une jambe sur l'autre, s'exprime à son tour.

— Ouais, modifions la Charte. On pourra pas y arriver sinon ! On l'a déjà fait par le passé !

— La modification de la Charte est un sujet en soi, reprend Louka. Qui nécessiterait une autre convocation. Je vous rappelle que nous sommes ici pour une nomination, et je n'ai pas besoin de vous préciser qu'il fait frais, et vous voyez tous, pas si loin d'ici, le prochain grain qui s'annonce.

En effet, à moins de cinq cent mètres, un rideau humide et irisé détrempe abondamment les collines, sur un front de plusieurs kilomètres de large. Le vent, pour l'instant protecteur, pourrait tourner, et plonger en quelques minutes l'assemblée dans la bourrasque.

— Donc, l'Interface propose en premier choix le prétendant qui est à ma droite. Qu'en pense le suivant sur la liste ?

Un autre homme, silencieux jusque-là, donne son avis, laconique :

— Je suis d'accord pour suivre l'Interface. Si le prétendant se désiste, alors ce sera mon tour. Sinon, confirmons sa nomination, et reprenons nos activités sans tarder. Louka, tu es en troisième position, tu ne verras pas d'objection, je pense ?

— Bien, confirme Louka sans état d'âme. Ceux qui pensent comme nous, veuillez cliquer sur le widget de confirmation, et rentrons nous mettre au chaud.

Rien de plus rapide, et le résultat du vote est sans appel.

À quelques pas sur la pente douce, une vingtaine de véhicules sont alignés, plus ou moins régulièrement. Des motomecs biplaces, plusieurs six-roues de transport, l'unique hélicoptère.

Comme le veut l'usage, le nouveau Première, ainsi que ses conseillers potentiels, repartent les derniers. Ils laissent l'appareil aérien à ceux dont la tâche est la plus urgente.

Au moment de s'entasser dans le six-roues, le Première fraîchement nommé glisse à Louka :

— Ces décès étonnants, et sans aucune cause identifiée, le cas c'est déjà produit dans la courte histoire de la colonie...

Et comme l'autre, interrogatif, ne dit mot :

— Ma première action sera la demande d'un investigateur.

Louka, surpris, ne peut réprimer un tressaillement.

— Mais pourquoi ? Le résultat de l'enquête est clair !

— Très obscur au contraire ! Aucune cause extérieure identifiée ! Vingt-cinq colons, tous témoins de non-accidents, et de non-agressions. Aucun empoisonnement, aucun mobile plausible. Et nous devrions nous arrêter à cela ? Mais c'est hors de question, à l'évidence !

— Je n'ai pas besoin de te rappeler que l'effectif est instable. Nous avons besoin de beaucoup plus de monde, et donc de plus de ressources alimentaires et minières, et donc de plus de tout ! Tu parlais de seuil d'autonomie, tu étais optimiste : nous en sommes très loin. Un investigateur ne sera qu'une bouche inutile. Que trouvera-t-il de plus ? Des vrais colons, voilà ce que MA doit nous envoyer !

— Investigateur, c'est le métier de base, la compétence donnée en formation, pendant de nombreuses années, avec l'expérience qui va avec. Toi et moi, nous sommes des ingénieurs, pas des enquêteurs. Et l'Interface, quant à elle, ce n'est pas toujours la panacée, on le vérifie presque chaque jour. Ses résultats sont instantanés, mais parfois sujets à caution. De plus, ta perception du problème n'est pas la même que la mienne, et une chose essentielle t'échappe visiblement. Je veux dire, à propos de ces décès...

— Laquelle ?

— Je suis le prochain sur la liste...

« Il est rare que Louka ne trouve pas de réponse, se dit le

Première, mais laquelle pourrait-il bien apporter ? »

Ils rejoignent le groupe, déjà installé. L'un d'eux commande le retour, et l'automec⁶ se met en route avec une vibration.

Sur la colline, la grêle se met à tomber.

6 Automate muni d'un outillage, d'une intelligence artificielle de contrôle adaptés à sa mission, d'une reconnaissance vocale et d'un tableau de contrôle manuel.

Certains automecs sont dédiés au transport (par exemple le six-roues, ou le motomec), d'autres sont chargés de la maintenance biologique, de la culture, de la réparation des bâtiments, etc.

Les automecs communiquent entre eux et avec les colons grâce aux antennes et à l'électricité statique circulant à la surface de la peau. Les orages de Thémis 4 perturbent fortement ces communications et les rendent souvent impossibles.

Depuis l'espace

— T'as ce qu'il faut ? dit l'homme.

— Faut voir, répond la femme.

Ils sont vêtus à l'identique, d'une combinaison écarlate. Installés sur des chaises longues, les doigts de pied en éventail. À leurs côtés un six-roues, inerte lui aussi, dont la masse les préserve un tant soit peu du vent.

— Sors ton godet, dit la femme. Mais je te préviens : une seule et unique ration...

— Ha ouais, t'as raison Vernie, on est au boulot quand même !

La bouille réjouie de l'homme, le ton de sa voix, enthousiaste et rigolard, son bras qui tend impatiemment le gobelet d'alu, Vernie pouffe de rire. Elle qui était considérée comme une trouble-fête, la voilà devenue une grande amie.

Elle sort la gourde, dévisse le bouchon avec une précaution mille fois exagérée, puis elle verse, trois gouttes seulement.

— Vas-y carrément !

— Hé là, c'est fort ! Pas pour les feignasses. Réservé à ceux qui triment...

Ils se tiennent les côtes. La perspective de l'euphorie à venir les comble de joie. À quelques mètres, sur la console de l'automec, un voyant jaune clignote trois fois.

— Approche en cours. Athémissage piste Alpha moins trois minutes. Plan de vol correct, aucune déviation, tout va bien...

— ...tout va bien à bord, on sait, s'écrie le couple. À la une, à la deux, et à la trois.

On lève le coude en synchro parfaite. La partition des soûlographes est parfaitement exécutée : le liquide concentré commence par brûler la glotte, puis il attaque l'œsophage, et au

bout de quelques secondes il atteint enfin l'estomac. Aussitôt, les principes actifs se répandent partout dans le système sanguin, jusqu'au cerveau fébrile et frémissant de joie, et c'est une onde chaude et colorée qui envahit leurs corps.

Au même moment, un point noir perce le ciel : une barge automatique. L'engin est encore très loin, mais on distingue le fuselage, à la curieuse forme semi-plate, les ailes juste sous les nuages, et la dérive supérieure qui disparaît dans la crasse. Le nez de l'appareil, d'abord rougeoyant, qui refroidit à vue d'œil, pour prendre finalement une teinte grise et terne.

— Vernie, je te parie plus vingt-cinq.

— Pas possible, c'est trop près. Je dis plus cent.

— Tenu ! Aide-moi, j'ai les fesses plombées avec ton truk. Suis comme un lupoiide : le cul cinq fois plus gros que la tête !

Péniblement, il se redresse. La tête commence à tourner, les mains sont bouillantes, le bout des doigts est saturé à chaque pulsation cardiaque. Il sait que dans dix secondes à peine, il verra double.

Vernie, elle, bascule sur le côté. À quatre pattes, les mains nues sur la terre collante, les genoux enfoncés dans la glèbe, elle est plus facile. Elle prend l'homme sous les aisselles, et d'un coup de rein le soulève, l'aidant à prendre pied.

Un coup d'œil à droite, la barge approche. Maintenant de la grosseur d'un poing, on en distingue la coque sans aucune aspérité.

Ils prennent pied sur la piste. Une large tranchée profonde, remplie d'une épaisseur de mousses compressées, de lichens découpés, de morceaux de bois minuscules et de débris végétaux, savamment rassemblés, compactés, et lissés par les automates, et qui forment un amortisseur géant, de plusieurs kilomètres de long.

Vernie tape du pied. L'ensemble est solide, ce qui l'étonne toujours. Mais elle sait que si elle donnait un coup avec le poing, celui-ci s'enfoncerait sans la moindre douleur.

— Athémissage piste Alpha moins une minute. Plan de vol correct. Intrusion dangereuse. La piste doit rester complètement dégagée. Intrusion...

— Zatkmiss⁷ ! crient à l'unisson les deux compères.

Ils n'écourent plus. Le jeu maintenant : se placer bien au

7 Та gueule. Du russe « zatkmiss » (заткнис).

centre. Se tenir debout, si possible en levant les bras.

Leur état rend l'opération difficile, seule Vernie en est capable.

Sans trembler, ils fixent du regard la barge qui fond droit sur eux.

— Trois cent cinquante kilomètres-heure, crie Vernie. Attention la gifle !

Au moment où l'engin passe au-dessus, la masse d'air les frappe de plein fouet. Leurs pieds sont décollés du sol, leurs corps projetés vont s'écraser plus loin, ils sont roulés, tournés, retournés, environnés de tout un brouillard de morceaux dispersés en tourbillons brutaux.

Plus loin, la barge se pose dans une explosion brune. La masse d'acier creuse en quelques secondes une profonde travée, projetant le remblai sur les côtés, en deux monticules rectilignes et fumants, et qui forment une haie d'honneur pour le véhicule venu de l'espace.

Vernie relève la nuque. Campée sur les coudes, elle se frotte les tempes, crachant et soufflant, plissant des yeux mouillés de larmes. Elle essaie de voir, plus loin, où se trouve le début de la tranchée.

En signe de victoire, elle lève la main.

— Gagné ! J'ai gagné ! Tu me dois la prochaine ! Hé, t'entends ?

L'autre, à terre, plus inerte qu'un sac, ne bouge plus. Elle grogne :

— Voilà, on fait le fier, et dès qu'on bouge un poil de cul, plus personne au balcon. Encore du gibier de chirurgec⁸, et puis c'est tout.

Posée à genoux, elle se gratte l'occiput. Ses cheveux, emmêlés et parsemés de débris, forment un éventail hirsute.

Elle tente de se lever.

— Bon, rien de cassé. Question d'entraînement, c'est tout.

Elle grommelle encore, frotte sa combinaison des deux mains, puis elle s'étire, levant les bras au ciel.

— Allez, tout s'est bien passé. Au moins un machin qui marche bien sur cette planète. Toi, là-bas, amène-toi, et au boulot.

⁸ Caisson spécialisé pour la maintenance biologique (maladies et chirurgie).

Elle tourne son poignet, elle avance le doigt, cliquant sur un widget. L'automec, pivotant sur lui-même, se met en route, en direction de la barge. D'autres machines, alignées pas très loin, démarrent simultanément.

Vernie, dédaignant de s'asseoir, emboîte le pas. Comme elle dépasse le corps inanimé de son compagnon, elle se dit qu'elle a sans doute un peu forcé la dose.

— Ho, réveille-toi ! Je sais que t'es pas mort. Tout juste bon pour le chirurgec. On va chercher le nouveau, et on repasse te prendre. À tout de suite !

Elle pose négligemment la main sur le capot de l'automate. Il roule au pas, elle suit tranquillement. Elle boite un peu, bon. L'épaule aussi, légèrement luxée. Pas vraiment un problème non plus.

Le sol est agréable, mou, amortissant bien les pas, sauf aux endroits où la barge a creusé jusqu'au fond, laissant affleurer la roche. Un brouillard de poussière ocre retombe rapidement, chassé par le vent. Elle n'accorde même plus d'attention au ballet des machines autonomes qui raclent, ratissent, filtrent, nivellent et reconstituent les abords de la piste. Elle sait que dans quelques heures celle-ci sera de nouveau impeccable.

Deux minutes plus tard, l'automec se positionne le long de la coque, un modèle monoplace. L'ouverture se déboîte, un bruit sec, un mouvement d'air infime vers l'extérieur. La porte pivote vers le bas.

Vernie aimerait passer la main sur l'acier lisse, mais elle s'en garde bien.

— Ohé, quelqu'un là-dedans ? crie-t-elle joyeusement.

Elle passe la tête avec curiosité.

— Oh, mais c'est un beau mec, pour une fois ! Debout là-dedans ! On dégrafe la ceinture avant d'essayer de se lever. Hé, mon biquet ! Enlève ta combi que je vois tes beaux biscotos !

Un homme est allongé, un peu sonné il faut bien l'avouer. Son fauteuil enveloppant, étroitement moulé sur son corps, est face à l'arrière.

D'un geste laborieux, il fait claquer la ceinture. Puis il se dresse, se relève, et comme Vernie trois minutes plus tôt, il s'étire, ses longs bras touchant le plafond.

Levant le nez, il hume, à grandes lampées. Une des vraies

informations qui n'est pas donnée par MA, lors de la formation, c'est l'odeur de la planète. Une senteur d'humus poivré, un poil piquante, avec des effluves de terre lourde, semée d'ozone.

L'homme s'exclame :

— Quelle odeur complexe, brillante ! Une promesse en tout cas, accompagnée de difficultés, mais intéressante.

— Pour les difficultés, tu vas être servi ! rétorque Vernie. Mais peut-être pas où tu les attends...

Comiquement, dans un garde-à-vous approximatif et haut perché, elle salue.

— Bonjour, je m'appelle Vernie. Bienvenue sur Thémis 4 !

— Repos soldat, répond Pavel en riant. Je suis impatient de découvrir la planète. La formation dans le vaisseau est un peu, comment s'exprimer...

— Franchement nulle, tu peux le dire. Je me souviens, j'étais frustrée, mais frustrée !

Elle lui tend la main, l'aidant à sortir de la cabine. Presque tout de suite, il lâche prise. Son corps lui répond vraiment bien, aucune douleur, pas même un engourdissement.

— On va pas tarder, le découpage de la coque vient assez tôt dans la procédure. Touche pas les parois, c'est brûlant. Gaffe où tu mets les pattes, c'est plein de débris. Attention la tête, pas de capitonnage à cet endroit. On s'installe, on passe chercher le collègue encore dans le cirage. Ses oreilles bourdonnent...

— Le mouvement d'air de la barge ? questionne Pavel.

— Heu... Oui, exactement ! Le mouvement d'air, c'est très joliment dit, et c'est la vraie cause de son petit malaise, sans aucun doute. Très temporaire, je te rassure. Allez, beau gosse, après toi !

Dès qu'ils sont installés, l'automec grimpe la tranchée, et Vernie entame son célèbre babillage.

Pavel écoute avec attention. Par chance, la cryogénéisation n'a laissé aucune séquelle, seulement un cas sur mille. Il est impatient de ces informations de première main, de ces détails qui organisent la vie. S'il connaît la plupart des techniques utilisées, il ressent une profonde émotion de les voir à portée de main. À chaque seconde, levant le nez, il contemple le ciel gris parcouru de volutes rouge brique, les éclairs qui l'animent, la steppe brune et ocre, semée de végétaux noirs de charbon, déserte, sauvage.

Son esprit vorace et impatient analyse tout, enregistre encore plus, et mille questions lui viennent.

— Pour l'Interface, explique Vernie, c'est fastoche. Tu lèves l'avant-bras, tu tournes le poignet, et tac : tous les widgets devant les yeux. T'es le seul à les voir. Tu cliques avec le doigt. Il paraît qu'on peut commander avec les pensées... Moi, j'ai jamais réussi.

— Dans la barge, j'avais pas le contact avec MA...

— Personne ! C'est fini ça. T'as plus que l'Interface.

— Mais c'est pas ce qui était prévu !

— Ha, ha ! Plein de choses étaient prévues... Ceci dit, hein, on t'a quand même pas vendu un club de vacances... Pour MA, on dit que c'est un bug. On peut juste envoyer les rapports, il paraît. Et les commandes pour des nouveaux colons. Enfin moi tous ces truks, j'y comprends que couic.

— Comment je fais pour savoir ?

— Hé ben l'Interface, pardi ! T'es un peu sourdingue, toi ? C'est quoi ton job ? Vacancier professionnel ? Handicapé du cervelet ? Ou peut-être que t'as les oreilles blindées à l'écorce...

Comme il va se vexer, elle éclate de rire. Une bonne humeur qui réchauffe, une joie qui défie le vent froid et les éclairs inquiétants.

— C'est souvent le même temps ?

— Ah, on discute pluie et beau temps. C'est qu'on est pote, alors ! Hé oui mon gars, c'est *toujours* le même temps. Jamais vu la moindre éclaircie, ni moi ni personne. Des nuages, des orages, ou le contraire. Silencieux la plupart du temps, mais toujours au moins un éclair à la minute. Et le vent, la poussière, la flotte...

Elle se tait, pour une fois.

Parvenant sur une piste bien dégagée, l'automec accélère. Les six roues d'aluminium écrasent les quelques végétaux renaissants. De temps à autre, un changement de direction, exécuté avec souplesse.

— Pour le job, je suis...

— Investigateur ? T'as pas besoin de le préciser, tout le monde est au parfum. On a eu suffisamment de papacaisse !

— Vraiment ?

— Hé oui ! T'étais déjà célèbre avant même d'être décongelé. Faut dire que t'es le premier.

— Le premier investigateur ? Depuis plus de quarante ans,

les colons n'ont eu à faire face à aucun crime... C'est plutôt une bonne nouvelle.

— Hum... Pas si simple, je crois. Enfin... je sais rien, après tout. De toute façon, le Première t'attend. Il t'expliquera lui-même.

Il se s'étonne pas du titre au féminin. Il s'attend à des coutumes qu'il ne connaît pas, adaptations inévitables à un monde nouveau.

Soudain, avec un hoquet bref, le moteur s'arrête, l'automec ralentit et s'arrête. La voix mécanique s'élève :

— Filtre à air encrassé, filtre à air encrassé.

Sans un mot, Vernie descend. Elle déboîte une plaque, débranche un boîtier, qu'elle ouvre et qu'elle nettoie en grommelant.

— Rassure-moi, dit Pavel, c'est pas le coup de la panne ?

— Si j'avais voulu... On serait plutôt restés côté couchette...

Elle est à l'aise, ses gestes sont rapides et précis. Le dispositif est déjà presque remonté.

— C'est la terre noire. Elle ressemble à du sable, mais elle fait une poussière très fine, très collante, très abondante. Les filtres à air se bouchent très souvent. Les Premiers avaient bricolé des filtres autonettoyants. Mais c'est des modèles trop compliqués et qui tombent trop souvent en panne. Ils ont remis du standard.

Elle a fini. Une dernière claque sur la tôle, puis elle remonte avec un soupir. Elle tape ses bottes contre le marchepied, et elle s'installe confortablement.

— Nettoyer ou réparer un filtre auto... Devrait pas poser de problème particulier, mais qui sait encore le faire ? Qui est capable de trouver ou de fournir un mode d'emploi ? Pas moi, c'est certain. Allez, en route ma caille !

Sans vergogne, Vernie saisit la cuisse de Pavel.

— Le quadriceps est bien sculpté, dit-elle, rigolarde. Et pour les biceps, c'est pas du silicone j'espère ?

— Certains s'en font mettre ? répond-il, amusé.

— Houla ! Une catastrophe ! Quand ils essaient de te prendre dans les bras, ils soufflent comme un bœuf, et ils font une gueule ronde comme une pastèque !

Pavel attend la suite, qui ne vient pas. Au bavardage frivole succède un mutisme surprenant.

Il se console avec la vue sur le village, qui s'ouvre brusquement au détour d'une colline. Un groupe assez important de caissons d'aluminium, soigneusement alignés. De tailles diverses, organisés en étoile, rayonnant depuis une place centrale. Un autre ensemble, rectangulaire, est un peu à part et détaché du reste. En plein milieu, il aperçoit la Commanderie.

L'automec ralentit. Il remonte une des allées, et de temps à autre, un colon, qui dévisage le nouveau venu, attentif. Certains lèvent un bras amicalement, d'autres se contentent d'un regard froid. Pavel observe les hommes, l'un après l'autre. Il est parfois surpris de leur réserve, de leur visage hostile, de leur peau ridée, brune.

Peu d'automates dans les allées. Quelques hommes chevauchent des véhicules assez ventrus, dont les quatre roues striées martyrisent la terre grise.

Leur appareil ralentit encore. Parvenu sur la place centrale, il se gare impeccablement. Vernie descend.

— Par ici, Monseigneur. Tu vois, un petit coup sur la plaque de commande, la main bien à plat, et la jolie porte que voilà va s'ouvrir.

Ce ne sera pas nécessaire. Déjà sur le seuil, le Première accueille Pavel. Un large front soucieux, des yeux clairs et acérés, un menton en galoche, l'homme semble sûr de lui.

— Bienvenue Pavel, tout va bien à ce que je vois. Suis-moi, je vais te mettre au courant.

Mission d'enquête

Les yeux dans le vague, le Première cherche ses mots. Il commence à parler d'un ton lent et réfléchi, ne laissant aucune place à l'équivoque. Son vocabulaire est sophistiqué, un homme érudit. Mais certains de ses mouvements sont parfois hésitants et gauches, ou au contraire brusques et inattendus. Malgré son assurance, il ne peut cacher une certaine anxiété.

— Au début, tout s'est bien passé. L'arrivée dans ce système stellaire, la mise en orbite, l'analyse des planètes, le choix de coloniser d'abord la numéro quatre. Toutes opérations purement automatiques, prévues dès le départ, et impeccablement réalisées par le vaisseau qui tourne encore aujourd'hui en orbite, très loin là-haut, à des centaines de kilomètres au-dessus de nos têtes.

Un pâle sourire anime son visage. Presque en aparté, il reprend :

— Il peut paraître incroyable qu'un ensemble aussi complexe de systèmes électroniques et informatiques puissent fonctionner aussi merveilleusement que le jour de leur mise en fonction, des centaines d'années auparavant. Mais c'est le cas. Ces appareils sont fabriqués avec du vivant. Des cellules, comme celles de notre corps, et qui se renouvellent, constamment. Et qui baignent dans un liquide nourricier qui circule, doucement, au rythme des années et de l'énergie qu'il reçoit. À la moindre anomalie, les cellules meurent, et elles se renouvellent. Automatiquement. Et la survie du système est assurée. Jusqu'au jour de l'arrivée, exactement mille ans plus tard.

Devant l'homme est posé un cube, couleur titane. Si usé que les arêtes en sont lisses et sans aucun tranchant. Presque inconsciemment, il s'en saisit et se met à le triturer, avec de petits gestes nerveux.

— Le vaisseau réveille alors ceux qui vont être les Premiers Explorateurs. Il augmente leur température, doucement, depuis l'état de congélation, jusqu'à la température normale. Puis il les place dans une capsule, qu'il envoie dans l'atmosphère, et qui se pose, ici, sur le sol. Tu connais bien le principe, Pavel, c'est ce que tu viens de vivre. Ici, le sol de Thémis 4, c'est le nouveau monde de tous les colons. Ils doivent y survivre, y prospérer. C'est là qu'ils vont créer leur foyer, fonder leurs familles. Et ils peuvent demander ce qu'ils veulent au vaisseau mère. Ils l'obtiennent. Enfin, dans certaines limites... Nous verrons cela.

À ce moment précis de son discours, le cube lui échappe. Il tombe de la table et va rouler un peu plus loin, juste sous la chaise de son interlocuteur. Mais l'homme continue, imperturbablement.

— À un moment de notre histoire, il y a environ quarante ans, un problème a été constaté. Je crois que nul ne peut dire quand exactement, et ce sera une question à laquelle tu devras répondre. Nous avons subi, disons... une génération auparavant, des disparitions qui ont affecté notre groupe. Elles sont, aujourd'hui encore, extrêmement angoissantes pour les colons, et restent complètement inexplicables. De fait, la désorganisation qui en a résulté, et nous affecte et nous ralentit encore aujourd'hui, est due aux remplacements rapides qui ont été assurés sur les postes clés. À peine un nouvel arrivant a-t-il eu le temps de s'informer sur les procédures, qu'il a disparu à son tour, laissant vacantes ses responsabilités, et créant une nouvelle source de troubles, qui eux-mêmes se sont amplifiés. Et puis, pendant quarante ans, plus rien. Tout est redevenu normal. Tous ont oublié, et je suis presque certain que la plupart aujourd'hui n'en ont jamais entendu parler.

Il se lève, c'est un homme grand et large d'épaules, qui contourne la table en quelques pas amples. Juste à côté de Pavel, il s'accroupit, et il étend le bras, ramassant le cube d'un geste raide.

Il ne se relève pas tout de suite. Rêveur, il contemple l'objet.

— Que savons-nous vraiment de notre environnement. Cette chose, par exemple, est-elle une simple matière inerte, ou plutôt un mécanisme subtil et délicat, comme cette étrange luminescence intermittente le laisse supposer ? Son poids m'indique un métal pur, mais qu'en est-il en réalité ? Quel temps puis-je dépenser à le

vérifier, et dans quel intérêt ?

Il fixe un instant Pavel dans les yeux, puis il pose une main lourde sur son épaule.

— Tu es ici pour cela, nouvel arrivant. Nouveau-né, pourrais-je presque dire ! Tu vas consulter les rapports, les comptes-rendus des enquêtes que nous avons menées, nous et ceux d'avant. La mission de l'époque n'a rien donné. Rien. Nous n'avons pas la plus petite trace de résultat positif. Ta spécialité doit le permettre, tu dois trouver. Pourquoi nous mourrons, les uns après les autres, tu dois le savoir, et nous le dire. Vite. C'est la décision du Conseil.

Il se relève, et sans mot, il va ouvrir la porte. Du geste, il invite Pavel : direction la sortie.

Investigation

Pavel, avec l'œil du maître des lieux, détaille le mobilier qui lui est attribué. Une couchette sommaire, une table soudée à la cloison, deux chaises en composite, très peu de linge.

La veille au soir, il est entré dans le caisson, il s'est jeté sur sa couette et il s'est endormi d'un bloc. L'éveil, le voyage, l'atmosphère piquante, le vent insistant, la très longue durée du jour, la somme de toute cette nouveauté assenée en masse, il est parvenu à l'épuisement.

Ce matin, avant même d'avaler son gricafé, il éprouve une curiosité impatiente. Il inspecte rapidement son bras gauche, il n'y trouve aucune trace de quoi que ce soit d'inhabituel.

Il reproduit le mouvement qu'on lui a enseigné.

Aussi net et vif que s'il était réel, un schéma coloré apparaît devant ses yeux. C'est un polyèdre vert, qui tourne sur lui-même, et son volume possède tant de relief qu'il ne peut s'empêcher d'avancer la main droite, essayant de le toucher. Au moment où ses doigts entrent en contact avec la paroi de l'objet, il ressent l'obstacle, tout en constatant l'absence d'une réelle opposition matérielle.

Le polyèdre existe bien, mais uniquement dans son esprit.

Il tente une brève impulsion vers le côté. Le polyèdre se met doucement en rotation. Il le pousse vers l'avant, le polyèdre s'éloigne de quelques centimètres, puis il rebondit, revenant vers lui.

Une phrase apparaît au centre : « Le développement de votre bio-implant est terminé. Vous pouvez utiliser l'Interface. »

Aussitôt que ses yeux ont lu le dernier mot, le texte disparaît, et le polyèdre se fractionne, se divise en de multiples fragments, à leur tour reproduits, et qui finissent par occuper la presque totalité

de son espace visuel.

Il tourne le poignet vers la gauche. L'ensemble disparaît. Il tourne en sens inverse, et les widgets réapparaissent.

— Impressionnant, s'exclame-t-il. On en parlait sur Terre. La technique a continué à progresser pendant toute la durée de l'hibernation.

Au centre de la nuée multicolore, un widget un peu plus gros, en forme de point d'interrogation. Toujours impatient, il le presse entre deux doigts. À nouveau une fragmentation foisonnante, reléguant à l'arrière-plan les objets déjà présents. Tout en bas, un clavier, discrètement et symboliquement matérialisé.

Ne sachant par où commencer, il hésite. Il devrait normalement trouver et consulter l'organisation du groupe, ses règles, mais il aperçoit tout en bas : « Évènements », qui lui donne une liste, à nouveau très fournie. Il réfléchit, puis il tape « comptes-rendus, Premiers, important ».

Une nouvelle succession, dont il remarque l'ordre chronologique. Vers la dixième position, quelques mots attirent son œil : « Transcription interrogation de l'ingénieur ayant assisté à l'accident référencé... ». Il clique, la lecture commence.

« — Bien, comme tu le sais, nous sommes à la Commanderie, et il s'agit d'une procédure judiciaire. Je dois donc te demander ton nom.

— D'accord.

— Alors quel est ton nom ?

— Johan.

— Tu es métallurgiste.

— Exact.

— Bien. Où te trouvais-tu au moment de l'accident ?

— Heu... Première, je voudrais d'abord dire...

— Je t'en prie. Au point où nous en sommes...

— Ce que je tiens à exprimer, c'est que nous avons tous été très affectés, et très choqués. Tout le monde ici adorait la Première. Elle donnait tout. On est tous très impliqués, c'est sûr : la mise en place des automecs, la construction du village, les procédures minières, on y travaille trente heures sur trente, mais elle, c'était différent. Elle avait l'œil partout, tout le temps. Adorable : je ne connais personne à qui elle n'a pas rendu service

un jour ou l'autre. Elle avait une très bonne autorité, très positive. On se reposait entièrement sur elle. Très affectés, vraiment.

— C'est déjà un évènement un peu ancien, mais je suis entièrement d'accord. Tu sais bien que ce n'est pas un interrogatoire. Nous ne faisons que suivre la procédure de documentation d'enquête !

— Je le sais. Je sais, oui...

— Alors je t'écoute.

— C'était un matin, au moment de commencer une inspection. Elle s'est écroulée en poussant un cri. On a pas de médecin, comme tu le sais bien, on n'en a pas besoin, donc on l'a emmenée au chirurgec. Au bout de dix minutes, la porte a glissé, et elle est ressortie en disant que tout allait bien. Un simple coup de fatigue. Elle est allée s'allonger, mais après ça, elle n'arrivait plus à se lever. On l'a ramenée au chirurgec, deux fois, il a fallu la transporter. Mais aucun résultat, toujours simplement de la fatigue, avec des symptômes sans gravité. En tout cas, c'est ce que disait l'automec. Un genre de faiblesse au niveau des membres, qui l'empêchait de se lever, et la question a continué à se poser.

— Et après ?

— Le lendemain, elle était morte. Les yeux ouverts, fixés au plafond. La bouche entrouverte, comme si elle avait cherché à parler, mais sans oreille pour l'entendre.

— De toute façon on s'en est rendu compte, un médecin était inutile. Plusieurs ont été commandés depuis, et ont tenté de comprendre l'origine du problème, qui n'est pas médical. En tout cas, c'est ce qu'on pense aujourd'hui. Bien, fin de la procédure. »

Juste sous le texte, Pavel pose les yeux sur le widget de la vidéo, qui se déclenche aussitôt.

Une femme d'âge mûr, ni belle ni laide, mais rayonnante d'assurance, aux mouvements solides, et qui se laisse tomber à terre, avec un cri : pas de la douleur, mais de la surprise. On la voit sortir du caisson de la Commanderie, elle porte la main au thorax, avec une grimace étonnée, puis elle s'effondre. D'abord sur les genoux, puis sur le côté, mollement, sans choc brutal, comme si l'énergie profonde et forte qui l'habitait jusqu'alors s'était évacuée doucement, en quelques secondes, persistant juste assez pour lui permettre de s'allonger, où qu'elle se trouvât.

Ensuite, ceux qui la suivent, qui restent d'abord maladroits,

sans savoir comment réagir. Puis ils s'empressent, la soulèvent avec précaution, et à sa demande, ils l'emmènent. C'est tout ce qu'on voit. Un léger malaise absolument sans gravité, dont la cause est inconnue.

Pensif, Pavel regarde autour de lui : quatre hublots, pas un de plus.

Devant ses yeux, l'Interface, qui donne accès à toute la mémoire de la colonie, les tableaux de contrôle, les communications. Il ne sait pas comment, il n'est pas ingénieur. Des ondes électromagnétiques, qui remplissent l'espace autour de lui, vibrant des milliards de fois par seconde, et qui transportent ces images, ces vidéos, ces textes et ces commandes échangées avec les autres Interfaces, et ses implants qui les reçoivent, qui les stockent, et qui les transforment en images, directement dans ses nerfs optiques.

Il tourne son poignet, les widgets disparaissent.

Perplexe, il retarde encore l'instant où il va se lever, prendre la sortie, et se mettre en quête d'un petit-déjeuner.

Une rafale de vent mêlé de grêle claque sur la tôle du caisson.

Contrôle de moisson

— Tu sais pourquoi on est ici ?

— Tu es l'investigateur.

— Oui, j'enquête sur les disparitions.

— Lesquelles ?

— Comment ça, lesquelles ?

— Je sais pas. Tu parles de quelles disparitions ?

— Eh bien celle de la Première, par exemple. Mais sur celle-là, tu n'es pas concernée, puisque c'était avant toi. Par contre, tu as été témoin à propos d'un contrôleur de moisson ?

— Non, pas vraiment. Enfin, quand on est arrivés, il était déjà mort. On n'a pas vu ce qui s'est passé.

— C'est pas grave, vas-y, raconte-moi...

— J'ai déjà tout dit au Conseiller, mais bon... Je veux bien recommencer.

Vernie et Pavel sont à l'extérieur du village. Une colline basse, pas très loin. Ils ont profité du temps sec pour venir à pied.

Vernie s'assoit en tailleur, imitée de Pavel. Pas question de garder la combinaison propre dans ces conditions, mais ils se disent que s'ils prêtaient attention à ce genre de détails, plus rien ne serait possible.

— Le nom du gars m'échappe, mais peu importe, tu l'auras dans les rapports.

— Oui, j'ai lu tous ces truks. Ce qui m'intéresse, c'est ton ressenti. Un élément qui t'aurait échappé à l'époque, et qui va te revenir, on sait jamais. Alors vas-y, avec tes mots, et dis-moi tout ce qui te passe par la tête à ce sujet.

— Il était chargé du contrôle des moissons. On savait qu'il y avait un problème avec les filtres des moissonneurs. T'as vu la semaine dernière, avec l'automec, tu te rappelles ?

— Oui, tu l'avais réparé les doigts dans le nez.

— Ouais ! Mais sur un baladeur à six roues, c'est facile. C'est planqué derrière une tôle, la poussière rentre moins facilement. Sur un moissonneur, on a beaucoup plus de débit, et plus de cochonneries qui volent un peu partout. C'est plus sensible, et c'est très rentable d'avoir un autonettoyant. C'est hyperimportant en fait. Sauf que une fois démonté, c'est super dur à remonter. Il faudrait le coup de main. Donc en résumé, le truk marche mieux, mais quand il tombe en panne, on s'en sort pas. Tu vois le tableau ?

Elle marmonne un instant, mâchonnant une tige de genévria qu'elle vient d'arracher.

— Le gars en question savait réparer ces saloperies. Il partait en tournée toutes les semaines et s'occupait de tout ce qui n'allait pas sur les robots moissonneurs. C'est un travail qu'il aimait. Il disait que ces maintenances étaient très répétitives, ce qui lui allait bien. Des longues promenades calmes dans les prairies et dans les champs à parcourir les vallées d'une machine à l'autre, je ne fais que répéter. Entre parenthèses, un temps comme aujourd'hui, c'est exceptionnel. Mais bon, ce boulot lui plaisait. Trois coups de tournevis, un ou deux tours de clé à douille, extraire le filtre et le vider à grands jets de soufflette, remonter, et le tour est joué. C'est ce qu'il disait. Et pour le mauvais temps, il s'était bien habitué, c'est le moins qu'on puisse dire.

— Et il n'y avait pas de procédure, pour ces autonettoyants ?

— Tu parles ! Quand on lui demandait de mettre la procédure dans l'Interface, il te regardait en riant, de sa manière si particulière, et il se fichait de toi en disant qu'il était pas utile de faire toute une histoire pour si peu. Il était séducteur. Tout le monde aimait ses boucles brunes et son regard gai, et je ne crois pas avoir rencontré personne qui ne l'adore pas. Un gars plus très jeune, mais avec un charme... Un acteur, quoi !

— Et un beau jour, il est pas rentré ?

— Ouai. On a d'abord pensé à un problème avec son motomec, mais on localisait bien. Arrêté en plein champ, juste à côté d'un robot, lui aussi immobile. J'étais de permanence à la Commanderie, et je me souviens qu'on le voyait nettement sur la supervision. En plus il faisait grand jour. Mais pas moyen d'obtenir des infos sur le gars. On a essayé pendant plus d'une

heure, et finalement, on a laissé tomber notre boulot, et on a décidé d'aller sur place. Après trois heures de route, on l'a trouvé facilement : il était allongé dans le blé, les yeux grands ouverts. Nuages sombres, saturés d'éclairs, tu parles d'une prairie agréable...

Vernie tremble un peu. Le menton, et un peu les mains, qu'elle serre l'une contre l'autre. Elle crache un morceau de tige bleue, méchamment, puis elle prend une profonde inspiration.

— Il ne souffrait pas. Avant de mourir, il a dit : « J'aurais tant voulu revoir un ciel bleu ». M'en rappellerai toujours... Nous sommes restés quelques minutes, abattus, tristes. Puis nous avons suivi la procédure, celle qu'on connaît très bien maintenant, sans même avoir besoin de la lire. Celle qui consiste à démarrer le rapatriement d'un corps. Et on restait bras ballants devant le fichu filtre. On était incapables de le remonter.

— De fait, si j'ai bien compris, personne à ce jour n'est plus capable de réparer un filtre autonettoyant.

— C'est sûrement une astuce très bête, un de ces tours de main, comme par exemple un nœud de marine. C'est si facile quand tu sais faire, que tu n'y prends même plus garde. Mais n'empêche que. Et puis on avait d'autres truks plus urgents. Alors ils ont décidé de réinstaller des filtres standard. Qui fonctionnent bien mais qui se bouchent en moyenne toutes les deux heures. En définitive, t'as même pas la moitié des moissonneurs qui fonctionne correctement à un moment donné. Tu parles d'un polo-qew⁹ !

— Donc évidemment les récoltes sont beaucoup moins bonnes.

— Qu'est-ce que tu comprends vite ! Il paraît qu'actuellement, on est encore sur les stocks de l'année dernière. Mais l'année prochaine, je sais pas comment on s'en sortira. Personne sait. Et nul n'est capable d'imaginer une solution. Surtout pas moi, comme je te l'ai déjà dit.

Le chemin du contrôleur

Une semaine est passée.

Pavel a lu tous les rapports de la Première : ils sont enthousiastes. La qualité du sol est merveilleuse. La faune et la flore sont parfaites, ni trop primitives, ni trop avancées. La météo est géniale, juste la quantité idéale de précipitations.

Il lève le nez de son travail. Par un hublot de son caisson, il aperçoit un monde gris, poussiéreux, animé par un vent constamment humide. Certes, quelques prairies dont la végétation ondule doucement, des collines proches au relief doux, les acaciaux¹⁰ courts et robustes, qui rappellent un paysage terrien, tout cela ne manque pas d'un certain charme. Mais le ciel est pesant, la lumière rouge de l'étoile jette un voile sanguin sur le paysage, et surtout, ce qui l'affecte le plus, des journées qui n'en finissent pas. Il parvient difficilement aux trente heures quotidiennes, qui l'épuisent.

Pavel s'interroge. Comment les Premiers ont-ils pu trouver ce monde enthousiasmant ?

Ils ont essayé l'agriculture. C'était satisfaisant. Ils ont tenté l'exploitation minière, tout allait bien. Ils ont implanté quelques usines. Aucun inconvénient. Pendant un an ils ont expérimenté, testé, vérifié. Facilité, succès, aucun mauvais indice. D'après eux, ce monde est idéal.

Alors ils ont donné le feu vert. C'était leur prérogative. Il faut dire qu'ils avaient hâte. Voir de nouveaux colons compléter leur groupe, fonder le nouveau monde humain, leur aspiration profonde.

L'objectif de tous, d'ailleurs.

Le vaisseau a réveillé d'autres gens, qui ont suivi le même

10 Arbre thémisan dont l'aspect rappelle un acacia.

chemin. Définitivement, bien sûr, c'est un aller simple. Aucun moyen de retour. À moins qu'on le fabrique, mais ils sont loin d'en être capables. « Et même, pense Pavel, nous régressons, aucun doute là-dessus. »

Donc, la colonisation a commencé.

Et puis cet accident. Qui s'est répété, plusieurs fois. Les disparitions se sont succédé, à un rythme de plus en plus fréquent. Sans qu'on ne puisse jamais leur trouver une explication. Souvent des personnes expérimentées, avec des responsabilités.

Ils ont procédé à des autopsies. Systématique en cas de décès, mais ils sont allés plus loin. Des prélèvements et des analyses, sur les corps, mais également sur les lieux, dans l'air, dans la nourriture, sur les habits. Tout, absolument tout, a été disséqué, scruté, pesé, comparé à des conditions de référence. Rien. Ils ont fait confirmer par le chirurgien. Qui s'est branché sur les systèmes manuels et les a vérifiés. Rien non plus. À chaque fois, tout était normal. Enfin, si l'on peut dire.

C'est la vie qui s'arrête, tout simplement. C'est un cœur qui cesse de battre, un système nerveux qui ne produit pas d'influx, des muscles qui deviennent inertes, et c'est la mort. Par arrêt des fonctions vitales, suivant l'expression consacrée.

Jamais aucun indice d'agression, de maladie, aucun facteur extérieur plausible.

Ils ont pensé à un virus ou une bactérie qui viendrait de Thémis 4, et qu'ils seraient incapable de détecter. Mais alors on en verrait les effets collatéraux.

Ils ont pensé à des tas de possibilités. Ils n'ont rien trouvé.

Pavel pousse un soupir. D'un regard circulaire, il examine le contenu de son caisson : quatre hublots, pas un de plus, peu de mobilier. L'Interface qui fait partie de lui-même, et qui lui donne accès à toute la mémoire de la colonie, tous les tableaux de contrôle, toutes les informations.

Il ne sait pas exactement comment, il n'est pas ingénieur. Il sait qu'il y a des ondes électromagnétiques, qui emplissent l'espace autour de lui, qui vibrent des milliards de fois par seconde, et qui transportent ces images, ces vidéos, ces textes et ces commandes.

Il voit aussi la couchette, pas très large, une armoire, un fauteuil, quelques objets qui s'entassent. Le tout en aluminium.

Costaud, léger, inaltérable. Pas très beau.

Il comprend soudain. Ce besoin de vadrouiller d'une vallée à l'autre, de bouger à l'air libre, de sentir sur sa peau le vent, avec les picotements secs des grains de poussière. Ce plaisir de glisser les épaules dans cette lourde veste chaude qui les revêt pour la plupart dès qu'ils posent un pied dehors, et l'envie de sortir, tout bonnement.

Il a questionné le conseil, le lendemain de son arrivée. Pourquoi ne pas se construire avant tout des logements agréables ? Il ne peut être question d'en faire une priorité, paraît-il. D'abord sécuriser les circuits alimentaires, la production d'énergie, jusqu'à un niveau suffisant.

D'accord, il admet. Mais il se l'avoue, il perçoit le besoin de ceux qui préfèrent vivre dehors.

C'est le chemin qu'il doit suivre désormais. Ne plus essayer de comprendre, mais ressentir. Se mettre à la place du technicien qui savait. Refaire le cheminement.

Il en a parlé au Première, qui sait tout de ce décès.

— OK, mais pas tout seul, a-t-il répondu.

— Si, seul. Ce gars était seul.

— D'accord, mais prends une arme.

— Tu sais bien qu'il n'y a pas de menace.

— Il y a une menace. On crève tous les uns après les autres.

« Et comment, s'est dit Pavel. Pour quoi d'autre serais-je là ? »

— Une arme ne te gênera pas. Le dernier modèle pèse à peine cinq cents grammes. Avec deux chargeurs, tu nettoies tout autour de toi. Tu la prends ou tu restes ici, au choix.

« Ce sera donc mon arme la principale menace. »

Comment devenir un type dangereux alors que vous êtes animé des meilleures intentions du monde ? Prenez un fuzco¹¹ avec vous. Et battez-vous avec vos peurs et vos réflexes de mouskayav¹².

— Tu passes au magasin, ajoute le Première d'un ton froid. Il faudra attendre, tous les motomecs sont réservés pour des tâches prioritaires.

L'investigateur exècre ce genre de sous-entendu. Une

11 Fusil. De l'argot français « fusco » (fusilier commando).

12 Excrément, du français « mouscaille ».

certaine manière de lui dire qu'il devrait bosser... différemment.

« Un de ces jours, faudra lui rappeler un truk : c'est moi qui décide comment conduire ma mission. » Idée restée au bout des lèvres, il préfère éviter les conflits.

Quoi qu'il en soit, le Première est mort trois jours après. Et le suivant sur la liste a pris sa place. Sur le moment, il n'y pas prêté attention, mais le type était plus jeune. De beaucoup.

Il attend le lendemain. Puis le surlendemain, car aucune arme n'est en état. Puis un jour de plus à cause des munitions.

Il prend enfin la route, juché sur un motomec à bout de souffle. Ces machins conduisent tout seuls. Il suffit de leur indiquer le point de destination, ou la trace du chemin, et ils se débrouillent. Plutôt confortables, à part le couinement des essieux et des suspensions.

Mais un peu lent.

Tout le temps de s'imaginer en tournée de maintenance et d'essayer de se représenter ce qui pourrait bien arriver. Avec une vague peur ; on a toujours tendance à croire que la mort, c'est pour les autres. Pas lui. Question d'éducation, de métier. Il sait très bien qu'on y a tous droit, un jour ou l'autre.

Et puis le Première et son équipe ont presque réussi à l'effrayer.

C'est qu'à une époque, on avait incriminé les lupoides. Ces bestiaux sont d'abord passés inaperçus. Les sondes envoyées par le vaisseau mère n'avaient pas détecté de vie animale, et les Premiers n'avaient rien vu, ou en tout cas rien enregistré les concernant. Disons qu'ils n'impressionnent guère. D'abord, ils sont assez lents, incapables de rattraper un motomec. Ensuite, ils ne sont pas prédateurs, que pourraient-ils bien chasser ? Enfin, on n'a jamais rapporté le moindre signe d'hostilité, ni même d'intérêt de leur part.

Pourtant, on a découvert qu'ils aiment la charogne. Ils se sont attaqués plusieurs fois à des corps, laissés un peu trop longtemps en attente de procédure, et qu'on a retrouvés bien entamés.

Alors la machine à fantasme s'est mise à fonctionner. Sans jamais aucune preuve. Et peu de temps après l'idée est tombée dans l'oubli.

Pas complètement. Une rumeur persiste dans les esprits.

D'où l'arme à feu, qui pendouille bêtement à son épaule, et la boîte de cartouches qui alourdit ses poches. Ainsi que l'ombre du Première attachée à ses pas. De couleur pourpre, comme l'étoile sanglante qui brille derrière les nuages.

Quelques heures après, il est sur place. À l'endroit exact où le technicien est tombé. Aucune trace du drame, et le champ de blé végète, à l'abandon.

Il s'assoit, et il se met à rêvasser. « Quelque chose tourne autour de la conscience, se dit-il. Si nous pouvions vraiment comprendre ce qui anime notre chair, nous aurions la solution. » Cette idée l'obsède. Que reste-t-il d'un homme une fois ôtée la totalité de ce qu'on en connaît, et que l'on est capable d'expliquer ? Rien de visible. Ce qui amène la question : au bout du compte, qui sommes-nous vraiment ?

Il reste à méditer pendant une bonne demi-heure. Soudain, il sent une présence.

D'un geste vif, il se retourne. Un lupoïde, à quelques pas, qui le guette. Parfaitement immobile, qui attend on ne sait quoi, peut-être seulement une réaction, et Pavel ne peut se retenir de penser que l'animal espère une occasion.

Un genre de vautour logiquement extra-terrestre. Guettant sa proie.

Vaguement inquiet, il plonge la main dans la poche, où il trouve le contact rassurant d'un chargeur de balles. Puis, agacé, il ressort la main.

— C'est avec la peur que j'ai rendez-vous, prononce-t-il à voix haute.

L'animal sursaute. Ses yeux profondément enfouis qui brillent, sa tête informe, ses crocs sales et luisants de bave, ses pattes molles qui tremblent à chaque inspiration. Une sale gueule, quoi. Mais n'est-ce pas le cas d'un grand nombre de chiens terrestres ?

La voix de l'homme l'a surpris, et peut-être inquiété. Pavel continue à parler, d'un ton le plus amical possible, exactement comme un être sensé qui tente d'amadouer le toutou de son voisin.

L'animal finit par s'éloigner, visiblement déçu. Pavel n'est pas au niveau de ses attentes.

Il se demande ce que l'on sait réellement de ces animaux.

Les a-t-on étudiés, connaît-on leurs mœurs ? Il n'a rien vu de tel dans les documents écrits par les Premiers, encore moins par les suivants. Dès lors, pourquoi s'en est-on désintéressé ? Est-ce juste une question de priorité industrielle ?

Il prend alors vraiment conscience de l'importance de l'Histoire. Et celle de la transmission de l'Histoire. Raconter ce que l'on a appris, et le raconter de façon durable. C'est la première fois qu'il réalise avec autant d'acuité.

Il reste encore un moment à méditer, tandis que le lupoïde s'éloigne en trotinant. Il scrute une dernière fois ce champ à l'abandon, ainsi que les collines qui l'entourent. Des terres rocailleuses, sales, abruptes. Il s'interroge brièvement et avec une certaine incrédulité sur l'opportunité de venir planter du blé ici.

Puis il remonte sur le motomec, et il prend le chemin du retour. Il est venu chercher des réponses, et celles qu'il a trouvées lui amènent encore plus de questions.

Au loin, le lupoïde s'arrête juste devant la crête. Il s'assoit et il observe Pavel, patiemment, attendant on ne sait quoi.

Conseil de commandement

C'est une vallée comme les autres. Rien ne permet de la différencier sinon que c'est l'endroit choisi par les Premiers pour installer la colonie.

Nova : un simple groupe de caissons, en carrés impeccables séparés par de larges rues, on pourrait presque dire des avenues. Le sol est parsemé de fougères courtes et sèches, écrasées et réduites à de simples tiges dans les endroits de passage, ou tout simplement supplantées au centre par des ornières et des traces de pneus.

Aucun des colons n'en utilise le nom. On ne sait pourquoi, mais on préfère dire « le village ». Ou alors « La Commanderie », ou encore « Chez Vernie ».

Les jours de brouillard, en fait pratiquement tout le temps, on distingue tout juste les limites quand on se tient au centre. Au-dessus, la coupole anti-foudre est à peine visible, son quadrillage se perd dans les nuages bas.

Par contre, lorsque le temps est clair, une fois tous les trente-six du mois, à peine plus souvent en été, la vue se dégage sur plusieurs kilomètres. On voit bien alors les sommets, de simples collines un peu plus hautes que les autres, couvertes de bosquets sombres et de vagues rochers qui émergent de temps à autre.

Rarement, on distingue à l'horizon une chaîne de vraies montagnes, très hautes, au relief sauvage. Couverte de brumes sales et noires, zébrées par les éclairs, certains les appellent la chaîne des Zimas¹³.

La Commanderie se tient dans un caisson 16, plus grand que les autres, destinés pour la plupart aux habitations. C'est là que se tiennent les assemblées et les réunions, qui sont rares ; la plupart

13 « Hiver » en russe (зима).

du temps, les décisions se prennent en numérique. C'est la prérogative du Première de convoquer physiquement des personnes, selon ses propres besoins.

Ceci peut se produire lors d'une difficulté imprévue, d'une tension entre des colons, ou à l'occasion d'une fête.

Pavel vient précisément d'être convoqué. De façon amicale et détendue, mais ferme. Il sait pourquoi, et il n'a pas plus d'informations à donner que la dernière fois. Mais peut-être faudra-t-il recommencer. Comme souvent, lors d'un changement de commandant.

De sa démarche calme, il a remonté la voie jusqu'à la place centrale, puis il a gagné la Commanderie, devant laquelle sont garés trois motomecs. Il reconnaît les modèles attribués aux conseillers de façon permanente ; une décision récente... Il pense que ces machines seraient plus utiles sur le terrain, mais il se dit que ce n'est pas son rayon.

Parvenu devant la porte, il tape ses pieds l'un contre l'autre. Toujours la poussière. Geste inutile, mais symbolique, et qui marque le respect.

Il pose la main sur la plaque d'entrée, et il pousse légèrement. La porte glisse dans un chuintement rapide.

À l'intérieur, le conseil est déjà installé. Tous examinent avec attention leur Interface, et le silence règne. Pavel détache sa veste, l'accroche machinalement à côté des autres, puis il va s'installer sans un mot en bout de table. Il attend poliment qu'on lui adresse la parole.

L'homme qui est assis face à lui relève la tête. Pavel, surpris, remarque son âge : à peine plus de trente, tout comme lui. Le regard est dur, la bouche fermée. Les plis du visage sont figés.

— Pavel, on ne s'est jamais parlé, je crois ?

— Nous nous sommes croisés plusieurs fois. Et tu faisais partie du conseil.

— Mon nom est Mathero. Le Première est mort ce matin, comme tu le sais.

— Oui, tu viens d'être nommé. Félicitations, Première.

Un pâle sourire éclaire le visage du nouveau commandant.

— Merci... C'est vrai que tu ne pouvais pas être présent.

Il se replonge aussitôt dans son Interface, puis il reprend :

— Nous avons un grand nombre de problèmes. Je

n’imaginai pas. Le précédent Première ne nous disait pas tout.

« *Et tu ne consultais pas les rapports.* Ce qu’il ne disait pas était accessible par tous. »

— Nous avons des problèmes de production, de maintenance, d’approvisionnement. Des quantités de machines sont en panne. Des problèmes ingérables par les automates et seuls quelques colons savent comment on les répare. Sans parler de ces décès inexplicables. Où en es-tu avec l’enquête ?

Pavel détend calmement ses jambes sous la table, et il prend sa respiration.

— Nulle part, dit-il avec une grimace de circonstance. Nous ne sommes pas plus avancés qu’à la dernière réunion.

La toute fraîche conseillère, Lindalue, assise au côté du nouveau Première, se manifeste, d’un ton rêche.

— Tu n’avais pas une espèce d’expédition ? Il a fallu t’affecter un véhicule, et une arme. C’est un effort pour la communauté, qui doit impliquer un résultat !

— Il y a un résultat : c’est que cette piste d’investigation ne donne rien, comme les autres.

Elle s’étranglerait presque.

— Tu es en train de nous dire que le résultat, c’est qu’il n’y en a pas ? Si tout le monde faisait comme toi, ce serait la mort de la colonie.

— Je ne peux pas inventer la solution. Je peux juste la chercher. Je suis un investigateur, pas un faiseur de miracle. Je peux juste rappeler que depuis mon arrivée, nous avons repris et exploré toutes les possibilités, et que nous n’avons rien trouvé.

Elle s’est levée. Elle est penchée, lourdement appuyée sur ses deux poings serrés. Ses cheveux très bruns, très longs, ondulent sur la peau de son front. Elle est très mince, très sèche : la ceinture de ses braies flotte et le tissu de sa chemise tombe en larges plis sur sa taille.

— C’est justement ce qu’on te reproche : tu ne trouves rien.

— Ce n’est qu’un début. D’autres moyens existent.

— Lesquels.

— En parler les réduirait à néant...

Un silence épais s’installe autour de la table, hâtivement brisé par le Première.

— C’est vrai que c’est un problème. Tu proposes quoi

Pavel ?

— L'expédition sur le champ où est mort le technicien était une tentative sans grand espoir, mais nécessaire. Tout ce qui est rationnel a été tenté. Une autre possibilité : que tout le monde s'y mette. Je veux dire qu'on a abandonné les explorations et les projets d'étude. On connaît mal cette planète, finalement, et c'est en progressant dans cette connaissance qu'on trouvera une solution. Peut-être.

— Pourquoi pas, appuie brutalement Lindalue. Alors on s'y met tous, c'est ça ? Et on fabrique comment ? On mange quoi ?

— Je ne sais pas, répond Pavel, gêné. Ce n'est pas moi le patron. Pour ce qui est de l'investigation, mon travail est en cours. Tout a déjà été repris à zéro plusieurs fois, et les procédures n'ont rien donné à chaque fois. Peut-être pourrait-on aussi consulter l'ensemble de la colonie ?

— Hon hon, déjà fait.

C'est l'autre conseiller qui parle, Louka.

— J'ai un rapport à ce sujet sur l'Interface. En résumé, aucun des colons n'a produit d'idée nouvelle.

— Et si on demandait un autre investigateur, plus expérimenté, suggère le Première ? Excuse-moi Pavel, n'y vois pas offense, mais peut-être qu'en équipe, avec la confrontation de vos méthodes, vous verriez mieux le problème ?

— Je le répète, l'enquête est en cours, rétorque Pavel. Mais c'est vrai que tous les métiers sont représentés au moins deux fois, sauf le mien. Et le tien, ce qui est normal. Peut-être devrions-nous effectivement.

— J'y suis opposée, interpelle Lindalue. On manque de tout ou presque. On est inefficace partout. Il faut au contraire se concentrer sur l'essentiel. On en a déjà parlé, Mathero, et tu étais d'accord. Pavel pense qu'il peut agir en électron libre et sans rendre des comptes. Il ne nous livre pas l'intégralité de sa pensée. Ceci doit cesser.

— Oui. Eh bien je ne sais pas. On va temporiser. Les rapports sont bien partis vers la Terre ?

— Oui, j'ai suivi la procédure habituelle, précise Pavel.

— Hé bien temporisons, répète le Première. Qui a une idée pour Pavel ?

— Deux nouveaux sont prévus. Pavel pourrait s'en occuper.

— C'est décidé, conclut le Première. Prépare l'affectation dans l'Interface, et qu'il s'en charge. Pendant ce temps-là, on réfléchit. Et on en reparle dans quelque temps. Pavel, on se revoit quand tu seras prêt à donner plus d'info. Tu peux disposer, merci.

Il replonge le nez dans son Interface.

« Incroyable, se dit Pavel. Je viens d'être réaffecté en deux secondes ! Sans même avoir eu la possibilité de protester ! »

— Le sujet suivant, dit le Première. Pavel, je ne voudrais pas te presser, mais on a besoin d'être entre nous.

Sans un mot, Pavel se lève. Il quitte la table, et il se dirige vers la sortie, une boule dans la gorge.

Au moment où il va prendre sa veste, il se retourne négligemment. Il aperçoit Lindalue qui échange un sourire avec Louka.

Pavel a compris que tout était joué d'avance. « Ils l'avaient décidé ! Cette mascarade n'était qu'une mise en scène. Pour faire passer la pilule, voilà tout ! C'est dingue ! »

Il va sortir, mais il reste groggy.

Tous ces efforts en pure perte. « Non, se corrige-t-il. Je sais que le travail a été bien fait. Et que la solution est difficile d'accès. On sort du cadre commun. Rien que pour confirmer cela, il était utile de reprendre à zéro. »

Il se souvient de son réveil dans le vaisseau, puis de sa formation, de son arrivée sur le sol Thémis 4. Et de l'accueil qui lui a été fait. Il était certain à ce moment-là qu'il trouverait.

Du sang frais, du renfort, voilà ce qui manque.

— D'accord pour l'accueil des nouveaux, lance-t-il à la cantonade. Mais il va me falloir du matériel, et de bonne qualité, pas des mistiouv¹⁴ en fin de vie.

Il sort cette fois. Du coin de l'œil, il perçoit le regard noir de Lindalue.

14 Misère, méchanceté, du français « mistouille ».

Vaisseau mère

Là-haut, très loin en orbite, tourne le vaisseau mère, inlassablement. Un cylindre gigantesque, neuf kilomètres de long, trois kilomètres de diamètre. Plus grand que l'Everest, et qui tourne sur lui-même.

Il est presque intégralement composé de glace. Non pas une glace pure et friable comme celle d'une banquise, mais une eau à très basse température, qui contient des centaines d'additifs et de canaux de vascularisation. Elle est extrêmement dure et rigide, ou au contraire souple et presque liquide, suivant les besoins.

Le cylindre est creux, un peu comme un tube fermé aux deux extrémités. Les parois en sont très épaisses, au point que l'espace vide intérieur ne mesure qu'un demi-kilomètre de rayon. À l'extérieur, la surface est lisse, très blanche. Mais de lieu en lieu, un cratère, parfois énorme et profond, témoigne d'une collision récente avec quelque astéroïde, rocher, ou autre débris interstellaire.

Le vaisseau comble peu à peu ces cratères, en déplaçant l'eau qui compose la paroi. À chaque fois, sa masse diminue. Mais très faiblement, à ce rythme il faudrait des centaines de millénaires pour qu'il soit réduit à néant.

La surface interne des parois est un champ de glace lui aussi uniforme, et presque aussi parfait qu'un miroir. Bien alignées les unes à côté des autres, une infinité de capsules reposent, enchâssées, tenues immobiles uniquement grâce à la force centrifuge provoquée par la rotation.

Sur deux d'entre elles, éloignées de plusieurs kilomètres, une diode bleu très pâle se met à clignoter. D'abord très lentement. Puis de plus en plus rapidement, sa couleur évolue au fil des heures, d'abord vers le vert, puis violet, pour enfin devenir jaune

d'or. Le clignotement se stabilise alors, et l'éclairage devient continu.

Loin au-dessus de chaque capsule, une gaine de tissu métallique s'est mise en route. Elle vient d'un axe, fixé d'un bout à l'autre du vaisseau, et elle s'est allongée ; son extrémité s'extrude lentement, comme le doigt d'un immense gant de caoutchouc dans lequel on aurait soufflé avec force.

Au moment exact où la diode prend sa couleur définitive, la gaine touche la capsule. Elle s'y aimante, avec un claquement très perceptible, mais quand même très fortement dilué par l'atmosphère ténue.

La gaine se tend immédiatement, puis elle commence à se rétracter, entraînant la capsule à sa suite, vers l'axe du vaisseau.

Manu est à l'intérieur, qui se réchauffe petit à petit. Il n'est pas encore conscient, mais comme la température de son corps va s'élever, les cellules de son système nerveux vont reprendre vie, stimulées par des millions de nanotubes, de microvibreurs, de mini-réchauffeurs, et par mille dispositifs attentifs et bienveillants.

Sa conscience va s'éveiller, d'abord une simple sensation de chaleur et de lumière, puis une impression pénible : l'envie de bouger, mais des membres qui ne répondent pas et une voix qui lui parle. Lointaine au début, puis de plus en plus forte, elle cherche à capter son attention : Je suis MA. Vous êtes en phase d'éveil, ne cherchez pas à bouger. Je suis MA. Les mécanismes implantés dans votre corps vont se dissoudre. Les tissus vont dégonfler, et vous pourrez alors vous lever. Je suis MA. Ne cherchez pas à bouger...

Il se détend. Le souvenir lui revient tranquillement et le conditionnement dont il a été l'objet prend le dessus. Les mois d'entraînement, de formation. Il sait tout de la procédure de réveil. Il doit communiquer. Il cherche les mots, puis il les forme distinctement dans son esprit. Surtout, ne pas se tromper...

« Salut MA. Stoppe le message de réveil, s'il te plaît. »

Un implant, dans son cerveau, détecte la phrase, et la transmet aux systèmes.

Il attend la réponse avec une pointe d'angoisse. Elle doit revenir en moins d'une seconde.

« Bonjour Manu, tu es correctement identifié. Tout va bien à

bord. »

Ce n'est qu'un message conventionnel, il le sait. Une fois levé, il pourra s'informer de la vraie situation du vaisseau.

Il est impatient. Pour lui, le départ était hier. Plus de mille années de voyage interstellaire, et moins d'une heure de sommeil profond ; en apparence.

Mille ans auparavant : son affectation. Le bureau du Commandant, un subalterne dans l'état-major, renforcé par la présence impressionnante de l'amiral de la flotte. Discrète, mais attentive.

— Repos, Lieutenant. Vous avez été choisi, vous et votre groupe, pour cette mission un peu... inhabituelle. Différents grades sont représentés, y compris des officiers supérieurs. Ce qui nous a intéressés chez vous, ce sont vos capacités d'autonomie, sur tous les plans.

Il avait fait une pause, consultant une fiche.

— La caractéristique de cette mission, c'est qu'elle n'est pas encore définie. Tout simplement parce qu'elle ne peut pas l'être. Nous aurons sans aucun doute besoin de vous, mais nous ne savons ni quand, ni comment, ni même exactement où. C'est statistiquement inéluctable, c'est la seule chose que nous pouvons vous affirmer.

— Et dans l'intervalle, Commandant, je ferai quoi ?

— Rien, Lieutenant. Strictement rien. Une fois que vous serez embarqué, vous n'aurez pas même à lever le petit doigt. Jusqu'au moment où l'on aura besoin de vous. Et vous n'avez aucune chance de vous ennuyer, je peux vous le garantir !»

Manu avait d'abord pensé à un simple bataillon de réserve, ce qui le décevait profondément. Puis il avait suivi un entraînement, dont la teneur l'avait surpris, de plus en plus, de jour en jour. Puis il avait compris, et le jour de l'embarquement, c'est le cœur serein qu'il s'était allongé dans sa capsule.

Mille ans plus tard, le moment de l'inventaire est venu. Il sait que la cryogénéisation produit des dommages. Dont certains sont irréparables.

« Rapport, s'il te plaît MA »

« Bien Manu. Comment va ta jambe droite ? »

Tiens donc. Pourquoi la jambe, et pourquoi pas le doigt gauche, ou le menton ? C'est vrai que le sang fourmille un peu là-

dedans. Pas mal même.

« J'ai une sensation bizarre, engourdie. Tout le reste va bien. »

« Tout le reste va bien effectivement. Tu as de la chance. Ce n'est qu'un cas sur cent jusque maintenant. La jambe est irréparable. Tu dois en faire ton deuil. Une aide psychologique est disponible si tu... »

« Je veux la garder. »

Il est sûr de lui, il y a réfléchi, dès le début de la mission. Il préfère une jambe morte qu'un biomec¹⁵, aussi perfectionné soit-il. Sa jambe, son corps.

« OK. Tu sais que les biomécanismes de réveil ont commencé à se dissoudre. Quand ils seront éliminés par la circulation sanguine, ton cœur va se remettre à battre, tu pourras bouger. Sauf la jambe, qui est perdue. La jambe droite au complet. Et aucune intervention ne sera plus possible. Il te reste vingt secondes pour changer d'avis. »

Un biomec et toutes les séances de chirurgie qui vont avec. Pas question. Mieux vaut boiter, avec une canne. C'est vrai qu'il est chanceux. Dans un cas sur cinq, le réveil est impossible : trop de dégâts. Il sait que dans ce cas le corps est recongelé, et qu'on le garde, au cas où. Des fois que la science progresse. On en est loin.

Déjà, savoir... Comment se passe la colonisation ? Il doit patienter, la connaissance des événements doit être progressive.

Il n'a plus qu'à patienter. Le fourmillement cesse, remplacé par une douleur très forte, qui se termine à son tour au bout de quelques minutes.

« Je t'ai injecté un analgésique, qui fera effet le temps que les douleurs deviennent supportables. Elles cesseront au bout de trois jours. »

« Bien reçu. Merci MA. » C'est une machine, d'accord, mais la politesse ne coûte pas grand-chose. On ne sait jamais.

Des sensations reviennent, un peu partout. Il sent très distinctement son cœur redémarrer, comme si de rien n'était. Puis des muscles qui tremblent brièvement, des picotements à la

15 Prothèse biologique. Machine implantée dans le corps humain et qui remplace un organe (cœur, estomac, poumon, membre ou partie d'un membre, etc).

surface de la peau, une sensation de frais au visage. Et le bruit, d'abord faible, puis soudain insupportable.

« C'est quoi tout ce boucan, MA ? J'ai l'impression d'être en plein dans les chutes du Niagara ! »

« La capsule est arrivée dans l'axe. C'est simplement l'équilibrage de la pression. Aussi, un défaut au niveau des implants auditifs. Je fais le paramétrage approprié. »

Le bruit cesse aussitôt, remplacé par un chuintement léger. Puis un déclic, la porte de la capsule qui bascule avec lenteur, la lumière qui pénètre, les yeux qui s'ouvrent, et le spectacle rassurant d'une salle de réveil, aux tons pastel, avec une jolie lumière jaune d'or, comme un avant-goût de matin clair et calme ; bien assortie avec la diode, qui s'éteint gentiment. Jusqu'où vont se nicher les détails...

Une minute difficile : plier sa jambe. Fermer les poings, et serrer, de plus en plus fort. Tout fonctionne bien, aussi bien qu'avant, et même mieux apparemment. Sans doute un léger excès d'optimisme dû aux produits chimiques circulant encore dans les veines.

Un instant plus tard, Manu est assis. La tête tourne un peu, il frissonne légèrement. La machine attend, elle a toute l'éternité, qu'il se lève, s'habille, et prenne la direction du grand couloir central.

Tout ceci est facilité par la très faible gravité. On est tout près de l'axe, la vitesse angulaire est peu élevée, il y a juste assez de pesanteur pour ne pas s'envoler à la moindre détente des mollets.

Les habits sont dans un compartiment latéral de la capsule. L'ouvrir est une épreuve pour les doigts gourds et raides. Finalement, ils sont là, les mêmes que le jour du départ, disposés exactement comme il les a laissés quand il s'est préparé au voyage. Le tissu est souple, insensible au froid et au temps. Des vêtements de mille ans, mais neufs, comme s'ils sortaient de l'usine. À peine légèrement ternes, en surface.

Manu prend son temps. Ses pensées s'éclaircissent, ses muscles se réchauffent, il se sent mieux.

Un dernier regard pour ce sarcophage qui l'a hébergé pendant si longtemps, et d'un pas de géant, il traverse la salle.

La porte s'ouvre en silence. Face à lui, une inscription :

Grand couloir 2. Les couloirs longitudinaux sont au nombre de trois, répartis autour de l'axe, et communiquent de l'un à l'autre. À intervalles réguliers se trouvent les salles de formation.

« MA, je vais où ? »

La réponse lui parvient, instantanée.

« À droite. »

C'est le chemin le plus court. Trois heures durant, il va réveiller sa musculature affaiblie et rouillée. Les instruments nécessaires sont les mêmes depuis les débuts de la civilisation : des poids, des haltères, des espaliers. Aucun mécanisme complexe, aucun programme. Le corps se charge d'indiquer où se trouvent les points faibles. À la première minute, ils sont partout. Puis la facilité s'installe. Dès le début du temps réglementaire, Manu a constaté qu'effectivement sa jambe est sans vie. Ceci ne l'inquiète pas outre mesure, il connaît l'usage des fauteuils roulants et autres béquilles. Et puis les travaux de force sont devenus rares depuis l'avènement des robots.

Il peut enfin boire et s'alimenter.

Enfin, de la paroi se détache un fauteuil, muni d'une Interface. Il va enfin connaître la situation du vaisseau.

La porte à côté

Six heures plus tard, deux kilomètres plus loin, pratiquement au même endroit tout compte fait, si l'on pense à l'espace infini.

Couloir central 3, Mona sort de la salle de formation. Elle est pensive. Elle a scruté passionnément les rapports des Premiers, les comptes-rendus des différents commandants qui se sont succédés, la liste des hommes et femmes envoyés sur Thémis 4.

Un aspect lui a sauté aux yeux : les colons sont de plus en plus jeunes. Elle même n'a que quinze ans. Elle est précoce, tout le monde lui a toujours dit. On s'est rendu compte lors de ses quatre ans qu'elle savait déjà lire. À dix ans, elle passait facilement des examens normalement prévus pour de jeunes adultes. À quatorze ans, elle commençait une thèse de biocryptologie.

Puis l'intégration dans le Grand Équipage. Sans aucune hésitation de sa part. Et maintenant, le nouveau monde qui s'offre à elle.

Contrairement à Manu, beaucoup de ses organes ont été remplacés par MA. Endommagés par la cryogénéisation, et supplantés par des éléments artificiels, qui fonctionnent à la perfection.

Son cerveau, lui est intact. Et les nombreuses incohérences des documents du passé l'ont inquiétée.

« MA, pourquoi le QI moyen des commandants a baissé de trente pour cent au cours des vingt dernières années ? »

« C'est un algorithme de sauvegarde. »

Une réponse floue. Qui implique le résultat d'une procédure complexe, aux calculs difficiles à vérifier.

À voir plus tard.

« Et pourquoi la production n'augmente plus ? Elle aurait

même tendance à diminuer... »

« Parce que les dirigeants sont moins compétents. »

Mona sait que si elle demande plus, elle obtiendra une masse d'informations qui ne permettront pas de dégager une cause générale.

Elle sait aussi que le temps est compté, et qu'il lui faut rejoindre la barge de débarquement. Un seul moyen : marcher.

« MA, je vais où ? »

« À gauche. »

Elle se met en route avec résignation. Le sport n'a jamais été son fort.

« À ma vitesse actuelle, combien de temps ? »

« Dix minutes. »

« Suis-je la première ? »

« Un colon est déjà à bord. »

Elle soupire. L'inconvénient de l'intelligence artificielle, c'est qu'il faut vraiment tout demander. Elle se souvient d'un débat avant le départ, sur le paramétrage de la complexité des réponses. Il avait été décidé que des contenus courts et précis étaient préférables, afin de laisser l'initiative à l'humain.

Elle se console en se disant que sur Thémis, ce n'est qu'une machine comme les autres, peu utilisée.

« Combien de colons sont attendus ? »

« Vous êtes deux. »

Contrairement à Manu, et à la plupart des autres, elle ne remercie jamais. Elle fait partie des rares humains à comprendre le fonctionnement de MA, et elle sait que ce n'est qu'un monde mathématique, fait de probabilités et de calculs. La politesse n'y est qu'un paramètre comme les autres, qui nécessite une analyse compliquée, et donc une dépense d'énergie, sans aucun bénéfice. Du gaspillage.

Elle presse le pas, impatiente de connaître son nouveau coéquipier.

Huit minutes plus tard, les muscles cuisants, elle compte les dernières enjambées. Le couloir central l'avait de prime abord emplie de joie. Avec tous ses dispositifs lumineux et son aspect parfaitement géométrique, il représente une droite parfaite, mais qui peut s'infléchir très légèrement suivant les mouvements du vaisseau. Celui-ci, jamais parfaitement rigide, devient de temps à

autre légèrement courbé. L'ensemble des modules et galeries qui le composent suivent alors, imperceptiblement tordus.

Cette droite qui n'en est pas une la fascinait.

Mais maintenant, elle l'angoisse légèrement. Elle se demande combien d'autres paramètres, qui semblaient simples au départ, ne sont finalement pas exactement ce qu'ils devraient être.

Une seule ouverture accessible. Elle freine d'un frottement de la paume sur la paroi, puis elle entre.

Manu est là, patiemment assis dans la barge.

— Bonjour, mon nom est Mona, dit-elle avec un sourire.

Manu se lève, laborieusement. Son visage franc et régulier est empreint de curiosité et de joie. Ses yeux arborent une expression stupéfaite, et l'on pourrait même dire que c'est l'ensemble de sa physionomie qui est... écarquillée.

— Qu'est-ce qu'il y a ? s'inquiète Mona. Qu'est-ce qu'elle a, ma poitrine ? Quelque chose est de travers ?

— Heu... non, répond Manu. C'est juste que... enfin, elle est... magnifique !

— Oui, elle est un peu volumineuse, je sais. C'est arrivé si vite ! Je me suis demandé si j'allais tout garder. Et puis on m'a dit que c'était un avantage. Je ne vois pas très bien comment...

— Ha oui alors ! C'est vraiment très bien ainsi, je t'assure !

Le jeune homme reprend ses esprits. Il parvient à détacher ses yeux de cette paire de seins phénoménale.

— Oui, un avantage... Certainement, reprend-il, cela t'aidera à garder ton équilibre en pleine gravité. Quand tu risqueras de basculer en arrière !

Elle rit, un rire un peu forcé, elle n'a pas très bien compris la plaisanterie.

Ils se regardent, un peu gênés.

Ils savent tous deux que dans l'ancien temps, il était d'usage de se tendre la main.

Ils ont vu faire, mais ils n'ont jamais pratiqué. L'idée leur en vient pourtant, simultanément, et ils allongent un bras maladroitement, trop vite, trop en avant. Leurs doigts se choquent brutalement.

C'est le premier contact humain qu'ils ont depuis mille ans, mais la perspective de ce temps immense est fautive, ils le savent bien.

Mona retire sa main en gloussant.

— Ouille ! Faudra qu'on apprenne la pratique de ce rite !

— Oui ! Celui-là et d'autres, j'ai l'impression !

Ils enfilent un genre de combinaison épaisse et souple à la fois. Elle s'assoit. Il se rassoit.

— MA, tu peux y aller !

— Elle t'entend pas, idiot !

Il éclate de rire. Pourtant, la porte se ferme sans un bruit. Une légère secousse et la barge entame son voyage à sens unique.

Un voyage d'abord dans l'espace interne du cylindre. Les électro-aimants qui la retiennent sur l'axe sont désactivés, elle descend tranquillement. Sa trajectoire, dessinée par la force de Coriolis, prend la forme d'une spirale ample qui s'enroule de plus en plus largement autour du centre. Au bout de quelques minutes, un petit lac est en vue, exactement cadré sur un espace judicieusement dégagé de la surface interne.

« Choc dans dix secondes. »

Ils savent, et ils anticipent, se tenant solidement aux poignées disposées sur leurs sièges. Exactement dix diodes rouges s'allument, les unes après les autres, et au moment prévu, la barge frappe la surface de l'eau. Puis elle coule, franchit la faible couche d'eau, et touche presque immédiatement le fond.

Aussitôt, à l'endroit de l'impact, la glace qui constitue la paroi se met à fondre, et la barge s'enfonce, poussée par la gravité. Elle s'engage dans un tunnel liquide, qu'elle creuse, et qui se referme au fur et à mesure derrière elle.

Quatre-vingt-dix-neuf minutes plus tard, elle émerge dans l'espace. Une partie de l'eau qui l'entoure est vaporisée, et l'engin est violemment propulsé sur une trajectoire qui le rapproche peu à peu de sa rentrée dans l'atmosphère.

À l'intérieur, on ne voit rien du spectacle. Thémis, l'étoile si proche et ses torrents d'énergie rouge, dont les éruptions viennent lécher les deux premières planètes, et la quatrième, énorme boule couverte de longs bancs nuageux d'un gris tirant vers l'ocre, vers laquelle descend la barge, inexorablement.

Bientôt, la couche atmosphérique.

La barge est couverte d'une glace épaisse prise dans un treillis d'acier, qui chauffe dès les premiers frottements avec l'air, et qui se vaporise progressivement, protégeant son précieux

contenu, et obtenant ainsi une décélération progressive.

Peu de temps après, l'engin se met à planer, la balise de repérage se déclenche.

À l'intérieur, bruit, chaleur infernale, vibrations.

De l'extérieur, une boule de vapeur d'eau et d'acier en fusion, une traînée de plusieurs centaines de mètres, le tout invisible du sol, caché par l'épaisse couche nuageuse.

À force de freiner, la vitesse devient supportable. Plus la moindre glace pour protéger la coque, mais les frottements ne sont plus assez importants pour endommager le métal, et la barge adopte une trajectoire de plus en plus horizontale, maîtrisée.

Elle sort brutalement de la crasse, son altitude n'est plus que de quelques milliers de mètres.

En dessous, une jungle brune et ocre, des marécages à perte de vue, encombrés de lianes et de cycades. Quelques lézardoïdes lèvent prudemment le nez, mais dans l'ensemble, la faune thémisane ne se préoccupe guère du sifflement provoqué par le passage de l'engin.

La vitesse diminue encore. Moins de deux cents mètres d'altitude, et un front de collines qui se rapproche, endroit impossible pour un athémissage. Le pilote automatique pique du nez, vise franchement le sol, puis au dernier instant, la barge se cabre, opposant une réaction aérodynamique maximale.

Rasant la cime des arbres dans une série de craquements mats, elle finit par décrocher et chuter lourdement, rejoignant la surface de la vase dans un fracas violent et mouillé, aspergeant les environs de vase et de débris végétaux.

Elle plonge la pointe en avant, seulement retenue par une épaisse liane arboricole, qui a peut-être évité une destruction totale.

Quelques bulles de méthane émergent, provoquées par le mouvement d'eau, puis le silence retombe, troublé seulement par les cavalcades effrayées d'animaux étranges et inconnus.

À l'intérieur, une alarme retentit. D'abord discrète, puis de plus en plus forte et stressante.

Les deux corps évanouis bougent. D'abord faiblement, puis avec plus de conviction. Des deux, Manu est le moins atteint. Il se met à geindre doucement.

— Phoutrediew¹⁶, ma tête ! Que la soukana¹⁷ me brise en miettes, je suis rompu de tous les côtés. Mon dos est cassé en deux, j'ai des bleus et des bosses partout, et même la jambe morte se plaint.

Il ronchonne encore une bonne minute. Puis il constate que la capsule ne bouge plus. L'alerte cependant lui vrille les oreilles, qu'il couvre avec ses mains. Une grimace tord son visage et crispe ses traits.

— C'est quoi cette sonnerie infernale, MA, arrête ce truk !

Au son de sa voix, un message laconique prend le relais, en boucle.

— Voie d'eau, problème à fixer d'urgence. Cent-quatre-vingt douze autres problèmes à fixer. Niveaux de un à quatre. Voie d'eau, problème à fixer d'urgence...

« Mouskayav, c'est l'automec de la barge. Pourquoi j'ai plus de contact avec MA ? » Il ouvre les yeux, mais l'obscurité règne. « C'est tout noir ici, et que fait l'automec ? Mais c'est normal, je me souviens. On est à terre, et la communication avec le vaisseau est coupée. Les implants de commande se dissolvent. Pas de MA sur Thémis, on se débrouille. Alors que faire ? D'abord de la lumière, comment ? »

À tout hasard il crie :

— Hé toi, l'obsédé de la fixation, lumière !

Aussitôt, une lumière faible, mais bien réelle.

« Système lumineux connecté sur batterie d'urgence (problème n°23). Énergie épuisée dans vingt-deux minutes (problème n°5). Rappel : voie d'eau, problème à fixer d'urgence (problème n°1). Fin des messages d'urgence. »

Puis la voix se tait.

— Bon, j'ai eu la bonne démarche. Un peu au pif, mais bon, on s'en gratte l'oignon.

Il se palpe le corps, douleurs de partout, mais rien qui soit définitif apparemment. Il examine le siège d'à côté.

— Mona !

Elle est sans connaissance. Un filet de sang coule de ses

16 Juron, origine inconnue.

17 Insulte grossière désignant tout et n'importe quoi, en rapport lointain avec les filles de mauvaise vie du XXI^{ème} siècle. Du russe « sluha » (шлюха).

lèvres, un de ses membres fait un angle bizarre et vibre faiblement. Sa poitrine... heu, semble intacte, merci... et s'anime d'une respiration agitée.

— Mona, réveille-toi, il faut faire quelque chose ! De la flotte rentre dans l'habitacle, et MA ne répond pas. Mona !

Il crie désespérément. Il ne se souvient absolument pas des gestes de première urgence. À genoux, il lui prend les épaules, et il la secoue, doucement, puis de plus en plus fort. Il hurle son nom. Une fois, dix fois. Puis il se calme.

— Bon, rien à faire. J'y arriverai pas comme ça. Toi, là, le maniaque du message urgent, quoi faire, poganog¹⁸, quoi faire ?

Pris d'une inspiration subite, il se penche sur la jeune fille, et il pose ses lèvres sur les siennes.

— Je t'en prie Mona, réveille-toi ! À deux, on saura ! Ou toi toute seule, mais réveille-toi !

Mona entend. La voix de Manu est si lointaine. Elle se sent bien, les différents dispositifs qui remplacent ses organes abîmés ne lui renvoient aucune douleur. Elle se sent bien, certes, mais elle ne parvient pas à bouger, ou à ouvrir les yeux. Elle se concentre, elle essaie de parler, sans aucun succès. Elle perçoit la voix stressée du jeune homme, et elle comprend qu'un problème grave se pose. Désespérément, elle tente de stimuler son larynx, sa gorge, tout son système vocal. Une parole se forme dans sa bouche. Un mot, si faible...

— Manu...

— Ah, Mona, tu es en vie. Maintenant qu'on est deux, on va y arriver. Il faut régler le problème n°1, et puis les cent cinquante mille autres. L'automec tupitz¹⁹ n'arrête pas de me saouler, mais il fait rien ! Rien, t'entends ? Et l'eau rentre de partout ! Ouille !

Il s'est cogné, en plein sur une bosse déjà énorme.

— Manu...

— Oui, Mona, oui ? Tu vas bien, n'est-ce pas ? Mona ?

— Tais-toi.

Elle souffle, épuisée. C'est à elle de trouver la solution, il lui faut du calme. Elle pourra parler, elle le sait, mais guère plus.

Pas besoin de réfléchir pendant des heures.

— Manu, l'eau coule comment ?

18 Juron, origine inconnue.

19 Stupide, imbécile. Du russe « tupica » (тупица).

— Comment ça comment ? Par le sas. Plein d'eau qui rentre. Voilà comment !

Nouvelle pause. Parler, c'est difficile quand le cœur bat une fois sur trois, que la température fait du yoyo, et quand la moitié des organes vitaux flanchent.

— Automec, reprend-elle. Pression intérieure ?

— 960 hectopascals.

— Extérieure ?

— 960 hectopascals.

— Manu, colle ton oreille en haut du sas. Est-ce que l'air sort.

— Hein ? Où ça ? Ah oui, attends. Aïe... Oui, je crois. En tout cas, j'entends un sifflement. Pas très fort.

— Tu entends des bulles ?

— Non, pas de bulles. J'en suis certain.

— Il faut ouvrir, Manu, et sortir à l'air libre. Tu peux me porter ?

Il ne sait pas. Il n'a jamais essayé de porter une jeune fille. Mais, oui, il pourra, il y arrivera. Il a tellement besoin d'elle. Déjà.

— Oui, je peux. Comment je fais pour ouvrir ?

Il s'est tranquilisé. Le calme de Mona, ses questions précises ; elle donne tellement l'impression de tout savoir.

— Dans la porte... Tourne le volant, autant qu'il faudra... L'eau va rentrer... De plus en plus fort, il faut que tu ailles vite... Qu'on ait le temps de sortir avant que la barge coule... Après il faudra nager... Nos combinaisons flottent... Après, on verra.

« On a une chance sur deux, estime-t-elle. »

Il tripote la porte, comment fonctionne ce truk-là ? Il s'en souvient effectivement, c'était au programme de la formation, ce n'est pourtant pas vieux. Une description de la barge et de ses mécanismes de survie. Il a répété les procédures, docile. Puis il a aussitôt oublié.

Un volant est bien là, une fois ôté le coussin de protection. Manu tourne, de toutes ses forces, aussi vite que possible, leurs vies en dépendent. Heureusement, le mécanisme est bien conçu : le sens de rotation est sans importance...

Au début rien, puis le filet d'eau augmente. Il se transforme bientôt en geyser.

— T'es sûre, Mona ? Je continue ? T'es sûre, hein ?

Elle trouve uniquement la force de sourire.

Lui, il fatigue. Un peu juste, la remise en condition. Mille ans de cryogénéisation, voilà qui vous coupe les biceps. Il serre les dents, elle avait dit vite. Il force, malgré les épaules raides et la poitrine en feu.

Un claquement, la porte est libérée. Il pousse de l'épaule.

Un mètre cube de vase claire et de feuilles coupées pénètre en deux secondes, puis plus rien. L'eau noie leurs sièges et monte jusqu'à sa poitrine à lui, mais on voit dehors, et le plus important : l'appareil ne coule pas.

Quant à Mona, seule sa tête dépasse. Il se penche, glisse les bras sous son dos, et tente doucement de la relever. Bloquée.

Une ceinture large et fermement fixée la retient. Il n'avait pas conscience d'avoir détaché la sienne. Il lève le fermoir, et aussitôt, le corps de la jeune femme remonte à la surface.

Il la prend dans ses bras, surpris de sa légèreté. Ses yeux sont à nouveau fermés, et toujours ce tremblement bizarre, qui agite son système musculaire.

Elle avait dit : sortir. Il passe la tête à l'extérieur. Un aileron est accroché à cette espèce de branche molle qui longe la coque jusqu'à la pointe. Ils pourraient grimper en s'accrochant.

— Ah voilà, dit-il. C'est plus dans mes cordes, déjà. Allez, on y va, dit-il avec détermination. Toi, la jambe, zatniss...

À peine un quart d'heure après, ils sont sains et saufs, perchés sur le fuselage.

Plus tard, le jeune homme repensera souvent à cet effort qui lui avait paru si grand sur le moment. Un sourire amusé lui viendra alors aux lèvres...

À l'horizon, on devine Thémis dissimulée derrière une atmosphère aux tons bruns veinés d'orange. L'étoile naine termine sa journée, et plonge lentement sous un horizon couvert de brumes.

Un buisson de barbareas géantes surplombe une eau verte, statique. Aussi loin qu'on cherche, le marécage semble inanimé.

Mona bouge légèrement les lèvres.

— Manu ?

— Oui, je suis là. On est sauvés, la barge ne coule pas.

— Manu, écoute. L'unité de récupération, où est-elle ?

— Je guette. Je ne vois rien, il n’y a rien, ni personne. Il faut attendre...

Elle réfléchit. La barge est probablement dans un endroit d’accès difficile. Ce qui peut se produire si la météo change au cours de la descente. Elle ne se souvient pas de message d’anomalie avant l’athémassage, donc la balise a fonctionné. La récupération a donc simplement du retard, il suffit de patienter, le jeune homme a raison.

De plus, MA a confirmé au cours de la formation que tout allait bien sur Thémis 4.

Soudain, au loin, les pales d’un rotor se font entendre. D’abord presque imperceptible, le ronflement caractéristique augmente, seconde après seconde.

— Je les vois, Mona, je les vois ! Ils arrivent droit sur nous.

Moins d’une minute après, un héli-auto les surplombe, à la verticale. L’air projeté violemment les suffoque et les gifle. Une trappe s’ouvre, laissant descendre une nacelle de récupération. Délicatement, Manu place la jeune fille, puis pénètre à son tour.

Le câble se tend, le panier remonte. Puis il disparaît à l’intérieur de la coque. Avec un claquement sourd, l’ouverture se referme.

Un homme est là, qui les accueille avec un large sourire.

— Je suis Pavel. Bienvenue sur Thémis 4 !

Réanimation

Manu tourne en rond.

Il fait les cent pas devant le caisson chirurgec. La poignée de sa canne disparaît presque entièrement dans sa poigne de géant, et s'il boite, c'est avec aisance, sa jambe valide le propulsant un pas après l'autre.

De temps à autre, agacé, il cherche autour de lui un siège qui n'existe pas, et il finit par s'asseoir à même le sol, pour bondir à nouveau sur ses pieds, moins d'une minute plus tard. Il lève les yeux sur un ciel chargé d'humidité, puis il regarde au loin, comme si la solution à ses problèmes se trouvait cachée au-delà de l'horizon.

Finalement, tournant sa grande carcasse vers la cloison, il pose la main sur la plaque de commande. Impatient, il appuie frénétiquement.

Une voix s'élève :

— Réanimation en cours. Entrée impossible.

« Zatzniss ! » marmonne-t-il, de mauvaise humeur.

Il est déconcerté et déprimé. Après avoir jeté brutalement sa canne, il se laisse glisser à terre et pose le menton sur ses mains jointes.

Les larmes lui viennent et son visage se couvre d'une grimace désespérée. Ses cheveux en vrac, ses grandes oreilles décollées, les bosses de son front lui donnent l'air d'un grand chien triste et fou.

À l'intérieur, Mona est allongée. Une paillasse en aluminium, recouverte de ce qui a l'aspect d'une écorce tendre, comme une sorte de liège qui aurait été aplati, séché, et minutieusement poncé, et de laquelle sortent câbles, tuyaux, et connexions diverses. Pour chaque orifice de son corps, un tube,

qui la pénètre profondément, ne laissant aucun interstice. L'atmosphère est fraîche, ténue, et complètement dépoussiérée.

La jeune fille est inconsciente. Elle rêve.

Son corps est une machine doucement ronronnante, qui prend lentement la forme de ses organes, une couche de cellules après l'autre. Des organes aux formes parfaitement harmonieuses, aux tissus impeccablement tressés, et dont l'évidente perfection lui procure un plaisir presque orgasmique.

La sensation angoissante créée par les vibrations et les chocs s'éloigne. Mona est plongée dans un étonnement stupéfait, celui de ressentir chacun de ses neurones reposé et tranquillisé. « Impossible, se dit-elle, je ne peux pas moi-même apprécier chacune des cellules de mon corps. » Et pourtant, le fait est. Elle sait bien au fond d'elle-même qu'elle est plongée dans un sommeil artificiel, mais elle se laisse aller sans complexe et sans crainte à cette jouissance d'une reconstruction rapide et sans aucun effort.

Elle remarque soudain le paysage qui l'entoure. Une assez longue steppe vert tendre, encadrée de falaises brun clair très basses, et dont les hautes herbes ondulent au gré de la brise. La température est chaude, l'air est sec, et l'on distingue au loin la mer bleue, limitée par une plage de galets blancs.

Le cliché représenté par la scène est tellement stéréotypé que son irréalité devient incontestable. Une bonne plaisanterie, une fable tranquillisante, qui insulte presque son intelligence. Elle va éclater de rire, mais elle se rend compte que c'est impossible, que sa joie doit demeurer en elle-même.

Avant le grand départ, son psy lui affirmait qu'elle portait le bonheur. La joie artificielle provoquée par la chimie rencontre aujourd'hui ce bonheur ; elle s'y dilue et le renforce.

À l'intérieur de ses chairs, le travail minutieux est presque terminé. Le rêve prend fin, remplacé par un sommeil profond pendant lequel tubes et tuyaux se rétractent et se dissolvent. La pompe cardiaque reprend son travail obstiné et constant. Chacun des organes artificiels démarre, l'un après l'autre.

Au moment de la dernière déconnexion, une voix la réveille. Une voix réelle, qui n'est pas stimulée électriquement dans son nerf auditif, mais qui retentit à l'intérieur du caisson.

— L'opération est terminée. Le taux de réussite est de

quatre-vingt-quatorze pour cent. Le rythme cardiaque sera limité pendant quarante-huit heures, au cours desquelles la reprise d'un fonctionnement normal sera progressive. Le taux d'effort possible sera limité en conséquence. Voir l'Interface pour plus de détails.

La température de la pièce a diminué de façon très perceptible. Ce qui pousse Mona, maintenant parfaitement éveillée, à s'asseoir.

Elle revêt la tunique se trouvant à ses côtés. Un tissu molletonné dont les coutures grossières s'adaptent vaguement aux formes de son corps.

Elle se lève, la tête lui tourne un peu, mais tout va bien.

Elle pose la main sur la commande, la porte glisse dans un chuintement. Un léger souffle d'air s'échappe vers l'extérieur. Elle sent l'atmosphère humide et grasse, l'odeur légèrement poivrée qui caractérise Thémis 4.

Devant elle, Manu la contemple avec émotion.

— Tu vois, dit Pavel. Je t'avais dit que tout se passerait bien.

La jeune fille est gauche, sa musculature, encore mal irriguée, se fatigue dès le premier pas. Elle observe le paysage environnant, les caissons et leur disposition arithmétique, le ciel si peu lumineux. Elle hésite entre joie et déception.

Thémis 4 n'est pas du tout conforme aux images bleues et dorées que tous espéraient.

Ni beautés conventionnelles, ni espaces infinis, aucune plage de rêve, pas de cimes enneigées ou de steppe accueillante, et pourtant une profondeur mystérieuse, un charme brutal, une personnalité franche et virile.

Elle vient d'entendre parler de l'Interface.

— Je peux l'utiliser pour communiquer avec MA ? demande-t-elle à Pavel.

— Je ne crois pas, non. Nous avons les automecs. Je crois que ce sont des versions simplifiées de MA. On peut demander, mais dans les limites de ce qui est prévu. Des nouveaux colons, oui. On peut réclamer des nouveaux colons. C'est le Conseil qui s'en charge.

« MA est prévue pour gérer un vaisseau, se dit Mona. Une planète inconnue, c'est différent. Trop de paramètres imprévisibles, seule une intelligence humaine convient »

Les jambes de Mona refusent le moindre pas. Elle s'appuie

sur le bras de Manu.

— La formation de réveil était bien courte, dit-elle. Je brûle de savoir tout ce qui est arrivé, où vous en êtes, quelles sont vos problématiques...

— C'est prévu, répond Pavel avec un sourire. Tu as une formation locale. Tu disposes déjà de l'Interface, qui va s'activer très bientôt. L'organisation des caissons, tous ces trucks, Manu y a eu droit dès son arrivée. C'est la priorité, on t'y emmène. C'est la priorité, mais on a tout le temps.

Le vent se lève, sec pour une fois.

Il gonfle les vêtements, pourtant supposés ajustés, et lève de longs tourbillons de poussière grise, de fragment de fougères, et d'autres débris minéraux.

Il pleut souvent dans cette région, c'est même une des raisons de l'implantation, mais pendant de rares périodes, la sécheresse tue les végétaux et recouvre le paysage d'une fine pellicule abrasive.

Les trois colons abritent leur visage d'une main, et se mettent en route avec lenteur, se reposant presque à chaque pas. Comme les minutes passent, Mona prend de l'assurance. Sa démarche s'allonge et s'affermir, elle se passe de plus en plus du bras de ses compagnons. Sa peau reprend des couleurs, et la douleur qui tendait ses articulations n'est plus qu'un souvenir.

— C'est mieux, s'exclame-t-elle dans un souffle joyeux. Je peux marcher seule à présent. On arrive bientôt ?

— Le prochain tournant, dit Manu. C'est un caisson quadruple, avec des fauteuils et tout. Le seul endroit vraiment confortable de Nova. J'espère qu'on a le droit...

Mona s'arrête et se tourne vers le jeune homme.

— Le droit ? Comment ça ? Il y a des restrictions ici ?

Un silence gêné.

— On arrive, dit Pavel. Non, on peut tout faire. Enfin, en théorie... Enfin, tu vas t'en rendre compte par toi-même. C'est mieux que tu te fasses ta propre idée.

Plus qu'une quinzaine de mètres effectivement. La dernière allée est face au vent. Par rafales, des nuées de particules agressives picotent la peau et pénètrent dans la bouche. Il faut détourner les yeux et cracher.

Enfin au but, Manu pose la main, la porte coulisse. Ils

entrent avec hâte, impatients de s'abriter.

Essayant de s'habituer à la semi-obscurité qui règne à l'intérieur, Mona plisse les yeux. Deux hublots, des cloisons ternes, une double rangée de fauteuils, très simples, mais d'aspect confortable.

Dans l'un d'entre eux, une femme est assise, consultant avec attention son Interface. Elle relève la tête, souriante.

— Je suis Lindalue. Bienvenue sur Thémis 4. Nous allons nous occuper de ta formation. Pavel et Manu vont nous laisser, ils ne manquent pas d'occupation, je crois. Merci à vous, on se revoit plus tard.

Dès qu'il a vu la Conseillère, Manu s'est rembruni. Dès la première seconde, il ne l'a pas aimée. Il ne comprend pas... ce qu'elle fabrique ici. D'instinct, il ressent un besoin impérieux de protéger Mona, de la soutenir. Les muscles de ses mâchoires se crispent, les poings serrés, il va intervenir.

Pavel pose la main sur le bras du jeune homme.

— Il vaut mieux laisser, souffle-t-il. Lindalue est tout à fait en mesure de faire comprendre la situation à notre amie.

D'un regard amical, Mona confirme.

— On se retrouve chez Vernie, glisse Pavel.

Manu se détend. De mauvaise grâce, il suit Pavel à l'extérieur. Le chuintement de l'ouverture se referme sur leurs pas.

Ils font ce que font les gens depuis toujours : ils vont boire un coup.

Mona s'est approchée de la conseillère. Pas question ici de tendre la main. D'un geste, on lui intime l'ordre de s'asseoir, elle s'exécute. Pas d'aide, ni de réconfort, le registre est très différent.

— Je vois que tu es mathématicienne. C'est utile à quoi ?

— Ma spécialité est la biocryptologie. J'ai aussi un niveau en algorithmique. Je peux m'occuper de sécurité des automates, ou de leurs circuits logiques, bien que ce ne soit pas nécessaire, je crois.

— Ce qui est nécessaire n'est pas ton rayon. Tu sais t'occuper d'une turbine à gaz ?

Le ton est incrédule, et la voix légèrement moqueuse.

— Heu, non... Les turbines, c'est de la mécanique. La cryptologie consiste à...

— On n'en a pas, coupe Lindalue, la main levée. On a tout le gaz qu'on veut et la production fonctionne toute seule. C'est bien un des rares truks ne posant pas de problème. Ce qui m'étonne c'est ton âge. Je vois une thèse de mathématiques, mais pas de diplôme. Tu m'expliques ?

À nouveau un regard froid, presque accusateur.

— J'ai été recruté pour le vaisseau pendant ma thèse. Le conseil de Direction a estimé que j'avais les compétences, mais le temps manquait pour valider le doctorat. C'était soit l'un soit l'autre. On m'a donné le choix et je n'ai pas hésité.

— Je comprends facilement ta réaction, dit Lindalue avec douceur.

Elle l'examine, de bas en haut. Puis sans transition :

— Ton recruteur était un homme ?

Mona est tellement surprise. Elle a peur de comprendre, elle n'imagine même pas. Elle est scientifique, depuis toujours, exclusivement. Déstabilisée, elle se tait.

— Bon, passons. De toute façon, tu es là. Tu dois te douter que ta spécialité n'est pas ce qu'on a demandé. Un minimum d'expérience est nécessaire, c'est évident. Tu iras au contrôle agricole. Là par contre, on a des soucis. En gros, tout le monde a échoué, et tout le monde rechigne.

Elle réfléchit un instant, les yeux dans le vague.

— C'est pourtant pas compliqué, murmure-t-elle...

Elle consulte encore la fiche.

— Tu es très modifiée, comme beaucoup ici. Chirurges obligatoire chaque semaine. Pour le caisson, tu prends le premier qui est libre. Pour l'affectation du matériel, c'est le Conseil qui décide, systématiquement, même si l'Interface dit que c'est dispo. Tu n'as pas besoin d'arme. Voilà je crois que c'est tout, tu peux disposer. Bon courage.

Un sourire, mécanique. Pas un regard.

Soudain, Mona frissonne, de la tête aux pieds.

— Et l'Interface ?

— C'est facile. Pavel ne t'a pas expliqué ?

— Il m'a dit que la procédure comprend une formation.

— Oui, admet Lindalue, l'air ennuyé. C'est vrai qu'il te la faut pour ton job. Reviens ici quand j'aurai terminé, tu auras le caisson pour toi toute seule.

Elle pique du nez, et c'est un point final.

Mona se lève sans effort. Elle est reposée, et le problème musculaire n'est plus qu'un détail. Dans la tête, c'est l'orage.

Elle gagne la sortie. Lindalue relève brièvement la tête.

— Hé, dis-moi, heu... Mona ! Je te déconseille de passer trop de temps avec la formation. Ce que nous voulons ici, c'est aller de l'avant, et non pas ressasser les aventures du passé.

— Que veux-tu dire par là ? demande la jeune fille, un tremblement dans la voix.

— Hé bien des erreurs ont été commises, répond Lindalue avec agacement. Mais nous avons repris en main, et tout va s'arranger. Donc, occupe-toi seulement de bien faire ton boulot, et tout ira bien. Terminé.

La porte, puis le vent, la grêle de sable qui pique les yeux et sèche les lèvres. Le menton qui tremble, le désarroi. Elle qui vogue de succès en succès et qui séduit par son caractère enjoué, elle ne reconnaît pas cette frustration qui l'envahit.

« Bon, j'y comprends rien. Pavel va m'expliquer. Chez Vernie. Le débit de boissons, probablement. Où cela peut-il bien être ? Bof, Nova n'est pas bien grand, je finirai par trouver. »

Elle se dirige vers l'allée centrale, par là-bas, à cent mètres tout au plus. Elle tourne l'angle du caisson. Comme elle baisse le front pour éviter un coup de vent, une ombre derrière elle.

Même pas le temps d'une peur ; un coup violent sur le crâne, elle s'écroule, inerte.

L'homme qui l'a frappée se penche, la retourne face vers le ciel. Il vérifie son pouls. D'un geste sans effort, il la soulève et la charge sur son épaule.

Il rejoint son motomec, qu'il a garé deux caissons plus loin. Il l'enfourche et démarre, du même geste. Puis il accélère violemment, il gagne la frontière du village, et il disparaît derrière la colline la plus proche.

Loin sur les crêtes, la végétation aux feuilles cassantes et jaunes se courbe sous le vent.

Chez Vernie

Vernie est une personne qui ne respecte rien. Vraiment.

Le travail fatigue son corps. Attention, pas ce genre de tâches qui peuvent simplement être considérées comme des activités. Mais plutôt le travail attribué par une chef ou une organisation. Épuisant. Inintéressant par principe, éreintant dès la première seconde, le plus souvent sale et dégradant.

Tenez par exemple, le contrôle des procédures agricoles.

D'abord, il faut grimper sur le motomec, c'est-à-dire attraper le guidon, lever la jambe, s'avachir profondément sur la selle, tirer sur les plis des vêtements afin que la position ne soit pas trop inconfortable.

Ensuite, démarrer. Bon, si tout va bien, simplement pousser la targette et donner trois ou quatre coups de gaz. Mais si le moteur est dans un mauvais jour, alors c'est quitte ou double. Vous pouvez très bien avoir un prétexte tout cuit pour tirer au flan, ou alors vous récoltez la corvée de maintenance qui va vous pourrir la matinée.

Ensuite, les visites. Chaque exploitation l'une après l'autre, soit des kilomètres de pistes poussiéreuses ou même de steppe vierge, parsemée de nids-de-poule profonds, de fondrières puantes et autres carcasses, de roches affleurantes et autres saloperies, toutes prêtes à vous fausser les roues, boucher votre filtre à air, ou même vous expédier par-dessus le guidon avec une brutalité extrême. Et bien entendu, pas le moindre automec pour vous aider.

Si encore vous étiez bien accueilli. Mais les exploitants vous regardent tous de travers, forcément. Qui dit contrôle dit compte-rendu et notation, et comme rien n'est jamais parfait, eh bien tout le monde finit par se faire engueuler un jour ou l'autre.

Enfin le retour, à la nuit tombante, avec les lupoides qui vous guettent, l'éclairage du motomec trop haut, ou trop bas, ou trop faible (si c'est un électrique), et tout un tas de feugres, de horlouns et autres bestioles non référencées, qui restent bien soigneusement à distance tant que vous roulez, et qui se mettent à vous tourner autour si jamais vous avez le malheur de vous arrêter pour pisser un coup.

Vernie a toujours eu horreur de secouer la dernière goutte dans l'obscurité, à quelques mètres à peine d'une monstruosité aux yeux phosphorescents, même s'il est écrit dans le widget du parfait steppeur qu'aucun accident avec la faune thémisane n'a jamais été enregistré. Forcément, se dit-elle, quand on ne sait pas où est passé le gars, on coche la case « disparition inexpliquée ». Tout va bien MA, on commande un nouveau colon, et c'est reparti pour un tour.

La seule chose que Vernie aime, c'est la pause. On sort l'autoréchauffant et le gobelet qu'on remplit de gricafé, auquel on ajoute un petit supplément de derrière le caisson, et d'un seul coup, tout le monde est votre copain. Le type qui, la minute précédente, vous aurait bien défoncé la caboche à grands coups de pelle, ce gars ou cette fille vous aime soudainement, ressent pour vous une chaude indulgence, une amitié sincère, un élan de gratitude.

Il ou elle dégaine son gobelet, que vous lui remplissez à ras bord, avec la petite goutte qui va bien, et c'est une larme à l'œil qu'il ou elle vous remercie, tout prêt à vous accueillir, à valider votre contrôle sans même y jeter un regard, et vous pouvez être certain qu'il regrettera même de vous voir partir, au moins jusqu'à ce que les effets de la chimie soient dissipés, et alors vous serez loin, derrière la colline, hors de portée de tout malheur ou événement imprévisible, parfaitement justifiable puisque sans témoin, et néanmoins définitif en ce qui concerne votre longévité sur Thémis 4.

C'est ainsi que Vernie se tapait le pozkouï²⁰ et gambergeait sur son motomec, lorsqu'un beau jour lui est venue une idée.

Le soir même, dès son retour, elle a emprunté une découpeuse autonome. Après avoir attendu que le conseil soit réuni dans son caisson à l'abri du vent, de la pluie, et surtout du

20 Le postérieur, origine inconnue.

bruit, elle s'est mise au travail avec un enthousiasme tout à fait inhabituel.

Elle a commencé par tracer un trait horizontal sur son caisson, à peu près à hauteur de la taille, puis deux traits verticaux de chaque côté, et, soigneusement appliquée, elle a scié. L'aluminium est un métal assez tendre, mais le découpage n'est paradoxalement pas facile car des petites boules de métal fondent, s'accumulent, et roulent sous le disque en acier. Mais Vernie avait le temps.

Une fois l'opération terminée, elle a soudé deux charnières, collé un joint de synthéliège, et ni vu ni connu.

Le lendemain, son jour de congé, elle a ouvert boutique.

Une pancarte « Chez Vernie » rouge et blanche, conçue pour attirer l'œil, et en quelques minutes tous dans le village étaient au courant, même si chacun se serait bien gardé de noter quoi que ce soit dans son Interface à ce sujet.

À la fin de la matinée, son stock de distillat clandestin était presque épuisé, et devant le succès de l'opération, elle a commencé avec inquiétude à se demander comment les autorités allaient prendre la chose.

Mais lorsque Lindalue, fraîchement investie, est descendue de son motomec, et qu'elle a tenté de se frayer un chemin jusqu'à ce qu'il fallait bien appeler « le bar », elle s'est heurtée à un mur de visages si profondément hostiles, qu'elle a pesé le pour et le contre.

« Un débit de boissons, même illégal, n'a pas que des inconvénients pour le maintien d'une cohésion sociale », s'est-elle dit, avec une nonchalance qui ne lui ressemblait pas.

Elle s'est finalement approchée, mais de mémoire de colon, c'est le seul jour où l'on a pu la voir rire et se détendre, verre à la main, exactement comme s'il n'y avait plus ni conseil, ni mission, et encore moins autorité.

Toujours est-il que l'après-midi même, Vernie était déchargée. Pas officiellement, en réalité on s'en plaignait ; mais pas trop fort. Car tous venaient, à un moment ou l'autre de la journée, pour se taper un petit godet en douce.

Pavel, comme les autres, aimait ce moment unique permettant un laisser-aller qui ne vous serait jamais reproché. Il serait assidu même si l'on ne servait que de l'eau, il le jure à qui

veut l'entendre.

À cet instant précis, ils ne sont que trois à savourer le petit goût aigrelet, dont l'origine est un des secrets les mieux gardés de la colonie.

Vernie leur avait demandé :

— Qu'est-ce que je vous sers, mes bichons tout neufs tout frais ? J'ai de la bibine de céréale, de l'officielle, avec un taux d'alcool plus raisonnable qu'une vierge candide et blanche. J'ai aussi un p'tit truk à moi, vous m'en direz des nouvelles, mais je vous préviens, c'est pas fait pour les gosiers altérables. J'ai aussi un stock de camo à rouler, avec la meilleure colle qui soit, mais là, franchement, c'est juste pour rendre service. Si vos poumons sont pas modifiés, gardez-les intacts, c'est mille fois mieux.

Du même geste, ils ont tendu leur gobelet. C'est vrai qu'ils sont de la dernière averse, mais le truk à Vernie est connu comme la bible.

Ils ont goûté.

— On dirait de la pomme, tente Manu, plein d'inspiration.

— Y en a, répond Vernie.

— J'ai toujours pensé à de la prune, rétorque Pavel. Ce qui est curieux, car on n'a pas de pruniers sur Thémis 4.

— Y en a aussi. Cherchez pas, vous trouverez jamais. C'est une recette qui se transmet de mère en fille, au moins depuis les Grecs. C'est vous dire.

— Tu devrais la partager, avance Manu. S'il t'arrive un poloqew, on est tous dans la mouskayav.

— Adopte une petite jeune ! C'est comme ça, ma vieille. Sinon, ce sera perdu. Ce qui serait dommage...

— Comme par exemple la mignonne que t'es allé récupérer dans le marécage... Ah, les nouveau-nés, c'est toujours émouvant ! C'est plein d'adorables bourrelets partout là où c'est beau...

L'œil brillant de Vernie s'allume sur Manu.

— Et toi, mon mignon, dis-nous donc ce que c'est que ta spécialité...

Le garçon, tout à coup raide comme un piquet, les dents serrées et le regard d'aplomb sous une casquette imaginaire, qui répond d'une voix claquante :

— Je suis un guerrier.

Silence respectueux, sifflements du vent sur les toitures, et si un orchestre était présent, ce sont les cuivres dans un bel ensemble qui appuieraient avec force la stupéfiante information.

— Un militaire, s'étonne Pavel, mais pourquoi ? Pardonne-moi Manu, mais aucune opposition ne s'est jamais manifestée quant à la colonisation !

— Ouaip, ajoute Vernie. D'habitude, on commande plutôt des ingénieurs. Tu vas t'embêter, ici ! Ou plutôt, ils vont bien vite t'affecter à un truk bien classique...

— Je sais, dit Manu. Ce n'est pas ce qui a été demandé, j'ai été averti par MA. Sauf que le choix lui revient en dernier ressort, et c'est calculé par rapport à la situation existante.

— J'ignorais que cette spécialité était représentée dans la population du vaisseau.

— Elle l'est, confirme Manu, les yeux dans le vague...

La foudre sur le dôme de protection, accompagnée d'un puissant coup de tonnerre.

— Et allez, on continue ! s'écrie Vernie, levant le poing vers le ciel. Manu, je t'en ressers une goutte, tu roupilles, depuis deux secondes !

Le jeune homme, dans cet état euphoriquement idiot que procure la chimie neuro-cellulaire, éprouve tout à coup une sorte de malaise diffus. L'image de Mona, écoutant avec attention les instructions de la Conseillère, puis sortant du caisson, et se tenant sur le seuil, déconcertée.

— Dis Pavel, ma formation à moi était beaucoup plus rapide que celle de Mona. C'est normal que ce soit aussi long ?

Ce dernier devient inquiet. Il consulte son Interface. D'un geste virtuel, il tapote la fiche de la jeune fille.

Pas de réponse.

Ils se souviennent du motomec, Lindalue aux commandes, qui est passé à toute allure en direction de la Commanderie, voici bien une heure.

Ils se regardent, et la seconde suivante, posent leur gobelet d'un même mouvement.

— Allons voir, dit Pavel.

Canyon Vert

Assez loin de là, un corps étendu, les membres disposés en croix.

Côté bras droit, une falaise. Pas complètement verticale, on peut imaginer grimper. Mais le roc est friable, des pierres s'en détachent, régulièrement. Comment au fil du temps ne s'est-elle pas complètement effondrée, transformée par les siècles en vague bosse de terrain, à peine discernable ?

Peut-être peut-on avancer une explication en examinant le sol, raviné, couvert de bancs de sable, et qui se creuse davantage à chaque pluie.

Bras gauche, une autre falaise. Très droite, celle-ci, de roche dure et dont la hauteur impressionnante masque une partie appréciable du ciel.

Du côté jambes, c'est une pente escarpée, parsemée de rochers. Encombrée de souches et de bois flotté, elle confirme la première impression. Le lit d'une rivière presque à sec, parsemé de flaques et de mares, et de quelques bosquets de genévrias.

La tête pointe vers la descente. Pas plus engageante que la montée, très rectiligne, et l'on aperçoit très loin un frémissement d'eau, sans doute un lac ou un étang. Si l'on tend l'oreille, on croirait discerner une assez modeste cascade.

L'ensemble donne une impression d'insécurité.

On sait les orages assez violents sur Thémis 4, et comment se tirer d'ici en cas de crue ?

La personne à qui appartient le corps vient de bouger un bras. C'est Mona. Elle pousse un gémissement. Son crâne ensanglanté lui hurle mille maux, le sable humide lui ravage la peau du visage, et elle ne sent plus son dos. Un élan violent au côté pourrait trahir une côte cassée.

Une goutte d'eau tombe sur sa joue, puis une deuxième.

— Hé là, c'est quoi cette histoire. MA ?

Aussitôt, elle se mord la lèvre. MA, c'est de l'histoire ancienne, il faut bien se l'enfoncer dans le crâne. Et si un automec était sur les lieux, il ferait son job.

Péniblement, elle s'appuie sur les bras.

— Ouille, c'est de l'organique, ça. Pas du mécanique. De la bonne vraie douleur, impossible de ne pas s'en apercevoir.

Des gestes précautionneux, des grimaces, des cris, elle se retrouve sur les genoux.

La pluie tombe franchement. L'inquiétude lui mange l'esprit. Elle sait qu'elle est en danger, mais elle n'en a pas encore suffisamment conscience. Sur sa gauche, à moins d'un mètre, une flaque d'eau claire, où vaquent un millier de petites bêtes microscopiques, très excitées. La surface de l'eau tremblote à chaque goutte. Elle remarque un écoulement vers le bas, qui n'existait pas deux secondes auparavant, elle en jurerait.

Elle lève la tête, les falaises, hostiles, ne lui disent rien de bon.

Un coup d'œil en arrière : une brume sombre, qui se confond avec les parois. Mona est jeune, mais elle connaît la mer, et ce qu'elle voit lui rappelle un grain en préparation.

— Hé là, mais c'est que je suis dans la mouskayav, moi !

Sortir d'ici, coûte que coûte. La flaque est déjà transformée en ruisseau, dont le débit augmente, sensiblement. Les bestioles ont disparu, mais où sont-elles donc réfugiées ?

Elle tente de maîtriser les douleurs. Elle se lève, et boitille tant bien que mal jusqu'à la paroi la moins escarpée.

— Poganog, gémit-elle, j'aurai moins mal dans cinq bonnes minutes, c'est sûr et certain.

Elle trouve une prise, elle essaie de s'élever. La roche lui reste entre les mains, un mauvais caillou feuilleté, huileux, et qui se décompose en gravier au premier choc.

— Ouille ! Mais comment toute cette caillasse tient-elle debout ?

Elle essaie encore ; rien à faire.

Elle se tourne vers l'amont. On voit bien que le ruisseau gonfle en torrent. Certes encore très praticable, mais le temps presse.

— Si je vais en aval, j'irai plus vite, mais c'est là que j'aurai le plus d'eau. Soit logique ma bonne. C'est bien vers le haut que tu dois t'y coller ! Aïe !

Tout gémissement est une perte d'énergie, elle connaît bien le concept. Elle aimerait pleurer, son menton tremble, mais elle ravale ses larmes, elle serre les dents, et elle se met en route.

— Peut-être que je devrais rester ici, et qu'on va venir me chercher...

Mais pas de repérage automatique, c'est une certitude. Elle passe la main dans sa chevelure : le sang poisseux retient ses doigts, elle discerne l'entaille laissée par le coup. Pourquoi ? Et aussi, pourquoi ne pas avoir été jusqu'au bout ?

— On verra plus tard. Je sais même pas où je suis, ni dans quelle direction est le village...

Toujours ces nuages gris aux reflets roux. Thémis est lumineuse, mais ne se manifeste que par un halo uniformément diffus. Aucune indication sur aucun des points cardinaux, alors comment s'orienter ?

— Pas le choix, de toute façon, grogne-t-elle. Pas d'autre possibilité que de marcher.

L'eau monte, le cours du torrent s'élargit.

Les pieds dans l'eau, d'abord. Puis jusqu'au mollet, avec plus de difficulté pour lever la jambe.

Aucun changement visible sur le torrent, mais elle sait que c'est une question d'inertie. Un quart d'heure, à peine plus, et tout sera submergé.

Elle passera ce moment à guetter avec inquiétude. Mesurer du regard, supputer. Frémir à chaque mouvement liquide, trébucher parfois, tomber dans un trou, la tête sous l'eau, et nager, d'un seul bras, avec cette côte si douloureuse qui la torture.

Puis l'habitude qui s'installe, malgré cette lassitude qui s'amplifie. Côté biomecs, tout va bien. Aucun signe de lassitude, et c'est compréhensible en sortie de chirurgec.

La caboche par contre, c'est l'enfer. Une blessure qui lui tord la peau, et qui s'écoule, sans arrêt.

— Je me vide comme un lupoïde à la saignée, marmonne-t-elle avec dépit. Si l'hémorragie continue, je vais me transformer en un chiffon mou, mes jambes vont se plier en accordéon, et je ne serai plus qu'une vieille boîte remplie d'engrenages sans

intérêt, qu'il suffira de secouer pour amuser les enfants.

Soudain, sur la droite, une entaille dans la falaise.

Un promontoire à grimper, et c'est la sécurité. Du gravier épais, et dont l'accumulation crée un coude. Le courant s'y brise, rebondit, et reprend sa force un peu plus bas.

Il faut nager. Elle qui a toujours eu la natation en horreur.

— Allez ma vieille, c'est le chemin le plus facile, au bout du compte.

Elle se lance une première fois, mais elle dérive trop. Elle reprend pied en aval, remonte vers l'amont, puis elle prend plus d'élan.

Le calcul était meilleur. Elle accroche le monticule de toutes ses forces et se tire vers le haut, dans un mouvement rampant frénétique et désespéré. Elle parvient à poser un genou, puis l'autre. À quatre pattes, elle gagne le sommet ; seulement un mètre plus haut, mais c'est une vraie victoire.

Elle peut enfin s'asseoir, reprendre son souffle, mépriser le flot qui charrie maintenant branchages, déchets végétaux, et cailloux roulant sur le fond. « Cinq minutes plus tard, se dit-elle, c'était la catastrophe. »

Mona reste ainsi. Elle se repose, elle estime qu'elle n'a pas démérité. Certes aidée par ses biomecs ; robustes, réguliers, ils ne donnent pas cette sensation de fatigue douloureuse que procure un muscle biologique.

Maintenant qu'elle se refroidit, c'est la faim.

— Il y a quand même plus de mille ans que je n'ai pas pris de vrai repas. Évidemment, aucune chance de trouver un steakeulass²¹ à grignoter dans le quartier.

Elle se lève avec une grimace. Un coup d'œil à la ronde, derrière la trouée, c'est la steppe.

Aussi soudainement qu'elle avait démarré, la pluie s'arrête.

Une chaleur s'installe. Du sable détrempe s'élèvent de courtes colonnes de vapeur, tourbillonnantes dans l'air sépia, mollement dissipées par d'amples coups de vent. Une odeur de marécage se diffuse, des senteurs de chondodendron²², de cresson brun, et d'autres plantes étranges lui prennent les narines, et Mona s'aperçoit soudain que la lumière baisse.

21 Pièce de viande synthétisée.

22 Liane vénéneuse.

— Beurdak²³, voilà qu'il va faire nuit, s'exclame-t-elle. En route ma fille, c'est pas le bon endroit pour de l'obscurité.

Peut-être pas. Mais au sortir du court défilé qui lui sauve la vie, elle hésite. Dans quelle direction ? Jusqu'à présent le choix était facile, mais comment savoir où l'a laissée son agresseur ?

— Manu. Il va me chercher, c'est sûr. Je le sens. Il faut que je trouve de quoi faire un feu, pour qu'il puisse me repérer. Je dois faire du feu... Pourquoi n'étais-je pas plus assidue aux cours de chimie organique ? Du feu, c'est si facile. Un tissu carboné (autrement dit du bois), un peu d'oxygène (j'en ai plein autour de moi), une élévation de température suffisante, et voilà de belles flammes, qui dureront autant que le combustible. Trouver du bois.

Elle se remet en marche. C'est plus facile, le terrain est moins accidenté, mais elle boite, un début de violente courbature, et la chaleur est de plus en plus pesante.

De la terre sableuse et grasse, d'un noir de charbon, uniformément saturée de cailloux grisâtres. Quelques touffes de camomilles rampantes, et de loin en loin un acacial. Elle se dirige vers l'un d'entre eux.

— C'est plein de piquants ce truk-là, dit-elle en s'approchant. J'avais compris qu'il n'y avait pas de gros animaux ici. Pourquoi des épines, alors ? Pour se protéger de quoi ?

À terre, une branche arrachée. Par quel bout la prendre ? Elle casse une à une les épines, qui sont bien mortes, et qu'elle conserve pour l'allumage. Elle n'est pas une experte, mais elle se doute qu'il sera plus facile de commencer par les petits bouts. Puis elle fabrique une sorte de petit fagot bien serré.

— C'est bien beau, mais comment j'allume ?

Pour la deuxième fois en moins d'une demi-heure, elle regrette sa fac. Pour le cours de protohistoire, cette fois. Elle se souvient d'une conférence à propos des techniques préhistoriques. La poterie, l'armement, la gestion du feu. Elle se rappelle très bien de sa voisine, une jolie brune extrêmement bavarde...

— Mouskayav, pourquoi j'écoutais pas ! C'était juste les maths qui m'intéressaient. Et maintenant tu parles ! Pas le moindre clavier sous la main ! Bon. Cessons de geindre, et réfléchissons. Comment faisaient-ils, déjà. Ils frottaient deux morceaux de bois, à genoux par terre. Doit pas être bien sorcier...

23 Bordel. Juron, origine inconnue.

Elle essaie. Une fois, deux fois, dix fois. Pas le plus petit bout de fumée. Elle ne sait pas, voilà tout. Elle n'est pas capable de trouver l'astuce. Pourtant, elle n'imagine pas d'autre moyen.

— Et pas le moindre silex à l'horizon. Et d'ailleurs, même si j'en avais...

Dans le lointain, un bruit sourd, le tonnerre.

Puis un deuxième, étonnamment proche.

— Hé là ! Pas trop près de l'arbre, comme chacun sait. Les électrons prennent le chemin le plus court, il ne s'agirait pas que ce soit moi.

La tension augmente. Effrayée, elle s'éloigne en courant. Elle sait que sur ce genre de planètes (cours de planétologie), les orages sont excessivement rapides et puissants, précédés par une accumulation exceptionnelle de potentiel électrique (cours de physique des particules).

Un bourdonnement intense, qui sature les oreilles, à en crier.

Puis soudain, une lumière aveuglante, et simultanément, un claquement très sec, très puissant, avec une onde tellement forte que Mona tombe à terre, étourdie.

Elle secoue la tête, redresse un coude, puis l'autre.

— Serait-il possible, un jour, d'avoir simplement un peu de baraka ?

Avec un niveau sonore aussi élevé, elle devrait être sourde. Mais les biomecs auditifs ont filtré, et la sensation de surdité s'éloigne rapidement.

Elle entend maintenant un crépitement. Les flammes dévorent l'acacial. Elle s'approche, récupère la branche morte, et tente de l'enflammer.

Avec succès. Elle la dépose sur le fagot, qui s'enflamme à son tour.

— Ouille, c'est chaud. Aïe, c'est brûlant. Ça marche ! Ça marche, c'est bon !

Maintenant, quelques brassées de végétaux, si possible un peu humide, et voilà de quoi faire une colonne de fumée.

Elle court, partout, courbée au sol. Elle arrache des poignées de camomilles, qu'elle entasse, les unes sur les autres.

Le tonnerre claque à nouveau dans les parages, mais elle ne sursaute plus. Aucune chance qu'il retombe au même endroit.

Une énorme goutte de pluie s'écrase sur son front.

— Oh non...

Une deuxième, puis encore une autre. En trois secondes, c'est le déluge. Elle s'assoit, désespérée. Un noir de suie qui se dilue sur ses joues, sur ses mains, qui laisse de vilaines auréoles sur sa tunique, et qui se mêle à ses larmes. Elle a faim, la soif dévore sa gorge, mais dix bonnes minutes passent avant qu'elle pense à ouvrir la bouche vers le ciel.

Au moment précis où l'orage s'éloigne.

Nova, le garage

— Je ne comprends pas, dit Manu. L'Interface dit que l'héli-auto est libre. La machine est là, devant nous, vide, et personne réclame. Alors pourquoi on ne peut pas la prendre ?

Une plaque d'acier, vissée et cadénassée, interdit l'accès au panneau de contrôle.

— Du calme, reprend Pavel. Je réfléchis. Je réfléchis, et je suis pas plus avancé. On peut prendre l'héli-auto, théoriquement. Mais le problème, c'est qu'il peut être nécessaire pour une urgence.

— Mais qu'est-ce qu'il y a de plus urgent ! crie Manu. C'est la nuit ! Il paraît que tout un tas de sales bêtes cavalent dans la steppe, on ne va pas laisser Mona et rester les bras croisés !

— Hon hon, pas de faune sauvage, Manu. T'inquiète pas pour ces racontars.

— Mais l'Interface dit que tout est OK, partout. Donc la machine est libre ! Une urgence, je sais pas ce que c'est, mais c'est un truk imprévisible. Donc il risque toujours d'y en avoir. Et là, c'est une belle !

— Tu n'as pas tort, je le reconnais. Tout ceci est déconcertant et imprévu...

Il tente une énième traction sur la fermeture, sans succès.

Manu se prend la tête entre les mains.

— Pavel, voyons la situation en face. Ce cadenas, c'est de l'incompétence, ou de la malveillance. Nous devons passer en mode actif, j'en suis désolé !

— Que veux-tu dire par là ?

— Analyser les événements passés ne suffit plus. Notre communauté doit cesser de subir.

Manu, sautille jusqu'à l'atelier. Il ouvre un tiroir, puis un

autre. Pas grand-chose disponible, la majeure partie du travail relève des automecs.

Il insiste, fouinant partout, avec fébrilité. Il finit par s'emparer d'une courte masse. Derrière l'établi, une série de tuyaux enroulés, de couleurs différentes. Il en choisit deux, qu'il enfle dans un morceau de tube, et qu'il fixe avec de la colle rapide.

Tirant et déroulant, il s'approche de l'héli-auto. Il plaque le tube contre le cadenas.

— Pavel, tu vas ouvrir les robinets, d'abord le bleu. Dès que je te dirai, ouvre le vert, d'un seul coup.

Pavel est resté bras ballants, spectateur stupéfait.

— Allez, grouille. C'est dangereux, mais encore plus si tu m'aides pas.

L'investigateur hésite encore. Il regarde alternativement le cadenas, puis Manu, puis l'atelier. On est clairement hors procédure. Il sent que le jeune homme a raison, mais un tissu de loyauté le retient encore.

— Pavel, dit froidement Manu : c'est le cadenas qui est hors la loi ! Pas celui qui le fracture ! Cet engin n'est pas la propriété de qui que ce soit. Un membre de la communauté est en difficulté. Ouvre le robinet, vite.

En quelques pas, le colon est à l'établi. D'une main, il baisse un petit levier nickelé. Un bruit de gaz, puis deux secondes après, une flamme orange.

— Stop, pas plus. Maintenant, l'autre levier, à fond.

Manu retient sa respiration. Il tient le tube à bout de bras. Quand l'oxygène parvient à l'orifice, une intense flamme jaune jaillit, d'une chaleur insupportable, accompagnée d'un nuage de fumée blanche. En quelques dixièmes de secondes, l'anse du cadenas chauffe à blanc.

— Stop, coupe tout, hurle Manu, tout en braquant le chalumeau improvisé vers le haut.

Simultanément, il abat la masse, à coups redoublés. Les goupilles, à moitié fondues, sont arrachées en quelques instants.

— J'espère que la cloison n'est pas faussée, ronchonnet-il.

Il presse la plaque de commande. Avec un gémissement, la porte coulisse.

— Voilà, dit-il. On surveille l'Interface, et si quelqu'un de-

mandait l'appareil, on rentre !

Pavel est long à la détente, c'est un fait. Mais une fois dans l'action, il est efficace. Il regarde Manu dans les yeux, un bref instant, puis il dit :

- OK.

En moins de deux minutes, ils sont à bord, la trappe sommitale du hangar pivote lentement jusqu'à l'ouverture complète, et la double hélice de l'engin se met en rotation, d'abord lentement, puis à vitesse maximale.

Avec un vrombissement, l'héli-auto s'élance vers la nuit noire, laissant derrière lui le village assoupi.

Quelque part plus au nord

Pratiquement au sommet de l'arbre calciné, Mona respire un tant soit peu.

Son visage, sa chevelure, ses mains, son être tout entier est recouvert d'une suie noire et collante d'humidité. Sa côte cassée lui poignarde le côté à chaque respiration. Ses genoux sont écorchés et sa peau est griffée à travers la combinaison tachée de sang.

Plus tôt, déconcertée et sans idée, elle est restée admirative devant Thémis, immense boule rouge enfin visible, loin derrière l'horizon. La déchirure laissée par le couchant giclait un festival de lumières ocre et rouge brique, et l'on voyait nettement l'astre du jour glisser derrière les montagnes, au fur et à mesure que la nuit s'installait, amenant une fraîcheur glaciale sur la steppe.

Un mouvement furtif, à moins de cent mètres, l'avait ramenée à la réalité. Une masse respectable, animée par un trot souple, et qui décrivait progressivement une courbe discrète.

Puis une autre, côté opposé.

— C'est quoi ce podonok²⁴ ? s'est-elle dit, soudain inquiète. Dans trois minutes, j'y verrai plus, et j'ai bien cru voir deux grosses bêtes.

Exactement derrière elle, si affreusement proche, un feulement affamé, aussitôt relayé par les deux autres.

La panique, l'horreur atavique, la fin de tout raisonnement, le réflexe instinctif et primitif : elle a couru. Encore assez de lumière pour distinguer les branches basses de l'acacial. Elle s'est jetée au sol, elle a rampé. Les épines, même fragilisées par la foudre, ont arraché le tissu de sa combinaison et lui ont lacéré le dos.

24 Raclure, foutoir par extension. Du russe « podonok » (подонок).

— C'est sûr que je serai pas assez protégée là-dessous. Je dois grimper.

Tout près du tronc, encore chaud, les broussailles sont moins denses. Elle a entrepris la première branche, aussi glissante qu'une savonnette sale, et elle s'est ratée : un premier coup brutal, sur la pommette.

— Aouille ! Soukana de sobakov²⁵ ! J'y arriverai jamais.

À quatre mètres à peine, une masse bestiale qui tente une pénétration sous la voûte épineuse. Des yeux rouges, une mâchoire blanche, et entre les deux jambes, un pénis énorme, tubulaire. Un couinement douloureux, aussitôt suivi de gémissements frustrés.

Une odeur forte et musquée, un relent fétide, viande et sang. Les monstruosités inconnues, tournant autour de l'arbre en trotinant, et cherchant un accès.

Mona s'est tordu les mains en claquant des dents. Elle a senti que son répit était de courte durée. Prenant son élan, elle s'est élancée avec désespoir. Au dernier moment, sa main qui accroche un creux, la prise qui lui manquait.

Les autres branches, moins épaisses, plus facile pour qui dispose de mains. Elle s'est obstinée, grim pant, tremblante et haletante, et pestant contre sa négligence quant aux stages de sport.

Elle a finalement abouti et reste là, tout en haut, adossée à ce qui reste de tronc, écoutant avec terreur les grognements et les grondements, sursautant aux grattements des griffes qui lacèrent le tronc et tentent vainement de s'y accrocher.

— Est-ce qu'elles vont bientôt se lasser, ces grosses saletés ?

Elle frissonne malgré la chaleur qui se dégage de l'arbre foudroyé. Elle n'a jamais connu, de loin, une expérience aussi désespérante. Elle pleure son laboratoire, ses Interfaces, la présence rassurante de Manu.

Elle tourne ses regards autour d'elle, cherchant on ne sait quoi. Par là, sur la droite, on dirait une lueur. Qui s'amplifie soudainement : un étroit pinceau de lumière dressé vers le ciel, et qui se dissout à travers la brume obscure couvrant la steppe. Puis qui disparaît.

La minute d'après, le faisceau lumineux reparaît. À

25 Chien. Terme méprisant. Du russe « sobaka » (собака).

intervalles réguliers, il perce la nuit, tel un phare.

— C'est quoi ? D'où vient ce truk ? C'est pour quoi faire ?

À force d'écarquiller les yeux, elle distingue deux autres lueurs, plus éloignées, ainsi qu'une quatrième, presque imperceptible.

— C'est un cercle. Un phare, un sémaphore, un... truk !
Quelque chose est là-bas, ou mieux : quelqu'un.

Lever du jour sur la steppe

Pavel se ronge les ongles. L'habitacle de l'héli-auto est spartiate, mais il s'en moque. Ses yeux sont fatigués d'avoir suivi le projecteur, il est sombre et pessimiste.

C'est irrépensible : il gamberge. Il passe une fois de plus en revue les faits. Des morts brutales, visibles de tous, incompréhensibles. Mais aussi des vraies disparitions, n'ayant laissé aucune trace dans l'Interface, et donc sans enquête.

« Nous devons passer en mode actif », des mots que son compagnon applique à l'expédition de sauvegarde. À la dérobée, il observe le jeune colon. Efficace, concentré sur l'instant présent. Sans lui, un dossier de plus abandonné ; et quel dossier !

— Il fait jour, depuis un bon moment, on va récupérer les lumino-phares, dit Manu.

Il active la procédure adéquate sur le cadran. L'héli-auto infléchit sa trajectoire, dessinant une courbe élégante vers sa nouvelle destination.

Ils ont volé toute la nuit, le carburant va manquer. Ils se décident cependant pour une dernière tentative.

— On va décrire deux ou trois cercles, autour de chacun des quatre générateurs. Après, il faut rentrer à la base pour le plein. Ce sera moins drôle...

Pavel imagine le comité d'accueil. Certes, les procédures officielles ont été respectées, mais pour ce qui est des instructions du conseil...

L'appareil surplombe maintenant le premier lumino-phare. Directement depuis la soute, une ventouse-aimant glisse au bout de son câble. À quelques mètres du projecteur simplement posé à terre, elle ralentit, puis elle entre doucement en contact avec l'armature métallique. Avec un bruit sec, l'électro-aimant se

déclenche, aussitôt suivi par le treuil.

En quelques instants, l'automec récupère le projecteur, il ferme la trappe.

— Allez, dit Manu. Trois cercles, de plus en plus larges. Je comprends toujours pas pourquoi on ne détecte pas son Interface.

— Moi non plus, opine Pavel. Elle n'a pas été activée, c'est peut-être la raison. Ou alors un problème électro-statique. Si elle est à plus de deux ou trois kilomètres, les perturbations doivent être fortes... Ce qui doit être le cas, on a épluché cette zone-là.

L'héli-auto entame son deuxième cercle.

Soudain, Manu se penche. Son cœur bat, il frotte ses paumes l'une sur l'autre, et son front se colle au hublot.

— On dirait, là-bas... Oui ! C'est quelqu'un. Quelqu'un qui marche, dans la bonne direction. C'est elle ! C'est sûrement elle, pas possible autrement !

Pavel constate. Il modifie la destination.

Moins d'une minute après, l'appareil se pose, la trappe d'accès glisse pendant que les hélices ralentissent progressivement.

Quand elle a vu l'héli-auto, Mona s'est arrêtée. D'abord incertaine, elle s'est rendu compte qu'elle était repérée.

Elle s'est assise, non pas qu'elle le voulait, mais ses jambes l'ont trahie. Elle s'est d'abord efforcée de garder la position, puis elle s'est laissée glisser au sol, allongée, regard vers le ciel.

Elle sait qu'elle a gagné, mais elle n'ose encore y croire.

L'éveil du Conseiller

C'est l'absence de tout bruit, choc, ou vibration qui éveille Louka ce matin. Les rafales habituelles ne sont pas au rendez-vous, aucune pluie piquante ne vient sonner contre la tôle d'aluminium, et les parois du caisson, pourtant situé en bordure de village, sont complètement et parfaitement inertes.

Comme l'heure avance, le niveau lumineux, plutôt élevé, provoque l'éclaircissement automatique des hublots, et l'homme jurerait que l'heure est très avancée.

Il en profite pour passer en revue son intérieur. Un caisson modèle single, qu'il aurait pu laisser pour mieux lors de son accession au Conseil, mais le manque d'espace ne le gêne pas, et il tient à ses décorations et aménagements, qu'il a conçus lui-même.

Les rideaux par exemple, très peu usités sur Thémis 4. Il aime les ondulations accueillantes du tissu végétal, ainsi que les imperfections dues à la confection manuelle. Ou encore les graffitis au pochoir, dont il a préparé les couleurs avec amour, des pastels qui lui rappellent la Terre de l'ancien temps : du bleu ciel, des jaunes d'or, et surtout un vert chlorophylle, si différent des vert-de-gris thémisans.

Il aime aussi les petits meubles, qui seraient tellement peu appropriés dans un double, et dont les douces nuances chocolat clair, les rugosités raffinées, et la fabrication à l'ancienne lui valent l'admiration incrédule des rares visiteurs qui viennent à franchir le seuil.

Lorsqu'il consulte sur son Interface l'équipement du caisson, celui-ci apparaît comme vide, et lorsqu'on s'en étonne, c'est avec une jubilation silencieuse qu'il s'abstient de répondre.

Un gong léger se manifeste à son nerf auditif. Il repousse

d'un geste nerveux la couette usée jusqu'à la trame, il se lève d'un bond, et gagne le lavomec²⁶ d'un pas volontaire.

Il se remémore la première opération planifiée pour la journée. Depuis qu'il fait partie du conseil, c'est-à-dire finalement pas très longtemps, il ne se rappelle pas de quoi que ce soit à propos de session disciplinaire.

D'une voix enrouée, il demande son quart de ration d'eau fraîche ; bien assez pour se mouiller. Quelques frictions énergiques de sa mousse lavande spéciale (il est très fier de la composition, dont il est le seul inventeur), et il utilise le reste d'eau pour se rincer : un quart d'heure complet coulant sans interruption. Il peut se le permettre, il sait que les conseillers possèdent leurs propres quotas réservés.

Il chantonne maintenant en passant une combinaison, puis ses bottes en synthéliège fourré.

Il s'assoit devant une table en acier, le fleuron de sa collection (qui lui a coûté une semaine entière de travail), et il prend un petit-déjeuner léger, une tasse de gricafé et deux tranches de capropain²⁷. Il raffole de ce goût amer et fort.

Un deuxième gong retentit virtuellement, dont la tonalité suggère une urgence plus prononcée. Ce qui tombe bien, il est prêt. Il pose sa main sur la plaque. Légèrement grippée, la porte coulisse avec un bruit désagréable ; il note mentalement de la faire dépoussiérer.

Son esprit cartésien d'ingénieur cherche un instant comment réaliser l'opération automatiquement. Mais pour la énième fois, il renonce. Il n'est clairement pas au niveau, et l'automec de conception ne sera d'aucun secours.

Il aime ce moment où, malgré le mauvais temps quasi constant, il devra marcher jusqu'à son bureau. Les autres conseillers, qui habitent pourtant plus près, ont une préférence pour le motomec, mais il trouve qu'il est bon de prendre en quelque sorte « la température du village ». Particulièrement ce matin de grand beau, où l'on peut respirer sans abriter son nez, où les nuages sont en altitude, et où la terre est juste assez collante pour retenir la poussière, mais pas suffisamment pour souiller les pieds.

26 Automate de toilette automatisée.

27 Pain de synthèse relevé avec des câpres de culture artificielle.

Il constate avec déplaisir une accumulation de déchets.

« Podonok ! pense-t-il, soucieux. Encore l'autobom²⁸ qui est en panne. » Un problème de plus à gérer : trouver qui va le faire. Absolument tous les ingénieurs ou techniciens sont déjà en mission. Peut-être le nouveau, Manu. Pas l'air d'une lumière celui-là. Et tellement jeune... D'ailleurs, pour ce matin, impossible de rien lui demander, et pour cause...

Devant la Commanderie, une petite foule. Tous les colons présents ont été convoqués, et la plupart sont à l'heure. Il salue les uns et les autres, accueillant avec indifférence les regards antipathiques, voire même hostiles. Depuis sa nomination, on ne le considère plus avec sympathie. Surtout aujourd'hui.

À l'intérieur, des sièges ont été dépliés et installés, la plupart déjà occupés.

Depuis quelque temps, une nouvelle mode : la camo. On évoque toujours Vernie, mais sans réelle mise en cause. Un nombre de plus en plus grand de colons se procure les ingrédients et se confectionne lui-même ces tiges roulées à la main, faites principalement de feuilles de camomilles séchées, découpées en lambeaux étroits, et collées entre elles.

L'odeur en est âcre et gênante, mais ceux qui ont goûté sont accros. Et donc on fume ce jour-là, de longues volutes sirupeux et gris se répandent à hauteur d'homme, péniblement évacuées par la ventilation.

Louka entre et va s'asseoir à sa place, à la gauche du Première. Celui-ci échange à voix basse et animée avec Lindalue. Ils sont penchés l'un vers l'autre, et un pli soucieux barre leur front, ce qui a tendance à devenir permanent. Louka entend la dernière phrase à propos de cet objet perdu, que l'on a cherché une partie de la nuit, et que l'on ne retrouve pas. Ce qui a mobilisé l'attention jusqu'à maintenant.

Le Première se redresse. Il appelle les retardataires, et demande qu'on ferme.

Pavel et Manu sont assis au premier rang. Non pas à la table du conseil à titre d'invités, mais à la barre.

Manu n'est pas très en forme. Il n'a pas encore passé une bonne nuit depuis son réveil de cryogénéisation. Pavel adopte une attitude distante, un sourire fabriqué. Il est indécis. Va-t-il se lever

28 Automec ramasse-déchets (étymologie inconnue).

et partir ? Il est déjà las de cette mascarade. Mais la curiosité le tient, il aimerait voir jusqu'où ira le conseil.

Ils sont très silencieux, et très étonnés. Il faut dire qu'il s'agit d'une session disciplinaire, et ils ne sont pas très à l'aise. Ce qui est compréhensible, car ce sont eux qui sont mis en cause.

— Bon, la séance est ouverte, annonce le Première. Bienvenue à tous ceux que je n'ai pas vus. Nous sommes là pour un manquement, rien de bien grave, mais nous devons marquer le coup.

— Je ne suis pas d'accord, intervient Lindalue. Lorsque le conseil donne des règles, et qu'elles sont violées, c'est grave. Et nous n'avons pas d'autre choix que de le faire comprendre à tous. Par ailleurs, une destruction de matériel a eu lieu.

— Heu oui, bien entendu, Lindalue. Cependant, le domaine réglementaire revient à Louka. J'entends ce que tu dis, mais c'est à lui de prendre la parole.

Celui-ci n'a pas beaucoup bougé depuis son arrivée. Il fouille dans sa poche, dont il extrait une pochette brune, qu'il pose devant lui. Il en sort une camo, qu'il saisit avec délicatesse, et qu'il examine soigneusement, la portant à hauteur de ses yeux. Il la pose sur sa lèvre inférieure, préalablement mouillée de salive ; un craquement d'allumette ; une taffe ou deux, ponctuées d'une toux rauque ; finalement l'évacuation de la fumée, un long souffle pédant et satisfait qui sort de sa bouche arrondie.

— Hum... Oui, certes, dit enfin Louka. Oui (il pompe un coup)... c'est exact (un deuxième)...

Il tousse, grassement. Le Première, agacé, hausse les épaules sèchement. Louka réfléchit encore, réagissant exactement comme s'il était complètement ailleurs. Puis il se lance.

— Oui, c'est dans l'Interface, tout cela. L'autorité du Conseil en dernier ressort.

Il pose la camo en équilibre sur le bord d'une petite boîte en alu.

— C'est l'autorité qui est en jeu, reprend-il. On ne peut tolérer que les procédures d'urgence soient bafouées...

— Mais c'était une urgence, s'écrie Manu.

Il s'est levé d'un coup. Il n'a qu'une jambe valide, mais la plupart de ceux qui sont présents n'auraient pu se redresser aussi rapidement. Pavel lui prend le bras, puis à voix basse : « Calme-

toi, je voudrais voir jusqu'où ils vont aller. »

— Il n'y avait pas d'autre problème à régler à ce moment-là, dit-il à voix haute. Dans l'Interface, l'équipement de secours était disponible, et...

— Qu'en saviez-vous ?

C'est Lindalue cette fois. Ses yeux flamboient de colère, sa voix est froide. Elle écarte d'une main nerveuse une énième volute de fumée.

— C'est le conseil qui dicte les règles et connaît les urgences. Ceci est dans les règles. C'est lui qui accorde les autorisations d'utiliser le matériel. C'est notre loi et tout le monde l'accepte. Sauf vous !

— Mais ces règles dont tu parles ont été décidées entre vous, et ne sont pas écrites. Comment donc pouvons-nous savoir ?

— En demandant au conseil ! appuie-t-elle d'une voix victorieuse. Cette automatisation produit beaucoup d'inconvénients, on s'en rend compte avec le temps. Par exemple, rien au sujet des camos ! Et pourtant ici tout le monde fume ou presque ! Y verrais-tu un inconvénient, Pavel ? Non, évidemment...

Des grognements d'approbation se font entendre. D'aucuns se rappellent un fameux débat pour ou contre le camogisme.

— Alors, la vraie question : pourquoi ne pas avoir demandé ?

— Nous te l'avons dit : c'était une urgence !

— Eh bien, la seule chose que j'ai à dire là-dessus, c'est que si le conseil avait été au courant, il aurait fallu beaucoup moins d'une nuit pour récupérer une gamine de quinze ans perdue dans la steppe !

À nouveau la rumeur dans les rangs. Aucun n'a rencontré Mona, mais tous ont vu sa 3D. Sa mine charmante, son regard joyeux, et son allure dynamique ont déjà séduit.

Pavel déglutit.

— Elle n'était pas exactement perdue. Je rappelle qu'elle a été agressée. Le vrai problème est là. Au lieu de perdre du temps avec des bêtises...

— Pavel, tu fuis tes responsabilités. Tu es ici pour un problème précis, et tu parles d'un autre. Pire, tu insultes le conseil. Tu sous-entends que nous perdons du temps, alors que

c'est toi qui es la cause de cette perte de temps. Sans parler du matériel détruit ou disparu. Pour moi, ta responsabilité est entendue.

Elle se laisse aller en arrière sur son siège. Elle regarde le Première, et comme Pavel va reprendre la parole, Louka lève la main.

— Il me semble que c'est à moi de parler. Cela du moins, tu ne le contesteras pas ?

Une fois de plus, Pavel est déstabilisé. Il ne comprend jamais exactement comment ni pourquoi, mais ces échanges tournent toujours à son désavantage. Il pose à nouveau la main sur le bras de Manu, qui tremble de rage. Il sait qu'il est perdant d'avance, mais il aimerait au moins que le jeune garçon ne s'engage pas trop.

— Bien, dit Louka, avec aplomb cette fois. Le cas de Mona nécessitera effectivement une enquête. Il se pourrait que ce ne soit pas si grave qu'il y paraît. Pour l'usage des matériels, nous avons été clairs la dernière fois. Toute utilisation sans autorisation de notre part est sanctionnée. Tu vas donc être sanctionné. Vous allez l'être, puisque vous étiez deux. Voilà, il n'y a plus rien à dire je crois.

— Bien, dit le Première. Pour la sanction, nous en déciderons entre nous. La séance est levée, je pense. Lindalue ?

La conseillère, d'un signe bref, donne son accord.

La foudre tombe, désagréablement proche. Un éclair éblouissant traverse et illumine le treillis protecteur. Simultanément, le fracas du tonnerre. Chacun sait que la pluie va se manifester, d'un instant à l'autre. Chacun pense au travail en cours, déjà trop longtemps interrompu.

Pour Manu et Pavel, c'est la frustration de l'injustice. « Nous devons passer en mode actif » se répète ce dernier. « D'accord, mais il nous manque une pièce maîtresse. »

Les colons se lèvent et sortent. Le bruit des chaises manipulées, leurs bottes sur le plancher, leur mutisme à peine troublé par quelques toux rauques, les regards fuyants...

La consternation.

Questionnements

« Où est-il ?

Le Première en disposait. Cette manie de jouer avec tout le temps, de le tripoter sans arrêt, dans la poche, sur la table, de le faire tomber sans précaution comme si c'était un jouet sans importance. Jusque sous la chaise de Pavel !

Il est très résistant, mais quand même ! Un composite avec du titane et de l'acier. Peut-être même du plomb, ce qui rend un scanner impossible. Et un composant organique pour les calculs et le stockage des clés. Mais alors, où est la source d'énergie ? Pas une pile, ce truk est resté opérationnel trop longtemps. Peut-être la lumière... Ou l'électro-statique, en puisant dans le corps qui le manipule.

Il n'a pas été fabriqué sur Thémis 4, on n'a pas la technologie. Sans doute sur Terre... Oui ! Et transporté sur le vaisseau... avec les habits ? Mais alors, une complicité dans le personnel d'embarquement, pas possible autrement... Oui, c'est ainsi que les choses ont dû se produire. Une fabrication sur Terre, une complicité pour l'embarquement. Une fois sur Thémis 4, plus qu'à procéder à la contamination. Ensuite, stopper l'opération au moment judicieux et le garder bien au chaud, au cas où.

Le Première ne savait rien. Un simple cube, qui devient lumineux de temps à autre. Tellement souvent manipulé qu'on distingue l'usure des arêtes. Mais à force de retourner le problème dans tous les sens, il soupçonnait. Il approchait la vérité. Pour comprendre, il lui manquait des éléments, mais il ne l'aurait jamais détruit, impossible !

Avant sa mort, il a caché le cube. Où ? Peut-être ailleurs qu'au village... Ou alors, il l'a perdu...

Et maintenant tout le monde le cherche. Enfin, ceux qui ont

deviné, comme moi. Pas les nouveaux venus fraîchement débarqués. Ceux-là n'ont même pas encore compris la situation. Sauf peut-être Pavel ? Serait-ce lui ? J'ai fouillé pourtant. J'ai glissé une feuille de titane dans l'ouverture de son caisson, près du sol. Pratiquement invisible, et juste à tirer pour ouvrir d'un petit millimètre. Après, avec une simple barre d'acier tordue... Pas besoin d'activer la plaque, aucune trace. Un simple moyen mécanique... Mais en tout cas, je n'ai rien trouvé chez lui !

Et les deux amoureux ? Il paraît qu'elle est très intelligente, donc attention. Si c'est le cas, il suffit qu'elle trouve le cube et elle saura. Elle connaît des choses dont personne n'a aucune idée, surtout pas moi. Alors attention.

Comment a-t-elle pu revenir de Canyon Vert ? Je n'ai pas frappé assez fort, mais en même temps, il ne fallait surtout pas la tuer. Quelqu'un l'aurait vu sur l'interface et alors on aurait établi un lien avec moi.

Ils se méfient d'elle et ils ont raison. Ils ont décidé de l'isoler, ce qui m'arrange bien. Pavel et Manu au secret ; les voilà écartés pour un moment. Et dès qu'elle sort du chirurgec : contrôle des moissons. Si elle y allait sans arme, elle aurait toutes les chances de ne jamais revenir...

Ainsi j'aurais le temps de mieux chercher. »

En tournée

Mona, juchée sur le motomec, accrochée à son guidon, suit la piste du regard.

Déjà le troisième embranchement.

Ce qui au départ était une vraie route, soigneusement nivelée et assez bien entretenue, n'est plus maintenant qu'un sentier large, encadré d'ornières et parsemé de bosses et de nid-de-poules.

La jeune femme est chaudement vêtue, c'est plus que nécessaire ce matin-là. Pas encore de pluie, mais un vent froid, un plafond traversé d'éclairs lointains et silencieux, un horizon lointain.

Ce matin, immédiatement après son départ, elle a repensé au cours d'histoire (le sous-thème de mécanique prénucléaire) et elle s'est souvenue de l'aspect général des véhicules à cette époque. Un temps où c'est l'humain qui pilotait, et le guidon était bien plus qu'une simple barre de métal où se tenir.

Par exemple, ces espèces de tiges, surmontées de miroirs, et qui permettaient la vision sur l'arrière. Aujourd'hui, malgré le progrès technique, elle est obligée de tourner la tête, voire le haut du corps en entier.

Et tiens, justement ! Ce matin, à la sortie du village, une silhouette gesticulante et qui lui a fait signe de revenir.

Elle l'avait bien reconnue, c'était Vernie. Qui l'a prise en amitié, au sortir du chirurgec, et qui lui a fourni tunique fourrée, bottes montantes, panier-repas. Mona s'en préoccupait, bien sûr, mais difficile de savoir concrètement comment s'en procurer.

C'est Vernie qui l'a prise en main, avec une affection bourrue et gentille à la fois.

Mona s'était penchée sur le tableau de bord, puis elle avait tripoté deux ou trois fois. Pas très difficile, mais ce matin,

personne pour lui montrer vraiment.

Finalement : « retour au village » (menu principal), et au moment judicieux, « stop ».

— Mona, on t'a pas dit je pense. Tu sais nettoyer un filtre à air ?

Hé non. Encore un de ces trucks étranges. Un véhicule qui pilote tout seul, mais qui tombera en panne à cause de la poussière.

Vernie lui a montré. Le boîtier camembert, juste derrière la jambe. Une rotation à gauche, on tape trois coups sur le moyeu, et on remonte.

— Et si c'est humide, a précisé Vernie, tu prends ton couteau. Je t'ai donné un canif ?

Elles ont vérifié le paquetage : couteau, balise de détresse, lampe de bivouac ; ultra-complet.

— Vernie, pourquoi on ne m'a rien expliqué ? Louka m'a simplement montré le hangar, puis il m'a dit qu'il était très occupé.

Vernie regarde un instant la jeune fille. Ah bon, on ne lui a rien enseigné... Elle baisse les yeux, gênée. Du pied, elle tape sur la jante, de grands coups de botte maladroits, qui font trembler la machine.

— Ah, je sais pas trop... Tu verras, tu comprendras...

Elle relève son col de fourrure. Elle grommelle quelques mots bourrus. Puis elle s'énerve, un grand mouvement des bras, qu'elle laisse finalement retomber, exprimant son impuissance...

— Allez, t'as pas le temps de discuter ! Tu sais ce que c'est que la nuit dans la steppe ! T'as de l'éclairage, tu risques rien, mais quand même. Tu vas au lot treize ? Ils t'ont pas gâté pour une première fois ! C'est assez loin, alors spessit²⁹ !

Alors spessit. Et Vernie qui la regarde partir et lui fait un signe de la main, et les collines qui passent, les unes après les autres.

Elle trouve que finalement tout se passe bien. La paysage n'est pas si moche. Sur Terre, elle a toujours habité dans des villes sales et surpeuplées, à bout de souffle et aux ressources rationnées. Elle trouve Thémis 4 sauvage et dangereuse, mais belle. Elle comprend les Premiers, impatients de mettre en œuvre

29 Grouille, dépêche ! Du russe « spesit » (спешит).

toutes leurs techniques et de bâtir sur du neuf.

Justement. On lui a recommandé une pause à mi-chemin, et le cadran indique cinquante pour cent.

Elle s'arrête auprès d'un bosquet de fougères arborescentes. Elle installe un monopode, fascinée comme toujours par l'efficacité du gyroscope. Elle pose un gobelet, verse un demi-verre de ce qu'on appelle ici un gricafé ; elle laisse fumer, puis elle se pose sur un rocher, impatiente.

Elle se remémore les paroles de Louka :

— Pour l'Interface, une simple combinaison de mouvements permet de l'activer : tu lèves l'avant-bras, tu retournes le poignet, que tu casses vers le bas. L'écran sera généré dans tes nerfs optiques. Tu le verras comme s'il était réel. Enfin, vu ton niveau, tu n'auras pas de difficulté...

Elle a voulu vérifier de suite.

— Pour l'instant, tu n'as rien, a précisé le Conseiller. C'est normal, tes biocircuits ne sont pas encore tout à fait achevés. À coup sûr, l'activation se fera dans la matinée.

Bon. Encore attendre.

Mais maintenant, nous y voilà. Elle connaît ces systèmes autonomes, qu'elle a déjà pratiqués pendant ses cours. Parfaitement au point, et véritablement pratiques.

Scrupuleusement, elle déroule la séquence de mouvements qu'on lui a indiquée. Une exclamation de surprise lui échappe :

— C'est quoi, ce truk ahurissant ?

```
Votre interface est connectée
Mode dégradé ID/N2
#
```

Un rectangle noir a surgi, à la hauteur de ses genoux. Deux lignes, suivies d'une invite, un simple caractère clignotant. Juste dessous, un autre rectangle, en perspective, et qui comprend plusieurs lignes de cubes, chacun agrémenté d'une lettre.

Incrédulité, déception.

— Un clavier ancien style ! Beurdak et podonok, voilà encore autre chose ! Où sont les widgets ? On m'a reclassée, j'y crois pas ! J'aurais jamais cru que c'était encore possible.

Elle se tord les mains, de déception cette fois. L'absence des implants auditifs, puis celle des widgets, la succession de toutes ces aventures incertaines, la régression du village, elle laisse

tomber ses bras de chaque côté du corps, elle reste ainsi, une longue minute, désorientée.

Le paysage est toujours aussi rugueux. Les couleurs brunes et sombres s'atténuant à peine avec l'étoile Thémis, sans doute au zénith, qui diffuse en voûte suffocante ses lueurs rouge brique. Mona, qui l'instant d'avant se trouvait touchée par la beauté de cette lande rustique, la contemple maintenant avec tristesse et frustration.

Un frottement attire son attention. Elle tourne la tête : un lupoïde, assis à quelques pas, l'observe avec prudence.

— Tiens, en voilà une drôle de bête ! Tu m'as pas l'air bien terrible, toi. Comment tu fais, la nuit ? Tu grimpes aux arbres, toi aussi ?

À l'idée de cet animal pataud et lourd essayant de grimper au tronc raide et agressif d'un acacial, elle éclate de rire.

— Allons-y, renseignons-nous pendant que nous y sommes ! Je demande à mon intelligence artificielle de m'informer sur la faune sauvage ; je suis impatiente !

Elle réactive l'Interface. L'écran et le clavier réapparaissent aussitôt. Une touche, exactement au centre, comprend un point d'interrogation. Elle lève un doigt, qu'elle approche lentement.

Un très léger claquement se fait entendre, presque inaudible, un groupe de lignes défile aussitôt.

Interface dégradée niveau 2.
Les widgets 3Ds sont inaccessibles.
Vous avez accès aux commandes garanties par votre habilitation.
Pressez encore ? pour montrer la liste.
?

Elle presse à nouveau. Des groupes de lignes couvrent son champ de vision en entier. Dès que ses pupilles bougent, la liste glisse, se recentre, et ses yeux sont replacés sans qu'elle ait conscience de l'avoir voulu.

Elle passe en revue rapide les titres. L'un d'entre eux attire son attention. Elle essaie **Requête**, puis **Thémis 4, Faune**. Une liste d'une cinquantaine d'animaux défile.

— Et ben voilà ! **Lupoïde**, c'est sûrement toi mon gros pépère. Je vois pas d'autre possibilité. Tu n'es pas un lézardoïde, n'est-ce pas ? Encore moins une limace vive, ou une puce des marais...

L'animal n'a pas bougé. Il ne quitte pas Mona des yeux, et un spectateur attentif, doté d'un minimum d'imagination, croirait détecter une sorte de petit dandinement.

Mona active le mot clé correspondant. Une longue page de caractéristiques et d'informations apparaît instantanément. Au tout début, de nouveaux mots clés permettent à l'évidence la navigation.

— Bon, je vois que tu n'es pas dangereux. Pas besoin d'une machine, quand je pense aux horreurs de la nuit...

Une rafale humide la fait sursauter.

— Hé là ! S'agirait pas de traîner. Il paraît que le voyage est encore long.

Son gricafé est devenu froid ; elle le jette, puis replie le monopode, vérifie rapidement qu'elle ne laisse rien, et après avoir enfourché le motomec, elle reprend son chemin.

Déjà loin derrière, un nuage de poussière ocre, avec un animal pesant et maladroit qui tente vainement de la suivre.

Des heures de route, avec un étonnement croissant pour Mona : des pentes raides conduisant à des canyons desséchés, une végétation rare malgré une humidité omniprésente. Partout, des traces du passage de l'homme. Des cabanes isolées ressemblant davantage à des wigwams précolombiens qu'à des caissons modernes et confortables. Des champs abandonnés, encore plantés de céréales persistantes et parfois la carcasse inanimée d'un automate moissonneur, usée par le vent. Une colonne de fumée, à l'horizon, aussitôt dispersée par les intempéries.

Vers le milieu de la journée, au sommet d'une côte, un méchant mouvement de poussière, et le moteur qui cale. Trajet restant presque à zéro pour cent.

Elle descend, répète exactement les mouvements que lui a enseignés Vernie. Puis comme elle va remonter en selle, un hurlement lugubre, horriblement proche, net. Affrontant sa peur, elle écarquille les yeux, cherchant à voir au-delà du virage. Elle sent la présence d'une chose monstrueuse, un grincement de mâchoires, dont le bruit est porté par la masse d'air froid, mais aucun visuel. Quelque animal se tient là, tout près ; la suit-elle, et depuis quand ?

Elle saute en selle et démarre, restant à demi retournée, guettant l'obscur habitant du ravin, priant pour arriver enfin.

Lot treize

Un plateau baigné par les pluies jour après jour, zébré de rigoles ruisselantes, et aux deux tiers, une large faille qui le tranche du nord au sud, et dont le fond est colonisé par d'étroites prairies.

Des pentes vierges de toute végétation, de simples éboulis de pierres noires amoncelées et qui rouleraient sous le pied à la moindre tentative d'escalade. Des fougères arborescentes, qui envahissent par endroits de leurs branchages mous, offrent grâce à leurs racines une maigre stabilité, et de grandes lianes aux larges feuilles.

Le vent ne parvient ici que très amoindri, mais à chaque souffle, un nuage de spores brunes se disperse, recouvrant le terrain gris de sa pollution triste.

Environ au centre de la faille, un espace plus large, un cirque, une clairière minérale, bordée de murailles plus solides. De l'une de ses parois, une cascade jaillit et va se perdre dans un entassement de lichens, de mousses, de lianes enchevêtrées, et de jeunes rameaux émergents qui ne parviennent jamais à prendre de la hauteur.

Accoté à l'autre mur, le plus raide, le plus haut, le plus robuste, un caisson muni de trois hublots. La porte est grande ouverte, coincée par un madrier, et les alentours sont jonchés de sacs à moitié pleins de détrit. Quelques tas de pierres peu volumineux gardent l'ensemble, et au deuxième regard, on devine la silhouette floue d'un ancien potager.

Le chemin se termine ici, et le moteur du motomec s'éteint avec un tremblement. Le cadran, clignotant avec insistance, indique cent pour cent.

Mona pousse un soupir de soulagement. On ne voit personne

mais l'ensemble du tableau, bien que sauvage et désolé, dégage une ambiance qui la rassure. Négligeant la technique pour une fois, elle lève les yeux au ciel, tâchant d'évaluer une heure approximative. Derrière la voûte agitée, Thémis reste invisible, mais son halo forme une tache immense et rouge qui indique le zénith sans contestation possible. La plainte lugubre du vent, lointaine mais bien présente, offre son chant constant et triste. On entend parfois une chute de pierres, comme si quelque démon invisible hantait les lieux.

Se dressant sur ses jambes, elle s'étire comme une chatte, avant de descendre d'un saut leste et de se diriger vers le caisson.

« Le cadeau, se dit-elle. »

Elle extrait de la poche de sa combinaison une fiole minuscule. Vernie lui a remis avec insistance lors de son approvisionnement.

— C'est pas officiel, lui a-t-elle dit. Mais crois-moi, pas de meilleure entrée en matière...

La jeune femme a insisté pour en savoir plus, mais rien ni personne n'aurait pu rompre la discrétion de son aînée. Elle a donc enfoui la fiole dans sa poche, pour l'oublier aussitôt.

Elle s'approche du caisson, elle appelle, plusieurs fois. Sans réaction. Elle avance toujours. Elle est maintenant proche de l'entrée, à la toucher.

Un claquement puissant retentit, accompagné d'une détonation, plus bas dans la faille. Un éclat de métal vient toucher son front, à deux centimètres à peine de son œil.

Effrayée, elle se retourne. Un homme est là, à cinquante mètres à peine. Fuzco à la main, le canon est encore fumant. Sa jambe droite est pliée, genou gauche à terre, buste plié, un coude appuyé sur le genou.

Il se relève avec lenteur. Son visage très brun, très ridé, hirsute de barbe mal rasée, montre des lèvres serrées, un front crispé, et des yeux fous.

— J'avais pas bien vu. Voulez quoi ? C'est pour quoi ? Il faut pas rester, c'est dangereux ici. C'est chez Ivan, c'est moi. C'est mon lot.

Pendant qu'il parle, il s'approche, avec prudence.

Il apprécie la jeune femme, d'aspect aussi inoffensif que possible, il se détend. Il voit les boucles blondes qui repoussent, les

hanches rondes, la blessure, légère, mais dont le sang perle. Et puis les yeux braqués sur les seins, qui tendent la combi. Impossible de s'en empêcher.

— Pardon, dit-il. Des fois, faut se défendre ici. Alors voilà. Viens par-là, on va te soigner. Viens.

Le fuzco passe à l'épaule. Sautillant, il franchit la faible distance qui le sépare d'elle. Un bruit bizarre anime ses genoux, comme une rotation de mécanisme rouillé. Il boitille, progressant par bonds plus que par enjambées, et il se tient la hanche d'une main, comme s'il craignait une dislocation. Mona ouvre de grands yeux.

— C'est la bioprothèse, c'est poganog, elle bloque des fois. Alors je la tiens, c'est plus sûr.

Il est près d'elle, il pue, une vraie infection. Il aperçoit la fiole, que Mona tient serrée dans sa main, et qu'elle avait tendance à oublier. Debout, il est muet. Il attend. Ses yeux y sont rivés.

— Ah oui ! dit Mona, j'ai ce truk pour vous.

L'homme se dandine d'une jambe sur l'autre. Ses yeux ne quittent pas le poing serré de Mona, et l'objet qu'il contient. Un tic nerveux lui tord la bouche. Ses yeux brillent de joie mal contenue.

— C'est Vernie ? C'est sûr, c'est de Vernie.

Il a ouvert la bouche et son haleine empeste on ne sait quoi. Un filet de salive coule sur sa lèvre et va se perdre dans les poils de la barbe.

Elle tend la main, qu'elle ouvre grand. Avec agilité, il se saisit de la fiole. Aussitôt il l'ouvre, et jetant le bouchon à terre, il s'en verse une rasade. « Vernie a dit : c'est dilué, tu peux y aller... »

Il ferme les yeux. Son visage se détend, en quelques secondes. Les épaules s'affaissent, les bras tombent le long du corps. Il ouvre les yeux et son regard étincelle.

— C'est bien, c'est bon pour Ivan. C'est mieux que tout. Elle a pas perdu la main. Viens, on va te soigner. Tu viens pour quoi ? Tu viens d'arriver on dirait. Comment va MA, la grande soukana ? Ah, si on pouvait retourner là-haut... C'est toujours le même truk ? Le réveil et tout le bataclan ? Allez, viens, que je te dis.

Elle ne pensait plus à sa blessure. Elle se détend. Ses muscles noués par la tension reprennent vie.

Ils enjambent la poutre, et ils entrent. Toujours le même bruit de machine rouillée. À l'intérieur, un taudis de sacs, de bidons vides, de morceaux de métal tordus. Les hublots sommairement obturés de carton laissent passer une très faible clarté. La couchette, à moitié éventrée, exhale une puanteur fétide, celle de nuits peuplées de cauchemars et trempées de sueur.

La table métallique, encombrée d'anciens restes de repas, n'offre aucun espace vide, et la seule chaise, aux pieds tordus, repose en équilibre sur la cloison tachée.

Sur tous les meubles, les objets, les habits sales et entassés, une couche de poussière, épaisse, poisseuse.

L'homme fouille quelques instants. Il sort une trousse de secours usée. Il en extrait une pince, qu'il passe rapidement à la flamme de son briquet.

— Vaut mieux un peu d'hygiène, dit-il avec un clin d'œil. C'est pas nickel ici, comme tu peux voir. Avec le boulot, on n'a pas le temps. Alors on se laisse un peu aller... Amène-toi. Pas de chirurgec, alors à la guerre comme à la guerre.

L'homme tient la pince à hauteur des yeux. Sa main tremblotante vise grossièrement la blessure. Mona réprime avec peine un haut-le-cœur. L'éclat métallique inséré dans sa peau lui tiraille le front. Elle pourrait se charger elle-même de l'extraction, mais son instinct l'incite à prendre sur elle-même. Elle serre les dents et ferme les yeux.

L'homme s'approche, elle sent la transpiration mêlée de crasse, la respiration sifflante et agitée.

Il pose une patte étonnamment légère sur son épaule, et avec une habileté surprenante, il pince le morceau de métal, qu'il arrache d'un même mouvement.

Le sang coule. À chacun des yeux de Mona, une larme perle, mais elle ne bouge pas d'un millimètre.

Sortant un petit pulvérisateur de la trousse, l'homme asperge copieusement la blessure.

— Vaut mieux pas toucher plus, dit-il, bourru. Le spray va sécher, va coller, et puis la croûte tombera toute seule. Vaut mieux pas toucher. T'as bien du courage pour une jeune toute fraîche sortie des cuves. Moi, j'ai horreur qu'on me tripote la peau. Voilà,

c'est fini.

Elle ouvre les yeux, elle recule d'un pas.

L'homme, visiblement ému, admire la jeune fille. Comme un tableau de maître inventé par la nature. Il a posé son arme sur la couchette. Il est debout, la poitrine haletante, les traits tirés, comme si l'effort qu'il vient de produire l'avait définitivement épuisé.

Dehors, aussi net qu'une lame pivotante, un feulement sinistre se fait entendre. Ivan sursaute. Son visage s'anime, sa musculature se tend comme un arc, il bondit sur place et d'un geste vif, il s'empare de son fuzco, qu'il manipule avec un claquement huilé.

— Encore une de ces saloperies qui vient me rendre visite. Tu vas venir avec moi, tu vas voir et tu vas leur dire, au village.

Les mâchoires serrées, il vérifie le chargeur, manipulant rapidement la culasse.

— Il y a pas de faune, qu'ils disent. Moi, je suis sûr que c'est pas un rêve. Les rêves, je les connais. C'est pas les mêmes bêtes. Celui-ci, c'est un cauchemar. Un vrai cauchemar, de chair et d'os. Un feugre, qu'on l'appelle. Quand on sait. Ivan sait. Viens avec moi.

Le cœur de Mona fait un bond. Le hurlement, le souvenir qui a surgi, aussi glacial qu'une vague froide : l'acacial brûlé, les crocs claquant dans l'obscurité, les coups de griffes labourant l'écorce du tronc.

— Je les connais, enfin, je crois que j'en ai déjà vu !

— Hein ? Toi t'as déjà vu ces bestiaux ? Où ? Où que t'en as vu ?

— Au Canyon Vert ! Enfin, à la sortie, dans la steppe, j'ai passé la nuit sur un arbre...

— Il t'ont laissé là-bas ? Ah les sobakov ! C'en est plein de ces bêtes à Canyon Vert. Des feugres... Ils nous laissent, tout le temps. Il faut s'occuper des champs, mais quand on leur dit, ils nous croient jamais. Viens, vite. Tu vas voir, on va lui faire la peau. Il croit que Ivan est seul. J'ai jamais réussi à en flinguer un, mais à deux, on va l'avoir. On va le prendre en tenaille. Prends ton flingue, et suis-moi. Vite.

— Mais j'ai pas d'arme !

— T'as pas d'arme ! Et ils t'ont laissé venir ici ? Les mouda-

kews³⁰... Viens quand même, reste derrière moi, surtout. Regarde ce que j'ai...

Avec un sourire grimaçant, il plonge la main dans la poche de sa veste. Il ressort une boîte de cartouches, à peine entamée. Sur le côté, une inscription : 270 взрывчатый³¹. Les yeux de l'homme brillent, sa bouche s'éclaire d'un large sourire édenté.

— Avec un de ces truks, tu pulvérises un rocher à cent mètres.

Il passe devant, franchit l'ouverture. Humant le vent quelques instants, il se décide pour la droite. Sans plus un regard pour Mona, il s'éloigne en trottinant. Le bruit d'engrenages oxydés s'estompe aussitôt.

Une dizaine de secondes ; la jeune femme, toujours sous le choc, reste indécise. Plus loin dans la faille, le feulement retentit à nouveau. Du regard, Mona fait l'inventaire : l'habitation et son bazar indescriptible, le madrier qui prévient toute fermeture de porte, le chemin qu'il faudra parcourir en sens inverse.

— Pas le choix, enrage-t-elle, il faut suivre ce moujik.

Elle enjambe l'ouverture et elle se met à courir. L'homme n'est pas encore très loin, mais il évolue à une vitesse surprenante. Avec habileté, il évite les pierres dont le sentier est truffé, et il saute par-dessus les abondantes touffes de verveine.

Il parvient finalement à l'entrée du cirque. La paroi forme un coude, et maintenant immobile, il épaula son fuzco, visant longuement.

À l'instant où Mona parvient à son niveau, elle entrevoit, bien plus loin, une silhouette énorme et fauve qui fuit à grands bonds et qui va disparaître...

L'homme tire. À trois mètres de la bête, la roche explose, projetant partout pierres et morceaux de bois. À l'emplacement de la cible, un nuage de fumée colorée s'élève et se dissipe lentement.

Rechargeant son arme, il rage et peste.

— Soukana de podonok, c'est raté !

Il est essoufflé, sa respiration haletante ralentit progressivement. Une grimace lui tord la bouche, il regarde Mona

30 Connard. Du russe « mudak ».

31 Explosif en russe. Généralement accompagné d'un nombre représentant le calibre.

sans aménité.

— Dommage que t'aies pas eu de flingue. On l'aurait eu. Peut-être sur le plateau. Amène-toi, on a creusé un sentier, dans le temps.

Péniblement, il remet son arme à l'épaule. Sur le côté opposé, une dizaine de marches très hautes et très étroites. De pierre soigneusement lisse et tranchée au début, elles deviennent beaucoup plus grossières à partir d'une certaine hauteur.

— L'a fallu finir nous-mêmes. L'était trop haut pour l'automec. Pressons-nous. On va l'avoir.

Il grimpe, à chaque marche il pousse un gémissement, avec en écho la plainte de son biomec fatigué et les sifflements de son larynx.

Mona suit plus facilement. Plus jeune, mieux appareillée, elle aimerait l'aider mais l'étroitesse de l'escalier rend tout contact impossible.

Assez loin à mi-pente, elle aperçoit une terrasse naturelle, formée dans la paroi. Assez longue, elle est couverte de plusieurs rangées impeccables de plantes brunes aux limbes très ovales. « On dirait de la camomille, se dit Mona. Mais la couleur est bizarre. »

— C'est quoi, ces plantes, là-bas. On dirait que c'est cultivé ?

L'homme, très occupé à grimper, regarde à peine.

— Les camos, répond-il en ronchonnant. Faut... avancer... On va l'avoir.

Marche après marche, une ascension entrecoupée de pauses de plus en plus longues. Le vent, presque inexistant au fond, augmente en force, assommant les deux colons de ses rafales puissantes.

Ils parviennent au sommet. Les champs à perte de vue, la grisaille. À quelques pas, un derrick, surmonté d'une antenne. L'homme, épuisé, s'agenouille après quelques pas sur le plateau. Au loin vers le nord, le feugre s'éloigne en galopant, hors d'atteinte. Il épaula son fuzco, vise, puis abandonne.

— Trop tard... Trop loin... Pas gâcher... Ici, c'est les champs... Ivan l'aura pas... Ivan peut l'avoir qu'à l'affût. Poursuivre tout seul, c'est trop dangereux.

— Mais c'est quoi, dit Mona ? Je croyais qu'il n'y avait pas

de faune.

— T’as vu des lupoides ? C’est bien de la faune ! Au début, ils disaient qu’il y a rien du tout. T’as vu Canyon Vert ? T’as pas rêvé ?

Mona est sûre. Elle entend encore les crocs claquer, le cri des bêtes.

— Non, j’ai pas rêvé. C’est sûr !

— Alors t’arrives sur Thémis 4, tu descends de la barge ; t’entends parler de ces monstres ; tu vas prendre un lot ? Hé non ! Alors voilà, pas de faune ? T’acceptes l’affaire ! Une fois que te voilà exploitante, t’es coincée. Tu peux pas faire autrement. Et c’est pas le pire, crois-moi...

Ils restent là sans rien dire. Reprendre sa respiration, admirer les ondulations des champs, le vent rouge et ses volutes poussiéreuses qui tourbillonnent puis se dissolvent aussitôt, embarquant à leur suite feuilles mortes et tiges coupées.

Elle lui demande avec douceur. C’est quoi le pire ? Il ne répond rien. L’excitation de la drogue est retombée. Un genre de stabilité chimique, où le corps ne ressent pas encore le manque. La paix, pour quelques minutes seulement.

À quelques pas, un automec, à l’arrêt.

— Tout va bien, tu vas voir... Il bouge pas, c’est sûrement le filtre. On va jeter un œil.

D’un regard autour d’elle, Mona apprécie l’état du champ. Un enfant comprendrait l’état consternant des cultures. Du blé noir, moisi au trois quarts, couvert de poussière, cassant malgré l’humidité.

— Comme c’est arrêté, poursuit son compagnon, plus de microbrossage. Ni de microséchage. Alors c’est pourri. Saloperie de filtre. Et puis le sarrasin, faut le récolter tout le temps, sinon il se gâte.

Comme ils s’approchent de l’engin couvert d’une épaisse couche de terre, la voix de l’automec vibre à travers les orifices à moitié bouchés.

— Filtre encrassé. Filtre encrassé.

— Soukana de podonok, on sait !

Malgré son handicap, l’homme se penche sur le côté de la carrosserie. La tôle est terne, cabossée. En un tournemain, il soulève la plaque latérale. Il démonte aussitôt le filtre, qu’il récuré

avec son couteau. Puis il le remonte dans la foulée. La plaque est aussitôt emboîtée.

Instantanément, un ronronnement se fait entendre.

— Attention, autonettoyage dans dix secondes. Attention...

— Faut s'écarter. Ces machins sont pires que des clébard qui sortent de la rivière.

Le métal se met à vibrer, dégageant une poussière intense, expédiant et projetant cailloux à plus de dix mètres à la ronde. L'homme éclate de rire.

— Faudrait quand même pas que le sauvage t'envoie une caillasse à la figure...

La machine embraye, et sous le capot avant, un bruit de tiges arrachées se fait entendre.

— Et voilà ! Tu vois, je te l'avais dit : il va couper et déblayer tout ce qu'est pas bon, semer, et tout le bataclan. Jusqu'à la prochaine fois... Marchent bien ces truks-là. Jamais de problème. Sauf le filtre...

L'automec s'éloigne tranquillement, laissant derrière lui une bande de terre vierge, recouverte d'un mince paillis.

— Si je comprends bien, dit Mona, il suffirait de nettoyer plus souvent...

L'homme ne répond pas. Son regard inexpressif se perd. Ses yeux profondément enfoncés sont deux perles grises et sans éclat. Ses pommettes saillantes et maigres ressortent bien trop largement de ces joues pâles et amaigries. Comme la énième rafale apporte son lot de sable piquant, il protège sa figure de la main. Des larmes coulent, et sa poitrine produit une quinte de toux sèche et fiévreuse.

— Allez dit-il en se raclant la gorge. On redescend. Faut pas que la nuit te prenne en route, tu sais bien... T'es trop jolie pour qu'on te bouffe !

L'homme se dirige vers la faille et Mona lui emboîte le pas avec tristesse. Les pastels bruns et ocres de l'horizon se diluent dans le noir d'un orage proche. Quatre éclairs simultanés illuminent les champs et, pour une seconde, inondent les champs de leur clarté chauffée à blanc.

Un peu plus loin, la foudre s'est acharnée sur un des automecs. La carcasse métallique, noircie par le feu, continue de rouler imperturbablement tandis que les flammes dévorent la

végétation.

Après un dernier regard, Mona s'engage dans l'escalier. La pluie se met à tomber, drue, froide.

La descente est beaucoup plus rapide. Une plongée vertigineuse, retenue seulement par les marches gluantes de poussière détremnée. Il faudrait baudriers, pitons et cordes, et rien de tout cela. À plusieurs reprises, l'homme glisse, manque de tomber, se rattrape on ne sait comment, se cognant les coudes, les poignets, criant et jurant, le tout dominé par les hurlements du vent et les grincements de ses biomecs hors d'usage.

Comme ils atteignent le caisson, l'homme scrute les environs.

— Ton motomec. Tu dois partir. J'ai pas vu de contrôleur, depuis longtemps. Tu leur diras, j'en veux plus, c'est fini pour moi, je le sais.

Tombant à genoux, il se prend le crâne entre les deux mains.

— Par moment, j'y vois plus. Le pire, c'est la nuit. Je les entends qui tournent en grondant. De plus en plus près. Ils osent pas entrer, mais bientôt... C'est la faim qui les pousse.

Il relève la tête, ses yeux glauques fixent le vide. Il tend l'oreille, concentré sur un bruit imaginaire.

— Où sont-ils ? Une camo... Où que je les ai mises ?

Son visage se ferme. Une ride profonde qui lui traverse le front, les sourcils soudain crispés, il regarde Mona, comme s'il la voyait pour la première fois.

— Qui es-tu ?

Il a un geste avec son arme, mais au dernier moment, il voit la blessure. Son visage s'éclaircit, avec un tremblement, il se détend.

— Vas-y. Tarde plus. T'es bien trop belle. Maintenant.

Elle aimerait l'aider, mais elle a compris qu'il est le danger. Elle enfourche la selle du motomec, et sur le cadran, elle programme le retour. L'appareil démarre avec une vibration, un grincement de suspension.

Comme elle va franchir la limite du cirque, elle se retourne, croyant l'entendre appeler.

— Attends ! J'ai un truk pour toi ! hurle-t-il.

Il court en boitillant, son pied heurte une mauvaise racine et il manque de s'étaler, se rattrapant par un effort ultime.

Comme il la rejoint, il extrait de sa poche un objet. Un cube de titane, qu'il tient avec ses mains tremblotantes.

— C'est le Première qui me l'avait donné. Il voulait que je le garde... Des fois, il s'éclaire, quand on le touche ; je sais pas dire comment. Il disait que c'est important. Il avait peur.

Il scrute chacune des surfaces du cube, le tournant et le retournant.

— À quoi sert ce truk ? J'en sais rien, phoutrediew. Je te le donne. Vous saurez quoi en faire au village. Moi j'en sais pas plus ! Tiens regarde, il s'allume ! Allez prends-le. Où sont donc mes camos, mordiev³² !

L'homme fait volte-face. Il claudique péniblement vers son caisson, sans plus un regard.

Mona, fascinée, tient le cube entre ses doigts. Une luminescence rose qui palpite doucement, sans bruit ni chaleur, puis qui s'éteint, brusquement. Une couleur légèrement orangée, un aspect lisse, usé, comme si de nombreuses mains en avaient testé la surface, passionnément.

Un coup de tonnerre la réveille avec brutalité. Elle n'a que trop tardé. Elle cache le curieux présent au fond d'une poche, puis avec célérité, elle s'enfuit.

32 Juron, du français « mordiou ».

Service minimum

Olga sort un briquet, une antiquité, une espèce de dinosaure pétrolesque, un truk à se griller la moustache et se cramer les sourcils. D'un geste long et brutal, elle en frotte la roulette sur la jambe, elle porte la flamme au bout de sa came, et elle tire fort, trois ou quatre fois.

— Le problème... Pouf... C'est que... Pouf... Les feuilles finissent par se réhumidifier. Alors tu te casses le pozkouï à découper, à sécher, et puis quand vous fumez, tout ce que vous obtenez c'est un vieux goût de moisi.

Elle range son allumoir, tout en expirant une grande goulée avec satisfaction. Puis elle tousse. Une toux rauque, un voyage au pays des morts, ponctuée d'un jet de salive douteuse.

— Pas très sexy, hein mes mignons... Vous verrez, quand vous serez fatigués de chatouiller popof³³, vous viendrez voir la grosse Olga. Sur tout le plateau, il y a pas meilleure rouleuse, même Vernie le dit...

Ce n'est un secret pour personne, Olga est portée sur la chose. Certains arrivants se sont plaints. Des paroles déplacées, une main au paquet, en guise de bienvenue. Mais à peine une convocation, pas même une remontrance.

C'est la fin du village. Quelques minutes auparavant, ils sont sortis de la Commanderie, dans un état bizarre, à la fois agacés, en colère même, mais aussi étonnés, voire stupéfaits. Ils ont suivi Olga, ils ont embarqué sur un six-roues. Elle les a pilotés en commandes manuelles le long de l'allée centrale, pour prendre ensuite la dernière allée latérale, et arriver en limite de caissons.

Une brume couleur moutarde embrasse le quartier de ses lambeaux humides et sales. Pas de foudre, même lointaine, et

33 De l'argot français « popaul ».

c'est un silence barbouillé de hurlements étouffés qui couvrent le bruissement entêtant des activités industrielles.

Ils quittent leur banquette de synthéliège, et ils échouent sur un champ de cailloux et de rocs, pas du tout déblayé, parsemé de déchets et de carcasses. À quelques mètres, un automec découpe un vieux châssis au chalumeau. À leur gauche, un monticule composé de barres d'acier et de morceaux de métaux divers, aluminium et autres titanes. À leur droite, un modeste hangar. Partout la crasse, l'entassement, le désordre apparent.

Manu se demande pourquoi il est là. Il aurait volontiers suivi Mona, mais il n'a guère eu le temps de se poser la question.

Le hangar est muni d'une porte coulissante qui occupe la moitié de sa façade. Soudée au métal de la cloison, une serrure métallique. Olga plonge la main dans les plis de sa combinaison. Elle en extrait une clé brillante, qu'elle insère avec aisance. Deux claquements plus tard, la porte coulisse avec un grincement.

— C'est quoi ? grince Manu. On est revenu au Moyen-Âge ?

— Ha, ha, répond Olga du bout des lèvres. C'est plus pratique : n'importe qui peut pas rentrer. Avec la plaque électrique, c'est impossible de contrôler...

— Il me semble que c'est contraire à la Charte, souligne Pavel.

— Pour ça, vous verrez avec le Conseil. Moi, je fais ce qu'on me dit, et puis c'est tout ! D'ailleurs, c'est pas moi qui l'ai posé ce truk.

Dedans, une rambarde en colimaçon. Un escalier qui descend, on ne sait où. Au-dessus, une pancarte en cyrillique : « Entrez avec joie ».

— Vous allez voir, dit Olga, les locaux en eux-mêmes sont plutôt en bon état. La construction est costaude, comme d'habitude, et rien à redire sur la conception. Tout ce qui est ventilation par exemple ne crée jamais de souci, même au niveau du filtrage. Mais quant à l'usage qu'on veut en faire...

Elle exhale un nuage de fumée, toujours suivi de sa toux grasse.

Pavel interroge Manu :

— Qu'est-ce qu'on fait ? On continue à suivre ? C'est irrégulier tout ce qui se passe ici !

— Tu voulais voir jusqu'où ils vont transgresser, non ?

— On m'a trop rien dit, ajoute Olga. « Sanction à l'étude », tu parles, c'est vachement précis ! D'habitude, tu payes le coup chez Vernie, ou t'es privé de dessert pendant trois jours. Un Première a proposé une fois « privation de capote », un mec très coincé. Pas duré longtemps. Débile en plus, comment qu'on fait pour les nanas ? C'est l'obsession des conseils : la punition. Doit les faire gicler dans leur combi. Tu leur mets une cravache en peau de lupoïde, et les voilà au septième ciel. Et si tu t'oublies sous ta couette, entretien avec Lindalue. Bof, de toute façon vous verrez bien. Moi, mon boulot se finit à l'étage du dessous. Pour les détails, voyez votre Interface...

Les trois colons descendent, dans un boucan de bottes et de marches heurtées. Manu saute avec aisance, sans même se tenir.

— Comment font les automecs ? questionne-t-il.

— Ils ont un monte-charge, à l'extérieur. Au départ, je crois que c'était pour la ventilation. Puis certains bâtiments ont traîné, alors ils ont été réaffectés. La cantine par exemple. Ils l'ont utilisée au tout début. Plus personne y va, mais elle est toujours équipée. L'armurerie tourne au petit poil. Et puis les hydroponiques, évidemment. Immenses, vous imaginez. Des grandes salles, creusées dans le roc. Ils avaient de l'ambition, les premiers. On utilise pas le quart.

— Je croyais qu'on était en sous-production, s'étonne Pavel.

— Pour les cultures d'extérieur, mon mignon. Pour le maraîchage on n'a pas de problème.

Une dizaine de mètres plus bas, une large coursive, un tunnel de ténèbres. Manu pose le pied au sol, et l'allée s'illumine. Un éclairage brillant. Pas de trace d'oxydation, ni la moindre poussière.

— Ici, c'est nickel. Un automec passe et repasse. Le voilà mes agneaux. Je vous laisse. Bon courage, il est un peu... tupitz !

Elle remonte, elle n'a même pas été jusqu'en bas.

Devant eux, un bruit métallique. Tac-tac-tac... Une machine très rectangulaire, aux angles à peine adoucis, vient à eux. Six pattes en acier, deux bras articulés qui pendent, gracieusement inertes. Une série de leds vertes clignote sur le panneau avant.

Parvenue à leur niveau, la machine freine, sèchement, avec une glissade mal contrôlée, accompagnée d'une série de claquements.

— Bonjour, je suis le maître d'hôtel automatisé. Passez votre commande.

Manu réfléchit un instant. Puis, après un regard de côté à Pavel, il jette avec un sourire en coin :

— J'aimerais assez l'armurerie. Et en vitesse s'il-vous-plaît...

Pavel s'inquiète. Une image lui vient, celle d'un tube, avec une flamme orangée, une fumée blanche, et le métal chauffé à blanc qui se tord. Celle aussi de Manu, levant une masse très haut derrière son épaule, et l'abattant de toutes ses forces.

Manu s'en rend compte. Un clin d'œil : ne t'inquiète pas, mon ami, aucune intention de contre-attaque. En tout cas pas tout de suite.

Les six pattes de l'automec pivotent, la machine tourne sur elle-même, la cursive est juste assez large. Puis elle accélère, de plus en plus, elle les distance, la lumière s'éteint. Tac-tac-tac...

— Hé ! C'est quoi ce podonok ! On y voit plus rien.

Pavel tourne son Interface. Les widgets de contexte montrent la cursive. Il rallume. L'automate, loin devant, poursuit son chemin.

— Allons-y, de toute façon, une seule direction possible.

Ils passent devant une grille, fermant un tunnel voûté. Au-dessus, une inscription : АРСЕНАЛ³⁴.

— Et voilà ! C'est ici, on dirait. Pourquoi le tupitz a-t-il continué ? Si c'est construit suivant les normes, il n'y a qu'une entrée possible.

Manu pose la main sur la plaque. Rien.

— Pas même une indication. Comment pourrait-on s'y prendre...

— Heu, on verra plus tard, d'accord ? Pour l'instant, je crois que le mieux est de suivre. Si l'on peut dire, le couloir est coudé, et l'animal est hors de vue.

— Poursuivons donc. Ce n'est forcément pas illimité.

Cinq minutes plus tard, la cursive se transforme en balcon. De part et d'autre, à perte de vue, des cultures. Laitues, cressons, radis, dressés sur grilles, baignés dans leur liquide nourricier. Ou encore agrumes, pommes, bananes, violemment éclairés. Le long de leurs rangées impeccables, des automecs qui examinent chaque

34 Arsenal, armurerie en russe.

feuille, chaque tige, inlassablement, et arrachent la moindre souillure, pollinisent, assèchent la plus petite moisissure, et la seconde d'après, récoltent, disposant dans leur panier arrière le fruit ou le légume prêt à consommer.

Les deux colons s'arrêtent, fascinés. Ils connaissent pourtant l'existence du maraîchage automatisé, mais ils sont admiratifs.

— Bonjour, je suis le maître d'hôtel automatisé. Passez votre commande.

Pavel sursaute.

— J'avais oublié celui-là.

— On t'avait demandé l'armurerie, phoutrediew. Alors maintenant, amène-nous à la cantine. Tous ces truks nous ont donné faim.

Ils suivent au pas de course, essayant de ne pas se faire distancer.

— Manu, demande Pavel essoufflé, comment tu fais pour aller aussi vite ? Pourquoi t'es pas modifié ? Ce serait quand même plus...

— Nan. C'est ma jambe. C'est mon corps. J'emmènerai la totalité jusqu'au bout, ou pas du tout. Ma jambe m'a bien servi jusque-là. Elle est moi. Je veux pas jeter une partie de moi comme si c'était un morceau de barbaque inutile. C'est elle qui a besoin de moi, maintenant. Je la garde. Et d'ailleurs tu vois, j'y arrive très bien.

— Quand même, une simple exoprothèse...

— Ils ont un problème avec l'atelier 3D. Du délai. Je préfère attendre. C'est ainsi.

Il transpire. Il serre les mâchoires, obstiné. Il ne lâchera pas. Ce n'est pas son principal souci. Il pense à Mona, partie on ne sait où. Il a écouté les colons, qui en parlent à mots couverts et prudents. Cet animal étrange, qui rôde : le feugre. À propos duquel c'est l'omerta. Malgré ses propres soucis, Manu gamberge.

C'est le bout du couloir.

— Bonjour, je suis le maître d'hôtel automatisé. Passez votre commande.

— Bon, OK. On a compris le problème. Il faut faire sans. Et alors ici, tupitz, c'est quoi ? Les poubelles ? Les toilettes ?

Il pose la main sur la plaque. Derrière la porte, une grande

salle, avec une vingtaine de tables, des chaises. Du métal, et des lumières, partout. Aucune décoration. À l'autre bout, une porte double, mécanique. Probablement un verrou. Sur le côté, un passe-plat.

— Allons-voir l'accès. C'est sûrement fermé, et j'aimerais jeter un œil.

— Sur l'Interface, on pourra voir où débouche la porte.

En une minute, ils sont à l'autre bout. Effectivement fermé.

Manu tourne son poignet. Il n'est pas aussi à l'aise que Pavel, mais quand même suffisamment.

— Alors voyons... Contexte... Ouvertures. Ah, voilà !

Devant ses yeux, le plan, en trois dimensions. Qui indique un atelier de maintenance, un magasin, ainsi que les cultures. Depuis l'ouverture, un accès direct sur le flanc d'une colline.

— C'est sûrement plus pratique pour les automecs. C'est pas à jour, l'affectation n'est pas bonne. Comment font-ils pour s'y retrouver ?

— Ils n'y vont pas. Ils doivent avoir des ordres d'un Première, et ceux qui suivent ont oublié ou ne s'en préoccupent pas.

— Quel gâchis ! On aurait sûrement l'usage de ces locaux.

Il essaie une dernière fois la poignée. Le bouton de porte l'amuse, il le tourne en rythme, d'un côté, puis de l'autre. Effectivement un verrou, ou plutôt une serrure, encore une.

— Allez, dit Manu, on a assez joué. Assez attendu la punition de Papa Première. Il est temps de passer à l'action.

Pavel ne sait que répondre. Il aimerait reprendre son enquête. Il n'imagine même pas les objectifs que pourrait avoir Manu. Il se contente de suivre celui-ci. Sa mine est triste et désemparée. Dépressive.

Ils reviennent sur leur pas. Ils commandent l'ouverture, sans résultat. Derrière, la voix du maître d'hôtel se fait entendre, étouffée : « Bonjour, je suis le maître d'hôtel automatisé. Passez votre commande. »

Puis le bruit de pattes, très affaibli par la cloison, et qui s'éloigne, imperturbablement. Tac-tac-tac...

Une visite incertaine

Les yeux de Mona, deux iris verts, deux fleurs aux pétales délicatement dorées, ce matin sont rouge sang. Paupières grises et fripées, sourcils en bataille, résultats d'une nuit à se torturer la cervelle, à chercher, à batailler sans relâche avec une Interface qui lui refuse presque tout.

— C'est la clé, j'en suis sûre, s'est-elle répétée avec désespoir. Je suis la seule qui soit limitée. Il est impossible que ce soit une erreur, ou plutôt : une erreur est hautement improbable. Alors ce doit être volontaire. Quelqu'un, ou quelque chose, a voulu me servir différemment. Comment savoir pourquoi ?

Elle a ressassé une à une les commandes qu'elle a passé des heures à inventorier. L'une d'entre elles, bien cachée dans la liste des commandes, presque invisible en fait, permet de programmer. Mais avec quel langage ?

— Si l'on a voulu me limiter, c'est réussi au premier coup d'œil. Mais si le langage permet d'aller plus loin...

Alors elle a cherché, sans relâche, jusqu'au petit matin.

Le jour thémisant qui ne se lève pas vraiment, on dirait plutôt qu'il remplace la nuit avec paresse. On est loin du soleil en fanfare, inondant les campagnes de son éclat doré, renforcé par un ciel bleu roi décoré d'orange. On est plutôt sur une ombre grise, qui s'installe sans tambour, et plus d'une heure après, cette lueur brune qu'on espère encore jeune, mais qui ne grandira plus jusqu'au couchant, et à laquelle il faut bien se résigner.

Mona s'est finalement assoupie une heure, juste de quoi recharger les batteries. Certes ses biomecs sont bien adaptés aux trente heures quotidiennes, mais son cerveau lui a crié son besoin de repos.

Elle flotte maintenant dans les brumes du sommeil. Les

allées de Nova qui défilent, les unes après les autres. Elle ne voit pas ses jambes, mais elle sait que ses pieds plongent dans une masse de boue gluante et collante, et chaque pas est un effort. Elle s'obstine pourtant à marcher, même si chaque mètre lui coûte. Pataugeant et patouillant, elle finit par tourner le coin de la rue.

Assez loin devant, c'est la fin des difficultés. Manu est là-bas, juste à la limite du village. En équilibre sur un monopode, il parle à quelqu'un. Son ton est posé, à la fois grave et amical, il donne un ordre ou une explication à un ami, qui va l'exécuter car c'est la sagesse même.

Elle aimerait le rejoindre. Elle sait qu'elle va y parvenir, mais c'est si difficile qu'elle en pleurerait. Alors elle aimerait l'appeler pour qu'il la rejoigne. Mais elle pense à son handicap ; cela ne peut pas être plus facile pour lui, et elle renonce à crier.

Tout autour d'elle, la brume s'épaissit. Elle atteint d'abord son bassin, puis elle entoure ses épaules de son nuage froid. Là-bas, Manu va disparaître derrière la nuée glaciale. Mais au dernier moment, il se retourne et il la voit. Son visage s'anime d'un large sourire. Elle veut continuer de toutes ses forces dans la même direction, mais son pied butte, elle perd son équilibre, elle va s'étaler dans la boue visqueuse.

Elle ouvre les yeux, et dans la même impulsion, elle se redresse brutalement. Son cou est ruisselant de sueur, son cœur bat, ses paumes sont moites.

Parfaitement sortie de son rêve, elle pose les yeux sur le mobilier tristounet, et chacun de ces objets lui procure un sentiment un peu acide.

— Je dois retrouver Manu, dit-elle avec force. Il n'y connaît rien, mais j'ai besoin qu'il me dise quoi faire.

Elle veut son épaule puissante, ses mains fortes, la chaleur de son regard. Elle a une faim de lui, énorme, et c'est une vague montante et qu'elle attend avec une impatience presque insupportable.

Elle active son Interface. **Requête**, puis **Colons**, et enfin **Manu**. La liste d'informations est mince. Parmi les lignes affichées : **Emplacement inconnu**.

Ne sachant que faire, elle revient au niveau des requêtes, puis elle tape **Messages**. Le dernier n'est vieux que de quelques minutes. C'est un message automatique : « Ranik, le gardien, est

disponible pour les visites au quartier pénitentiaire. » Mona ignorait qu'il existait une prison à Nova. Ce qui est hors charte lui semble-t-il. Elle interroge à nouveau sur la liste des détenus, tâtonnant pendant un long moment avant de trouver la bonne commande. Deux noms s'affichent : **Pavel, Manu**.

Abasourdie. De pire en pire. Quel rapport entre les deux hommes et le quartier de détention ? Pendant un bon quart d'heure, elle cherche, elle compulse les messages récents. Des informations techniques sans intérêt, le démarrage de telle turbine à gaz, la maintenance d'un automec, plusieurs demandes pour des quads, sans la moindre réponse. Une remarque agacée de Lindalue, signalant de s'adresser à un membre du conseil. Puis elle tombe sur la convocation. Les motifs ne sont pas très explicites, mais les deux hommes, lorsqu'ils la ramenaient dans l'héli-auto, ont échangé sur les nouvelles règles. Et sur le chalu-meau improvisé. Elle comprend soudain.

Pensive, elle demande l'emplacement ; la machine répond **Cantine**, avec des coordonnées spatiales.

Elle pousse un soupir de satisfaction. Pendant son court sommeil, le long travail de la nuit a été assimilé, et pour la première fois, elle éprouve la sensation de maîtriser.

Elle chausse les bottes boueuses qu'elle a jetées au hasard, son dernier geste avant de s'écrouler, elle enfile sa lourde veste. Elle choppe dans une armoire trois biscuits de sarrasin, une gourde jetable, et elle sort, presque en courant, un morceau dans le bec.

À cette heure, il est courant de rencontrer quelqu'un, à pied ou en motomec. Elle choisit un colon, le plus âgé possible, et elle l'interroge sur la cantine. Il ne sait pas bien, il en a entendu parler à son arrivée. Peut-être loin du village. Elle questionne un autre ; pas mieux. Tout au plus de l'indifférence, peut-être même une certaine méfiance.

— C'est pas la bonne méthode, grogne-t-elle. Je ne dois compter que sur moi-même.

Elle s'adosse à une cloison. Le vent attrape sa chevelure, l'attire et la malaxe, incrustant poussières et débris végétaux. Elle n'en a cure. Elle mâchonne sa friandise, avale une lampée d'eau, et elle se concentre.

« Voyons. **Requête, Colons, Mona**. Elle obtient sa fiche

d'informations, à peine moins maigre que celle de Manu. Elle repère les coordonnées. Elle soupire : ce serait tellement plus simple avec la carte en 3D. Elle essaie au hasard la fonction **Math()**, calculant la différence entre les coordonnées de la cantine et les siennes. Du premier coup, elle obtient une direction, et une distance.

— Bingo !

Elle repart en trottant, c'est à quelques centaines de mètres à peine. Au milieu du trajet, elle passe devant chez Vernie.

— Où cours-tu ainsi, ma jolie ? lui crie un des colons, le godet à la main.

Vernie lui fait signe. Elle aime bien cette petite. Elle aimerait lui donner quelque chose de chaud, qui tienne au ventre, les matinées sont si longues. Mais la jeune femme dépasse déjà le coin de l'allée.

Ses biomecs fonctionnent impeccablement, elle ne ressent aucune fatigue. Tout simplement, la vitesse varie suivant la ressource énergétique. Beaucoup de glucose disponible ? Beaucoup de puissance musculaire. Pas assez de glucose ? Des jambes molles, tout juste capables de bloquer dans la bonne position.

Justement. Elle en a tellement besoin, elle vole. Elle qui n'a jamais trop été portée sur l'exercice, depuis son athémissage, elle ne se reconnaît plus.

Déjà l'orée du village. Un terrain vague, de vieux automecs abandonnés de-ci de-là. Quelque activité mais rien de bien intensif. Tout juste de la découpe, et encore. Sur certaines machines, la tôle est rouillée, signe certain d'abandon. D'autres sont envahies par la mousse, ou recouvertes d'une couche de terre noire déjà épaisse. Une impression de laisser-aller, de gaspillage.

Le hangar, en moins de trois pas, elle est devant la grande porte. Elle va poser la main sur la plaque, mais elle voit la serrure modèle mécanique. Elle en connaît le principe, son premier cours de cryptologie, mais pour crocheter, un savoir est indispensable.

Ranik le gardien est disponible ? Comment faisaient-ils dans la préhistoire, fallait-il appeler ? Elle se décide à frapper, mais son poing est encore en l'air que la porte s'entrouvre.

L'intérieur du bâtiment est sans éclairage. Dans l'encadrement, Ranik la dévisage.

Ranik est mécontent. C'est qu'une chasse était prévue, et les chasses l'amuse. Et même plus, elles l'enchantent, elles le ravissent. Il aime cette seconde où l'on tend la perche, juste au-dessus de la tête de l'animal, on passe le nœud coulant, et on tire la corde. Le nœud se resserre alors, étouffant la bête qui continue à marcher quelques pas, puis qui s'arrête, commence à se tortiller, jusqu'à ce que l'asphyxie l'endorme et alors elle s'écroule, inerte, autre moment délicieux.

Ranik se répète souvent que c'est sa préférence. Ce moment qu'il peut infliger sans aucun risque, ni inconvénient. À part bien sûr le vent, ou la pluie, ou la poussière, voire les deux ou les trois ensemble.

Il aime ce pouvoir absolu, plus encore que l'arène, car c'est lui qui tient la destinée au bout de son bras.

Et ce matin, avant même le petit jour favorable, alors qu'il n'avait pas seulement ouvert un œil, ce n'est pas le délicat gong musical de son Interface qui l'a réveillé, mais Lindalue.

Elle a posé la main sur la plaque du caisson, et la porte a glissé, tout simplement. Ce qui est rageant, à la fin. Nul ne peut ouvrir un logement sans l'accord de son propriétaire, ou alors en cas de danger. Ce n'est pas seulement interdit, c'est impossible. Et bien elle peut. On se sait ni pourquoi, ni surtout comment, mais le fait est.

Pourtant nul ne souhaite que Lindalue se présente alors qu'il est en caleçons. Cette grande femme trop maigre, mal fagotée, aux yeux cernés, aux joues hâves. Qui promène partout son visage blême, ses yeux fouineurs, et dont la main ne quitte pour ainsi dire jamais la crosse de son flingue.

Pourtant, le jour de son arrivée, elle ne manquait pas de prétendants. C'était une fille un peu gauche, avec quelque chose d'intéressant. Mais avec des principes d'un autre temps. On s'en est d'abord détourné, puis on a commencé à se moquer d'elle. Son allure dégingandée devenait un sujet de plaisanterie. Mais au fur et à mesure qu'elle montait dans la hiérarchie, les moqueries sont devenues rares. Et aujourd'hui, elle n'est plus drôle pour personne. Surtout quand elle se pointe à la nuit noire, sans frapper, sans même s'annoncer, laissant entrer la soukana de brume glaciale ou la pluie sinistre, et posant sur vous son œil méchant.

Surtout quand justement, comme Ranik, vous ne portez jamais de caleçons.

Et lui voilà collée une garde au hangar. Pour les visites aux détenus. Ranik a voulu une explication, il ne connaissait pas le terme. Il a d'abord protesté, ces gardes ne servent pas à grand-chose. C'est son affectation, certes, mais les automecs se débrouillent tout seuls, non ? Et quand ils ne s'en sortent pas, qui pourrait bien les aider ? Pas lui... alors franchement, regarder toute la journée ces abrutis qui découpent et entassent le métal... Sans parler des hydroponiques, un vrai mystère ces truks-là...

Alors voilà un gardien mal réveillé, mal embouché. Sa combinaison le démange, il se gratte sans arrêt. Son estomac le brûle, peut-être qu'une bonne séance chez le chirurgien... Mais quel ennui...

Et puis il voit Mona. Il a entendu parler de la gamine, mais c'est la première fois qu'il la rencontre, et même qu'il la voit. Il l'avouerait bien volontiers : il est kleit³⁵. Une jolie gosse, une frimousse de rêve, des cheveux tout neufs, tout dorés. Une silhouette géniale, avec une poitrine si confortable, même pour les yeux, qu'on aimerait y poser les mains, et s'y reposer, pour toute la vie.

Elle se présente, elle explique. Presque avec ingénuité. Elle n'imagine pas qu'on puisse refuser. Sa voix est douce, sans aucun des accents d'impertinence qui polluent parfois l'expression d'une jolie personne, sans le moindre excès d'assurance insultante, simplement de la gentillesse et de la politesse.

Le contraste est tellement saisissant avec sa première rencontre de la journée, qu'il en avalerait presque sa camo, une toute neuve pourtant, dont il vient juste de flamber le bout.

Il jurerait sur la bible si elle existait ici : il n'y croit pas.

Il fait répéter. Mais oui, c'est bien pour une visite. Les... Comment déjà ? Les détenus ! Mais comment donc ! Aucun problème ma bonne dame ! Passez devant, c'est au fond de la grange, juste entre la flaque de boue et le tas de ferraille rouillé.

Elle fait trois pas. Un petit stop de cinq secondes, il faut que les jolies mirettes s'accommodent à l'obscurité, c'est pas bien éclairé votre cantine, mon ami. Il faut dire que les machines se passent de lumière, et le gardien, c'est juste la cinquième roue du

35 Scotché. Du russe « kleit » (клеит).

carrosse.

Tout ceci est bien agréable. Il en profite, bien entendu. Le spectacle sort de l'ordinaire, un vrai petit défilé de mode personnel. Une expo Barbie, une exhibition, quoi. Voyez cette chute de reins, ce déhanché ! Avec une souplesse dans le mouvement, les biomecs sont d'une réussite ! Pensez à féliciter MA, c'est vraiment du beau résultat. Rien à voir avec l'obsédée du contrôle pénitencier.

De fait, dans cet esprit quand même bien obscurci, camogisme oblige, surgit un concept enfoui le matin même : la fouille au corps.

Il n'avait pas bien compris sur le moment. Une histoire de sécurité, qu'elle disait la grande asperge. Le gars Manu avec son look genre légionnaire diminué, c'est quand même un métier qu'on respecte. Et puis fallait voir l'état de l'héli-auto. Une serrure déchiquetée en deux coups les gros, un truk censé retenir un bataillon.

Une fouille ? Il ne voyait pas le rapport. Ce ne sont tout de même pas les visiteurs qui sont aux quartiers, non mais sans blague ! Et puis fouiller au corps... Un colon pas bien propre, avec souvent du linge pas bien net, et une vieille odeur de champignon rance. Il est d'accord pour accepter le job, mais quant à l'exécuter c'est une autre dimension. Elle n'aura qu'à s'y coller, la Conseillère ! Elle verra si c'est facile de fourrer ses doigts dans les affaires des autres...

Mona voit bien clair, maintenant. Elle se dirige vers l'escalier, de son pas aérien.

Minute papillon, se dit Ranik. C'est qu'il a une mission cet homme-là ! Il vient d'en comprendre l'intérêt, et pas question d'y couper ! Le règlement, c'est sacré. La Conseillère est bien stricte à ce sujet. Une tâche minutieuse, on ne badine pas avec ces aspects-là.

Il lève sa grosse patte, et la pose sur l'épaule de la jeune femme. Simultanément, il sent une pointe d'émotion au creux des reins. Il s'y voit déjà : une petite palpation, pour commencer, juste une mise en bouche si l'on peut dire. On continue sous la combinaison, plus d'intimité signifie une meilleure efficacité, c'est incontournable. Il entend déjà les claquements des fermetures qui s'ouvrent. C'est vraiment la super idée de la matinée,

il ne s'y attendait pas, et à cet instant précis, il ne regrette vraiment rien.

Mona est surprise. La pogne est lourde pour sa carrure un peu fragile. Ce n'est certes pas un thorax de lutteuse, et son esprit est plus habitué aux racines carrées et aux logarithmes qu'aux réflexes nécessaires en cas de lourdeur aussi vicieuse que masculine.

Pourtant, il est des atavismes qui surprennent. En une seconde, elle comprend le danger. Un nuage bien sombre et pas bien clair, qu'elle connaît par oui-dire, il est vieux comme le monde humain, mais sans aucune image concrète. Elle sait seulement que tout le désagrément est pour elle, et que le Monsieur n'a rien d'un pacifiste.

L'homme avance une autre main. Bouche ouverte, il transpire déjà de bonheur, un mince filet coule du coin de ses lèvres.

Il ne lui vient pas même l'idée d'une contestation, c'est pourquoi la surprise du coup est totale. Un genou qui remonte, sèchement propulsé, suivant une courbe ascensionnelle totalement maîtrisée, dont l'accélération est un vecteur imparable, et qui, quand il arrive au contact avec les parties fragiles de l'importun, transforme ledit point de contact en une étincelle, virtuelle mais violente, et qui provoque un effet de souffle, définitif, dévastateur.

Autrement dit, les mains baladeuses retournent chez papa, forment trop tard une coquille de protection, ce qui n'empêche pas le gars de s'écrouler en hurlant.

— Beurdak, s'étonne Mona, c'est quoi ces manières de moudakew !

Ranik n'est plus qu'une pauvre loque, recroquevillée et pleurnicharde. Mona lui accorde à peine plus d'attention, étonnée de sa propre brutalité, surprise d'une aussi grande efficacité, émerveillée devant la puissance de l'instinct, dont elle avait entendu parler (le cours de biopsychologie), mais avec une certaine incrédulité.

— Facile, finalement, de frapper quelqu'un, s'étonne-t-elle encore. Pas étonnant que l'Histoire soit truffée de guerres. Autrement plus difficile de négocier, de s'adapter, de respecter.

Elle éprouve du regret. Puis du réalisme : au point où on était, toute tentative d'accord amiable devenait improbable. Puis

de nouveau l'image de son ami, emprisonné, quelque part dans ce trou infect.

— C'est malin, marmonne-t-elle, comment je vais m'y prendre maintenant, sans guide ?

Aucune aide à espérer de l'ombre qui gémit à ses pieds. Alors elle bondit. L'escalier métallique, qu'elle dévale, jusque la dernière marche, où d'un seul coup, elle s'arrête.

Toujours l'instinct. L'entité reptilienne, qui rampe dans l'esprit et qui attend son heure, et que Mona vient de libérer. L'instinct qui parle de souterrain obscur, avant même que la coursive soit là. Les cavernes, les caves, et les bêtes infâmes qui les peuplent de leur présence noire et abjecte. Elle ne saurait dire pourquoi, mais c'est le souvenir d'un livre maintenant qui prend toute la place derrière son crâne. Une histoire de seigneur et d'anneau, un passage rocailleux et ruisselant, un arachnide monstrueux.

— Phoutrediew, mais qu'est-ce que j'allais faire dans ce cours de littérature du XX^{ème} ? J'étais pas obligée...

On avait montré une vidéo. Pendant que le prof souriait niaisement, un monstre énorme envahissait l'écran, couvrant la moitié de l'amphi. Des pattes, trois mètres de long, un pelage noir infect, un abdomen gigantesque et mou, une tête vicieuse, des yeux froids, des crochets menaçants. Effroi maximal.

Mona frissonne. C'est l'obscurité, la lumière du hangar n'est pas assez forte pour éclairer jusque-là. Il suffirait de poser le pied, mais elle n'ose pas. Devant, dans le noir, elle entend un bruit qui s'approche : tac-tac-tac...

Elle est courageuse, mais c'est dur contre soi-même. Elle aimerait fuir, mais ses jambes sont de plomb. Elle amorce un demi-tour, perd son équilibre, elle se rattrape comme elle peut, accrochée à la rambarde, des deux mains. Elle pose le pied sur la coursive, pas d'autre choix. Le cœur au bord des lèvres, elle discerne une masse qui s'avance, sur six pattes, avec ce bruit toujours plus proche.

La lumière jaillit.

« Bonjour, je suis le maître d'hôtel automatisé. Passez votre commande. »

Mona s'assoit sur la dernière marche. Un rire nerveux lui secoue le corps, elle n'en peut plus. Elle ferme les yeux, elle

cherche à se détendre, pendant que l'automec répète sa question, en boucle. Elle est fatiguée, non pas physiquement, mais elle aimerait un peu de calme. La vie d'aventurière lui plaît parfois, c'est une grande surprise pour elle, mais elle a horreur d'avoir peur, de ne plus se contrôler, de subir.

La solution, c'est Manu, elle le sait, elle en est sûre. Avec lui, elle ira n'importe où.

Elle se relève courageusement. Régler chaque problème, l'un après l'autre, et au bout de la liste, la tranquillité.

Elle évalue la pertinence de l'automec larbin.

— Pfff, crache-t-elle. Mon pauvre bout de ferraille, t'es bon pour la casse, j'en ai peur.

Elle aimerait fouiner un peu, dans le numérique, pour voir ce qu'il a dans le ventre, mais elle entend bouger plus haut. Un bruit pleurnichard, de reptation douloureuse. Ranik va descendre l'escalier, ce ne sera pas pour la féliciter.

Hop, le pas de course.

Depuis toute petite, Mona a toujours su mémoriser les chiffres, et même les extrapoler. Par exemple : les tables de multiplication. Un jour, alors qu'elle jouait avec ses cubes, elle a entendu son frère les apprendre, péniblement. La table de 2 : deux fois deux égalent quatre, deux fois trois égalent six, etc. Facile et logique, est-ce vraiment de la mémoire ou plutôt du calcul rapide ? Elle n'a jamais su le dire. Arrivée à deux fois dix, elle chantonait avec son frère. Puis elle avait enchaîné la table de trois, puis la suivante, s'arrêtant à peine, elle voyait le résultat.

Depuis, les chiffres et les nombres l'ont toujours aidée.

Elle visualise très nettement les coordonnées spatiales de la cantine. Presque mieux que dans l'Interface, dans son cerveau. Elle évalue, sans même y penser, son propre déplacement. Elle déduit qu'il lui reste moins de cinq cents mètres. Brouille.

Elle trotte. Le moral est revenu. On le sait, pas d'insectes ni d'araignée sur Thémis 4, sauf dans la tête des gens. Tout au plus, à une époque, a-t-on pu faire des tentatives d'adaptations. Mais comment faire dans un milieu aussi hostile ?

Elle repère bientôt la grille avec son inscription : АРСЕНАЛ³⁶, qu'elle néglige, de même que les balcons donnant sur les cultures.

36 Arsenal, armurerie en russe.

La fin du couloir. La porte, la plaque de commande. Pas besoin de vérification, c'est là, elle le sait bien. Derrière son dos, le tac-tac-tac se rapproche, elle n'y prête pas même attention.

Elle pose la main, la porte coulisse, avec une facilité parfaite.

La salle est éclairée. À l'autre bout, Pavel, et Manu, enfin. Il est penché sur la porte, il farfouille on ne sait quoi, avec fébrilité. Au bruit de chuintement, les deux hommes lèvent les yeux. Elle va entrer, un pied déjà dans la salle, et la porte se fermera.

— Mona, non ! Ne rentre pas !

Instantanément elle s'arrête. Mais un bras articulé se redresse, se tend, et la pousse brutalement. Manquant de perdre l'équilibre, elle est projetée à l'intérieur.

Un chuintement huilé, et l'issue est fermée.

Mona vient de comprendre. Manu vient de la rejoindre, ils tombent dans les bras l'un de l'autre. Enfin la chaleur, la douceur, un réconfort infini, une puissance toute neuve. Ils se respirent, s'enivrent de leur odeur chaude et fraîche à la fois. Ils se regardent et se noient l'un dans l'autre.

Manu le premier reprend ses esprits.

— Nous devons ouvrir cette serrure, et je n'ai aucun outil. Alors j'essaie, avec une pointe en métal. Je sais que c'est possible : cela s'appelle « crocheter », mais je n'ai jamais appris. Juste une fois en formation. On avait tout ce qu'il fallait, c'était facile... Mais là, c'est... énervant !

— Peut-être avec un bélier ?

— On y a réfléchi. Mais c'est diablement costaud. Si on fausse la cloison, ce sera coincé... Si on pouvait accéder à l'armurerie...

C'est l'inscription qu'elle avait négligée.

— Attendez une minute, que j'essaie un truk...

Interface : **Requête, Locaux, Cantine**. Une série de paramètres s'affichent. Elle choisit **Porte**. Deux éléments dans la liste, accompagnés de leurs coordonnées précises. Nul besoin pour elle de s'orienter. Elle essaie la commande d'ouverture, sur l'extérieur : **Open ()**. Elle obtient un code erreur. La serrure mécanique, c'est évident, bloque toute tentative. Elle essaie la même sur la cursive : **Succès**.

Ils entendent le chuintement.

— Vite, avant que notre ami larbin ne réagisse !

Ils bondissent, ils sont sur le seuil, avec un soupir de soulagement. L'automec dément est en route pour l'autre extrémité. On entend encore le tac-tac-tac qui s'éloigne.

La surprise de Pavel est encore intacte.

— Mona, tu nous expliques comment tu t'y es prise ?

— Plus tard, dit Manu. Tu vas d'abord nous refaire la même avec l'арсенал³⁷. Tu crois que tu pourrais ? J'aurais besoin de deux ou trois bricoles...

Elle peut essayer, elle est d'accord. Elle est absolument et complètement d'accord avec tout ce qu'il voudra.

La cursive, dans le sens inverse, et au trot.

Tout va trop vite pour Pavel. C'est un homme de dossiers, il aime la réflexion lente, le mûrissement de la réflexion. L'action vive et brutale l'affole, et quand au cours de ses études, il étudiait les campagnes militaires, il les considérait toujours comme des cas abstraits.

Cent mètres plus tard :

— Manu, dit-il, essoufflé, je crois qu'on devrait tenter une conciliation. Il y a vraiment des choses qui...

Manu, en tête du petit groupe, stoppe d'un seul coup.

— C'est trop tard Pavel. Ouvre les yeux, nous avons tous les indices d'une rébellion en cours de préparation. Les chefs décimés, les uns après les autres ; les règles modifiées, au bon vouloir de quelques-uns ; la confiscation des armes et des matériels. Même si ce n'était pas le cas, la régression de la colonie justifie une sérieuse remise en cause !

— Mais comment !

— Mais en respectant les lois qui ont été établies par les Premières ! Qui les ont eux-mêmes mises en place suivant un plan soigneusement préparé sur terre. Trop de questions restent sans réponses, tu ne dois pas être tenu à l'écart de ta mission par un Conseil pervers.

— Et alors tu proposes quoi ?

— On doit au minimum se préparer à un coup de force. Ce n'est pas un hasard si nous sommes sur la touche, je le sens. Les raisons invoquées sont trop fantaisistes. Ils ont fait une erreur en nous séquestrant ici, nous devons en profiter.

Mona reste silencieuse. Elle n'a pas le même niveau

37 Arsenal, armurerie en russe.

d'information qu'eux, mais ce que dit Manu lui semble très juste, et ce n'est pas le bridage de son Interface qui va lui prouver le contraire.

Au bout du couloir, l'écho du maître d'hôtel automatique. La voix métallique, avec toujours la même interrogation névrotique.

— Il faut se hâter, dit Mona. Quelqu'un est là-bas, si c'est Ranik, je n'ai pas vu s'il est armé...

— Il l'est, répond Manu.

Se hâter... Pour bien des colons, concept abstrait. Au royaume des machines travailleuses, l'homme dispose toujours de son temps. Pavel aimerait bien méditer davantage, et Mona repart dans sa rêverie technique. Manu claque dans ses doigts.

— Spessit ! C'est pas en restant à bailler qu'on va réussir ! Mona, reste ici, et ouvre-nous la grille. Pavel, viens avec moi, tu vas faire diversion pendant que je me sers. En route, vite !

Aussitôt Mona s'adosse à la paroi d'aluminium. Elle se laisse tomber assise, elle lève l'avant-bras, elle tourne le poignet, et elle se concentre. Elle positionne l'Interface au bon endroit, puis elle essaie : **Open ()**. Avec le message rassurant : **Succès**.

Un peu plus loin, la grille coulisse avec docilité. Au même moment, le pas traînant de Ranik.

— Pavel, c'est à toi, souffle Manu. Il me faut trois minutes, pas plus.

Le jeune homme se précipite dans l'étroit magasin. Un tunnel voûté, garni d'étagères soigneusement étiquetées. Sur celles-ci, des boîtes et des caissettes métalliques de toutes les tailles. Marmonnant et furetant, il inspecte les emballages, en ouvrant certains, négligeant les autres.

Mona vient de les rejoindre. Elle plisse les yeux, tire un petit bout de langue rose. Elle a un commentaire :

— Manu, si tu n'y vois pas d'inconvénient, j'aimerais fouiller aussi...

Il répond à peine, occupé à enfouir dans sa combinaison plusieurs étuis de cartouches, deux pains d'explosifs. Il charge sur son épaule plusieurs fuzcos, et il s'empare d'un pèhème, dans lequel il glisse un chargeur.

Derrière son dos, il entend Pavel tenter une négociation. Il soupire, levant les yeux au ciel.

Ranik s'énerve, il voudrait passer. Son réveil d'hibernation

ne s'était peut-être pas très bien passé, il a gardé quelques séquelles, des problèmes de raisonnement. Alors on le considère habituellement comme un peu bête. Mais quand même, il comprend bien ce qu'ils trafiquent, alors il dégaine son péhème, qu'il pointe vers l'investigateur, menaçant. Terminés les discours, maintenant, il veut voir.

Justement, Manu sort de son trou, chargé comme un âne. Ranik ouvre de grands yeux. Il voit les armes. Si l'une d'elles était pointée, il réagirait instantanément. Mais le péhème est négligemment passé dans la ceinture, les fuzcos entassés en bandoulière, jamais aucun soldat n'a arboré une attitude aussi débonnaire et tranquille.

Le poing de Manu le cueille brutalement sous le menton, et pour la deuxième fois de la journée, la lumière s'éteint pour le gardien.

Chair à canon

— Allons-y direct, ce sera plus rapide.

Après cette parole indiscutable, Lindalue enfourche son motomec. Loin d'être neuf, le cadre est ressoudé en trois endroits, les garde-boues sont cabossés, et de longues rayures entament la coque. Il sort cependant de révision : les roues sont neuves, de même que le filtre, et le moteur est un modèle très récent.

Le tableau de commande est en manuel, la jeune femme n'utilise pour ainsi dire jamais l'automatisme. Elle presse le démarreur, enfonce les gaz, et c'est un double jet de sable qui vient gicler jusque sur la cloison de la Commanderie. Elle prend la direction de la piste Alpha, une barge d'immigration est en approche.

Derrière elle, Louka est moins chaud pour du hors chemins. Mais ce n'est certes pas elle qui a proposé l'opération, et lorsque le Première a manifesté son intention de les accompagner, il s'est senti piégé.

Les deux hommes démarrent à leur tour, et prennent la suite de Lindalue, déjà parvenue à l'orée du village. Ils traversent celui-ci tambour battant. Une règle existe pourtant, qu'ils sont les premiers à rabâcher, à propos de vitesse raisonnable et de danger aux croisements, mais pour l'heure, ils semblent l'ignorer.

Ils ralentissent brièvement pour le passage de la coupole anti-foudre, et réaccélérent sèchement. Ils savent bien que Lindalue est la meilleure pilote, et ils ne tiennent pas à lui laisser le leadership en quoi que ce soit. S'ils passent la première crête sans trop de retard, l'honneur sera sauf.

Une chaleur inhabituelle berce la plaine humide, et de courtes nuées striées de rose tourbillonnent et se poursuivent inlassablement, agitant les champs et les buissons de leur moiteur

un peu lourde.

Le motomec de Lindalue, lancé à pleins gaz, s'élançait d'un ravin à l'autre, tirant droit à travers les creux et les bosses, pulvérisant fougères sèches et buissons de prêles. Elle aime cette sensation de puissance que lui procure la machine. Elle aime aussi le vent autour de ses cheveux, et le bruit de son casque ballotté dans le coffre l'amuse. Elle joue de l'accélération en artiste, à fond dans les montées, relâchant juste au moment où les roues arrière décollent, puis levant les fesses de la selle et amortissant des genoux au choc des roues avant qui retombent, à la limite de l'équilibre, provoquant une embardée brutale.

Elle aime soigner ses trajectoires. Elle a parfois rêvé de courses entre les colons, mais depuis bien longtemps, aucun d'entre eux ne souhaite plus se mesurer à elle.

Au bout de la troisième crête, elle a déjà deux cents mètres d'avance. Le Première, pourtant un affranchi, s'étonne toujours de la voir si rapide et avec une telle économie de mouvement. Quant à Louka, fermant la marche, il a hésité à quitter la piste, puis il a suivi. La dernière chose qu'il désire est de laisser les deux autres ensemble. Il s'accroche avec patience, il sait que la destination n'est pas si lointaine.

Un long moment plus tard, la jeune femme s'engage sur la dernière descente. Elle coupe les gaz, et c'est presque en roue libre qu'elle rejoint la piste, puis elle serre le frein d'un geste sec, accomplissant un parfait dérapage et laissant mourir l'élan de la machine qui va s'arrêter pile au bord du ravin.

L'heure est au couchant. L'horizon, dégagé de tout nuage, laisse apparaître Thémis, étoile rouge pour une fois éblouissante. La main sur le front, Lindalue protège ses yeux de cette clarté inhabituelle. Les rayons mordent sa peau blanche, une douce chaleur lui assèche les cheveux et le visage.

Deux minutes plus tard, le Première la double. Le spectacle lui indiffère, il a bien autre chose en tête. D'ailleurs, il ressent une faiblesse : des mains molles qui accrochent le guidon avec difficulté, il passe en automatique avec soulagement.

Louka ne le quitte pas d'une semelle. Il transpire et souffle, le pilotage n'est pas son fort, mais hors de question de se laisser distancer. Il a failli dix fois tomber : il ne maîtrise pas les bonds, ses réflexes sont lents, et ses freinages sont brusques et

approximatifs.

Ils sont presque en vue de leur destination, mais l'automec du Première s'arrête, il a coupé le contact. Il est penché sur l'avant, une jambe à terre, il aimerait descendre et s'allonger, mais il est trop épuisé. Un voile noir couvre ses yeux, il ne distingue plus rien. Les rayons rouges Thémisans lui réchauffent le visage mais c'est à peine s'il en ressent le bienfait.

Louka, arrivé à son niveau, met pied à terre et s'approche tranquillement. Un rapide coup d'œil en arrière lui confirme que Lindalue n'a pas redémarré.

D'une main impatiente, il empoigne le col du Première, qu'il relève avec un mouvement brutal.

— Tu vas mourir, tu le sais ? Tu es en train de mourir !

— Oui... Tout noir... Fatigué...

De sa main restée libre, Louka fouille les poches de son compagnon. Il trouve un péhème, qu'il enfouit dans sa combinaison, ainsi qu'un chargeur de recharge. Méthodiquement, il explore la veste, puis la combinaison.

— Où est-il ? Où est le cube ?

— Hein ? répond l'autre faiblement. Le cube ?

— Oui, dis-moi où il est. Je peux te sauver, mais dis-le moi !

Il a crié.

Les poches sont vides. Perdant son self-control, il saisit l'autre par les oreilles, il va le secouer, le frapper, mais le corps est inerte, sans vie.

Un bruit de moteur, un freinage parfait. Un saut léger, et Lindalue se reçoit avec souplesse, ses bottes parfaitement jointes soulèvent un léger nuage de poussière grise. Elle s'inquiète, elle s'empresse. Elle voit Louka fouillant le coffre du motomec, en vain.

— Qu'y a-t-il ? Qu'est-ce que tu cherches ?

L'autre se retourne, et droit dans les yeux :

— Il est mort. C'est notre tour, nakonec³⁸ ! Mais il nous faut le cube.

Son regard devient une lame d'acier menaçante.

— Tu es certaine que tu ne l'as pas...

— Je ne sais même pas de quoi tu parles, répond Lindalue, interloquée.

38 Enfin, finalement, en russe (наконец).

Il évalue, pas plus d'une seconde, puis il s'adoucit, simplement pensif. Et soudain redevenu actif :

— La barge est proche, nous devons absolument être à l'accueil. La disparition du cube est un problème grave, mais d'abord les nouveaux arrivants.

Thémis a disparu. Un voile grisé mange peu à peu la steppe, enveloppant de sa noirceur acaciaux et fougères arborescentes, diluant les ombres, et troublant l'horizon de ses volutes obscures.

Sur son Interface, Louka vérifie le bon déroulement de l'approche. Cette fois encore, l'athémissage se déroule bien. Lindalue déclenche la procédure de rapatriement du corps. Mal à l'aise depuis quelques minutes, elle se retourne vers l'autre d'un geste gauche.

— Louka, j'attends depuis si longtemps. Est-ce que je pourrais bientôt...

Il la coupe sèchement.

— Ce n'est pas le moment voyons ! Un peu... indécent, tu ne trouves pas ?

Elle baisse les yeux. Un voile rouge lui chauffe les joues, et beaucoup ne reconnaîtraient pas la conseillère brutale en cette quasi-adolescente timide.

— C'est toujours ce que tu me réponds. C'est si long... Les années passent, et j'attends toujours. Je n'en peux plus, parfois, je t'assure !

— Je sais, répond-il, conciliant. Tu vois bien que le climat est très tendu, nous n'avons pas une minute à nous. Mais nous sommes presque au but, tu dois patienter. Une affaire de semaines, pas plus. Nous n'avons jamais été aussi proches, je te le garantis !

— Je... je ne comprends pas !

— Maintenant que le Première est mort, explique-t-il patiemment, c'est nous qui sommes en tête de liste. Nous sommes les plus âgés, Lindalue, et la place est vacante. Nous allons être à la tête du conseil ! Nous avons les mains libres, nous sommes libres ! Mais les décès doivent être enrayés, car de ce fait, nous sommes les prochaines cibles. Et pour ça, il me faut le cube. C'est vital.

Lindalue est stupéfaite. Elle était dans l'action, sur le court terme. Elle n'avait jamais réfléchi vraiment à la situation globale.

Ses deux mains se joignent et se tordent.

— Mais... tout se brouille dans ma tête... Comment le sais-tu ? Et pourquoi ? Ça sert à quoi ? Tous ces morts...

Ses yeux écarquillés regardent le corps du Première, affalé sur le guidon. Les lèvres s'écrasent sur le métal, elles prennent une teinte violette, obscène.

Avec férocité, il la gifle. Un coup mal ciblé, qui atterrit avec un bruit mou sur sa pommette trop maigre. Puis une deuxième fois.

Un sifflement aigu dans le lointain, la barge. Indifférente aux coups, Lindalue tourne la tête. Là-bas, on devine le trait rectiligne formé par la piste Alpha.

— Allez, secoue-toi, crache-t-il. Les nouveaux nous seront utiles, je dois les informer. Tu auras tout ce que tu veux, avant trois jours, je te le promets.

Il attrape son bras et la pousse vers son motomec. Le contact familier de la machine la dégèle. Ils se remettent en route.

Tout est prêt. Les automecs attendent, impeccablement alignés. Toujours aucun souffle de vent, et lorsque la barge touche le sol, elle projette en un jaillissement impeccablement symétrique ses deux haies de particules pulvérisées. C'est un modèle Cinq, sa vitesse est plus élevée, et le nuage végétal est plus compact, plus dense.

Lindalue s'est ressaisie. De nouveau en tête, elle aborde la piste par l'arrière. D'un coup de gaz, elle descend dans la travée, puis elle accélère à fond, la roche est presque complètement dégagée au début. Cinq cents mètres plus loin, le sas est déjà en train de pivoter.

Un homme est déjà sur le seuil. Un gaillard en parfait état, qui tente de percer l'obscurité naissante de ses yeux clairs.

Elle bondit à terre, longe la coque avec de longues enjambées, puis elle pose le pied sur la plaque d'acier, jetant un regard impatient.

— Bonjour, je suis Lindalue, bienvenue sur Thémis 4.

La voix est claire, le sourire parfait. Les cheveux en bataille encadrent son visage curieux, et ses mouvements atténuent la maigreur de son corps. Si la confusion existe toujours dans son esprit, il n'en reste aucune trace apparente.

L'homme ne répond pas. À destination de l'intérieur, il aboie

un ordre sec. Aussitôt, on bouge, et ce sont deux hommes et deux femmes qui se présentent à leur nouvelle planète. Tous les cinq très jeunes, ils se bousculent en riant, leur état physique est des meilleurs.

— Bonjour. Tu fais partie du comité d'accueil, évidemment.

— Oui, l'automec se trouve juste de l'autre côté. Tout s'est bien passé à ce que je vois, pas besoin de chirurgec...

— Ce ne sera pas nécessaire, effectivement. Juste nous montrer nos quartiers, et nous mettre un peu au courant.

Lindalou, d'un geste, les engage à grimper le talus. Une vibration sèche vers l'arrière, c'est Louka. Il arrive juste, il vient de couper le moteur. D'une démarche posée, il s'approche lentement du groupe, qui se trouve déjà presque en haut de la butte.

Soudain étonné, il fronce les sourcils.

Il prend la conseillère en aparté.

— Reste à mes côtés.

Puis, plus fort, à destination des autres.

— Hé là ! Avant de vous installer, déclinez-moi vos spécialités. C'est notre coutume.

Les nouveaux colons, comme si l'exercice les distrait, se tournent comme un seul homme, un sourire amusé sur les lèvres. C'est l'une d'entre eux qui prend la parole.

— On est tous pareils, Monsieur. Nous sommes des guerriers !

Louka est stupéfait. Il plonge les mains dans ses poches, sa posture est crispée, sur la défensive.

— Mais c'est pas du tout ce que nous avons demandé !

— Certes pas, Monsieur. C'est une demande directe suite à une procédure de sauvegarde. C'est notre supérieur qui a demandé notre réveil, directement.

— Une procédure de sauvegarde ? Jamais entendu parler. Et qui est cette personne ?

— Il se nomme Manu, Monsieur. Il est arrivé par le précédent acheminement. Nous devons prendre contact avec lui dès notre arrivée. Vous devriez être au courant, je p...

Le conseiller a sorti les mains de sa veste. Chacune tient une arme, qu'il pointe sur le groupe. Immédiatement, il tire. Ses deux péhèmes, réglés en mode rafale, ne laissent aucune chance aux

cinq colons, qui s'écroulent, et roulent sur la pente.

Une excellente notation

La température a baissé, une brise chargée d'odeurs s'est levée, déjà froide, et quelques feulements, encore timides, sonnent le clairon de la nuit. C'est un autre monde qui prend vie, sans aucune clarté, où l'indulgence est inconnue, avec seulement les roches dures et les feuillages rêches pour compagnons.

Tout allait bien pour les deux colons, eux aussi en route pour l'Alpha. Mais au détour d'un virage, à peu près à mi-chemin, le phare s'était brutalement éteint.

— Il vaut mieux réparer de suite, avait jeté Vernie en coupant le contact. Quand il fera noir, de sales affaires vont commencer à roder, et je ne donne pas cher de la patrouille en rade.

Manu a soupiré. Un fuzco en bandoulière, les poches bien garnies, il ne craint rien ni personne. Mais il admet que sans lumière, la partie sera moins facile.

Vernie a fouillé dans le fond du coffre, elle a ressorti la pièce de rechange. Deux coups de tournevis, on déboîte, on balance au fossé, on enquille le bloc tout neuf, et c'est là que tout va mal, quand on laisse échapper une vis qui va se perdre dans la poussière. Avec le crépuscule, la lampe frontale elle aussi hors d'usage, on peste à quatre pattes dans les cailloux, on râle, et le temps passe.

— Et si on prévenait la maintenance ? a suggéré Manu avec espoir.

— Au lieu de dire des mistiouv, commence donc à surveiller les parages, mon bichon. Les feugres sont parfois assez malins, et silencieux, et affamés à cette heure. T'en vois un, boum, un coup de mousquet. Après, on est tranquilles un moment. S'ils s'approchent trop, t'auras jamais le temps pour dégainer.

Pendant qu'elle ronchonne, elle cherche à tâtons. Mais rien

de rien. Alors elle fouille à nouveau la caisse de l'automec, avec force jurons, crachats de côtés, et une certaine fébrilité qui s'installe. Elle trouve un rouleau de bande adhésive.

— Pas prévu pour les réparations, mais on s'en moque, grogne-t-elle.

Elle bloque le nouveau phare entre ses deux pattes, et elle serre la vis restante, en forçant bien. Trois tours de ruban collant, en tirant sur la bobine, on déchire avec les dents, et hop, le tour est joué.

— Tiendra bien jusqu'au point d'athémissage. Sur place, on trouvera d'autres vis. Allez, on gicle, j'aime pas bien rester statique avec tout ce noir qui nous serre les foies.

— Attends, dit Manu.

— Hein ?

Il fait signe de la boucler. De l'autre côté de la colline, il a cru entendre un moteur. Plusieurs engins, même, qui traversent les collines.

Mais le bruit du vent qui se lève, la poussière qui frappe le métal, impossible d'écouter davantage.

— En route, vite...

— Vite, vite, c'est jamais qu'un six-roues. Faut pas s'attendre à des records. Si t'avais le dernier modèle de motomec...

La machine démarre, Vernie continue à jacter, une vraie plaie. Le jeune homme n'écoute plus.

Il ne sait pas si son choix est le bon : laisser Mona et Pavel au village, tâcher de récupérer l'héli-auto, faire le plein. Regrouper les colons et faire le point avec eux. Il n'en attend pas des miracles, mais avec les renforts qu'il attend, il est certain de pouvoir contrôler la situation. Rétablir un fonctionnement normal.

L'automec roule efficacement, malgré l'obscurité. Au détour d'un virage, à cent mètres à peine, deux yeux phosphorescents. Malgré la distance, on distingue bien les formes de la bête. Un animal énorme, assis à la façon d'un loup. L'ombre d'une mâchoire avide. Nullement effrayée, elle attend, on pourrait dire avec curiosité.

Manu épaula son fuzco, et sans même viser, tire deux coups l'un derrière l'autre. Deux explosions là-bas, très groupées, juste à droite de la bête. Deux impacts rouges qui trouent l'obscurité.

L'instant d'après, le feugre a disparu.

— Tu l'as raté de peu ! s'exclame Vernie. Joli tir...

Le garçon reste silencieux. S'il avait voulu, la bête ne serait plus qu'un tas de chairs déchiquetées. Qu'elle aille porter la bonne parole à ses congénères : le chemin de l'homme est une piste maudite...

Un quart d'heure plus tard, ils franchissent le dernier coude. Un motomec, en plein virage, à moitié embourbé sur le côté.

Écroulé sur le guidon, le corps sans vie du Première.

Les deux colons se précipitent.

— Un de plus, constate Vernie, atterrée.

Manu inspecte rapidement le cadavre, le véhicule. Les rabats des poches ne sont pas refermés, le coffre est entrouvert.

— Il n'était sûrement pas seul, ajoute Manu. En tout cas il a été fouillé. Vite, à la piste !

Le cadran de l'automec indique la fin du trajet. Les deux colons savent par l'Interface que l'athémissage a eu lieu. La piste Alpha est généreusement éclairée, une dizaine de machines sont en plein travail. Raclant, étalant, nivelant, elles comblent la tranchée afin de préparer la prochaine opération. Deux automecs soudeurs découpent la coque en morceaux, empilant soigneusement l'une sur l'autre chacune des plaques métalliques. L'ensemble est grandiose, une impressionnante démonstration d'efficacité.

Manu et Vernie s'approchent en courant. Sur le côté de la tranchée, les cinq corps sans vie sont allongés, impeccablement alignés. Les yeux vers le ciel, les bras le long du corps, froidement inertes, ils attendent l'éternité. Sous la lumière crue des projecteurs, leurs visages incroyablement jeunes gardent une expression douloureuse, un regard surpris. À peine sortis de l'enfance pour plonger dans la mort, ils ont attendu mille ans, pour à peine quelques heures de vie.

Tout près de chacun d'eux, Manu pose successivement son genou en terre. Ses muscles au repos rendent un hommage pénible et fraternel aux soldats sacrifiés. Les traits de certains d'entre eux ne lui sont pas inconnus. Comme lui, ils ont été recrutés pour pallier à des problèmes imprévisibles. Mais connaît-on vraiment les risques à cet âge ?

Le jeune homme se relève. À quelques pas, Vernie, mal à

l'aise, tournicote sur elle-même.

— On est en pleine lumière ici. Vu le contexte, je préférerais presque le noir complet. Qui a fait ça ? Dis Manu, tu crois pas qu'on va se prendre une bastos³⁹, nous autres. Nous sommes une belle cible à cet endroit.

Manu se retourne et la regarde froidement.

— Aucun risque. T'as pas entendu les motomecs tout à l'heure ? Les sobakov sont déjà au village, crache-t-il.

Il active son Interface, cherche la position de Pavel. Inconnue, comme celle de Mona, de Louka, et de tous les autres.

— Il n'y a pas de communication ici ?

— Nan, répond Vernie. Les automecs affectés en permanence peuvent recevoir les données de la barge, et c'est tout.

— Bon, l'électricité statique nous coupe du village.

— Ouaip. À une époque, il y avait un projet pour construire une antenne... Tu comptes rester ici longtemps ? Va faire de plus en plus froid...

— Non. On lève le camp. Le plus vite possible.

Vernie court. Vernie est motivée quand elle a peur. Tous ces cadavres, la nuit profonde, les éclairages violents, avec les éclairs en arrière-plan qui dévoilent chaque minute la silhouette d'un acacial à moitié brûlé, survivant monstrueux et difforme.

L'angoisse au ventre, elle croit voir un feugre derrière chaque rocher, et à chaque enjambée, elle patauge sur la terre détrempée, fébrile, impatiente. Elle voudrait juste retrouver son caisson, installer quelques tabourets à l'abri de l'auvent bricolé, et rigoler derrière un godet bien rempli. Oublier toute cette boue.

Manu la suit. À son sujet, il n'est pas encore déterminé. Il a fallu insister lourdement pour qu'elle vienne. Presque menacer. Il la tient pour une jouisseuse flemmarde, mais elle montre parfois habileté et engagement. Une personne avec qui il faut compter, dans tous les cas. Il aimerait être convaincu qu'elle est de son côté. Mais comment ?

Ils s'installent. Malheureusement, c'est un modèle ou le pilotage automatique fonctionne mal de nuit. La machine s'élance en gémissant. Elle quitte le talus, franchit le court espace qui mène au chemin, et accélère.

39 Une balle en argot français.

Pour freiner aussitôt, le phare vient de se couper.

Vernie se penche en avant. Elle abat son poing sur la tôle, plusieurs coups frénétiques. La lumière tremblote, puis se rallume.

— Manquerait plus qu'on tombe en rade. Avec ta patte folle et mes rhumatismes, on se transformerait en gibier de fauve, à la sauce flocons de neige et compagnie...

« Rhumatismes, mon œil, se dit Manu. Quand il s'agit de courir les amusements, plus aucune douleur qui tienne. C'est le boulot qu'est intolérable, et si le son du canon se fait proche, il n'y aura pas plus rapide pour rejoindre les arrières ! »

On s'est mis d'accord pour la vitesse maximale. Pas très confortable avec les cahots, mais tous deux veulent en finir. Dans l'ensemble, le trajet se passe bien. On verra plus tard pour les corps, d'ailleurs la procédure peut très bien être lancée depuis le village.

De temps à autre une frayeur : le phare qui s'éteint, on aurait dû prendre le temps d'une réparation ; on tapote et c'est reparti. Ou un nid-de-poule plus prononcé que les autres, qui provoque un saut impressionnant. « C'est le résultat de la gélifraction », dira Vernie, parfois plus savante qu'elle voudrait le laisser croire.

Le village est en vue, on en voit les rares lumières. Sauf la place centrale, dont le halo puissant traverse le rideau de la bruine, qui s'est mise à tomber.

Dressé sur ses deux jambes, accroché à la main courante, Manu scrute intensément cette aura jaune phosphorescent, traversée de gris par intermittence.

— T'as vu un truk ? lance Vernie. Un poloqew, le monstre du Loch Ness ? Ou alors c'est tes hémorroïdes qui brûlent tes culottes de peau ?

Manu reste silencieux. Au fur et à mesure qu'ils se rapprochent, la lumière prend un aspect tremblé qui se précise de plus en plus.

— C'est un incendie, s'exclame le jeune homme. C'est la Commanderie qui est en feu...

L'automec dévale une dernière pente, puis avec une vitesse que l'élan augmente, il franchit la coupole anti-foudre, et s'engage dans l'allée.

À cinq cent mètres vers l'avant, le foyer : des flammes de

cinq mètres, un ronflement puissant, une colonne de fumée dense et grise, des ombres qui courent, des cris. Trois automecs munis de lances à eau tentent une intervention. Leurs flancs se colorent de reflets mordorés, un large tuyau souple, connecté à leurs carrosseries, va se perdre dans le dédale des caissons, et depuis le capot avant, un jet d'eau continu s'élève et va se perdre dans le feu. En arrière-plan, l'immense antenne se détache sur l'obscurité nocturne.

Un groupe de colons, à distance respectueuse, contemple l'opération les bras ballants. La chaleur, perceptible dès l'orée du village, cuit leurs visages en sueur.

D'un geste sec, Manu arrête le véhicule.

— On va pas voir ? s'étonne Vernie ?

— Je voudrais vérifier d'abord la nomination.

Il tourne le poignet. Aussitôt, plusieurs messages automatiques, concernant le dernier décès, suivis par le classement. Dans les noms qui sont proposés, il s'attend à voir, au premier rang, Louka, suivi de Lindalue. L'étonnement lui arrondit les yeux : c'est Pavel qui est le mieux noté par l'Interface.

— Louka n'arrive qu'en quatrième rang, s'exclame-il d'un ton surpris.

— Houla, voilà qui va détonner dans les chaumières ! J'en connais qui vont être déçus...

Vernie, paralysée, reste immobile, les yeux rivés à l'explosion de couleurs qui dévore le bâtiment.

— Déçus, et réagir vivement ! reprend Manu. Les incendies sont fréquents ici ?

— Jamais entendu parler. Avec toute l'eau qui tombe du ciel, il faut vraiment le faire exprès !

« Pardi ! » pense Manu. Il cherche où se trouve Pavel, puis Mona, mais au moment où il va consulter, les communications se coupent. Un énorme fracas lui lève les yeux : là-bas, l'antenne s'écroule avec majesté, entraînant ses câbles de soutien qui claquent les uns après les autres, s'effondrant sur elle-même.

Il remet en marche. Une minute plus tard, il atteint le groupe. Seulement trois hommes, en sueur. L'un garde ses mains dans les poches, le deuxième les bras croisés, quant au troisième, il reste prudemment derrière les deux autres.

Manu, restant sur la banquette de l'automec, et qui les

apostrophe :

— Vous avez vu Pavel ?

L'un d'entre eux montre le brasier, d'un geste fataliste.

— Il y a quelqu'un là-dedans ? demande Manu, qui n'en croit pas ses oreilles.

— Oui, Pavel, répond l'un d'entre eux.

— Et vous restez sans rien faire ?

— C'est que c'est vraiment très brûlant, précise le deuxième, en levant les sourcils.

— Moi, j'ai pas les procédures, complète le premier avec une grimace désolée.

— Je lui ai dit, à la gamine, ajoute le troisième, par-dessus l'épaule. Elle a insisté pour y aller. On a essayé de l'arrêter, mais rien à faire. Elle a enfilé une combi, et chaud devant !

Une boule dans la poitrine de Manu.

— Il y a combien de temps ?

« Moins de trois minutes. » Ils ont répondu sans se concerter.

Manu bondit.

— Une combi ?

— Dans l'autojet...

Il enjambe la tuyauterie et s'approche de la machine. Le moteur vrombit avec rage, pompant et projetant l'eau en direction du brasier. Il ouvre le coffre, il fouille, il s'empare d'une combinaison et d'un casque. Il jette son fuzco et vide ses poches.

— Aidez-moi, vous autres ! s'énerve-t-il.

Ils se précipitent. Ils n'ont pas l'habitude, mais le matériel est très simple. On enfile, on ferme les glissières. Puis, par-dessus, le casque. On ouvre le robinet de la bonbonne. Le sifflement rassurant de l'air se joint au bruit des flammes.

Sans plus attendre, à grands bonds, il se précipite. La porte du caisson est restée coincée, mais l'ouverture est juste assez large. Il entre. La fumée dense, les vibrations, la chaleur, perceptible à travers le tissu ignifugé. La salle du conseil est encombrée de chaises renversées, et on patauge dans quarante centimètres d'eau grise et boueuse. Tout au fond, il entrevoit la cloison fissurée par le choc, le plafond aussi est enfoncé. L'eau projetée en paquets par les hublots pulvérisés, sur le toit, partout. Pour ainsi dire plus gênante que l'incendie.

À terre, un homme inanimé, qui porte un linge sur le visage.

Pavel. Il tient dans ses bras un corps, qu'il a essayé de tirer, et sans doute a-t-il trébuché. Quelqu'un essaie de le relever, Manu la reconnaît, c'est Mona.

Il se précipite. Il s'agenouille, glisse l'épaule sous le bras de Pavel, et il soulève. Au contact, la jeune femme a sursauté. Puis, elle l'a reconnu. Unissant leurs efforts, ils ont relevé Pavel, qu'ils soutiennent, et qu'ils portent. Manu souffle comme un animal, ce n'est tout de même pas évident avec une seule jambe valide.

Derrière eux, les cloisons de la chaufferie commencent à se gondoler, l'alliage d'aluminium ne résiste plus. Ils atteignent la sortie comme le plafond se déchire, crevé par la fournaise, tordu, déchiqueté.

Manu passe le dernier. Comme il franchit le seuil, le tissu de sa combinaison s'accroche et se déchire. Il sent la chaleur qui brûle son dos, l'odeur âcre de la fumée qui pénètre. Il bloque sa respiration. Ils avancent avec l'énergie du désespoir, ils s'éloignent du brasier, ils sont à l'air libre, ils sont sauvés.

Vernie a longtemps hésité. Au moment où elle a saisi à son tour une combinaison, elle les a vus apparaître.

On allonge Pavel, à moitié inconscient. Mona, assise, ouvre la combinaison et reprend son souffle. Manu, juste à côté d'elle, l'examine de haut en bas : aucun dommage apparent.

— Manu, dit la jeune femme doucement. On ne vous voyait pas revenir...

Elle pose la main sur son épaule, qu'elle caresse avec douceur. Leurs yeux sont soudés, le bruit et les flammes disparaissent, ils sont seuls au monde. Elle approche son visage et dépose un baiser sur le coin de ses lèvres. Les joues du jeune homme lui cuisent, et ce n'est certes pas la chaleur de l'incendie.

La pluie glaciale redouble, accompagnée de rafales.

À leurs côtés, Pavel tousse. Il crache de l'eau, il tient sa tête entre les deux mains. On entend Vernie qui s'informe.

— Phoutrediew, jamais vu un pareil poloqew. Mais beurdak, qu'est-ce qui s'est donc passé ?

Mona prend la parole.

— On a vu Louka revenir avec Lindalue. Ils ont informé que le Première était mort, et convoqué tout le monde pour la nomination. À la Commanderie, et il paraît que ce n'est pas l'usage. Lindalue argumentait que c'était très urgent.

— Et l'Interface, demande Vernie ?

— Louka voulait être nommé sans attendre. Il disait que les nouveaux avaient été assassinés, c'est vrai Manu ?

— Les cinq, plusieurs balles de pèhème. Ils n'ont même pas eu le temps de voir la planète. On les a trouvés à côté de la barge.

— Dément.

Ils sont tous muets. À vingt pas, l'incendie s'atténue. Les automecs diminuent la force de leurs jets d'eau, et l'un d'eux commence un pompage de l'eau répandue sur le sol.

— Et après ?

— La discussion était bloquée parce que Pavel et moi n'étions pas d'accord, avec quelques autres. De toute façon, le quorum n'était pas atteint. Mais Louka et Lindalue ne voulaient pas l'admettre et la discussion a continué. Puis quelqu'un s'est rendu compte de la notation. À la surprise générale, c'est Pavel qui était proposé. C'était lui qui avait la meilleure notation.

— On l'a vu en arrivant au village, précise Manu. J'ai consulté mon Interface dès que j'ai pu. L'incendie était encore une bizarrerie...

— À ce moment, les deux conseillers ont refusé que les débats continuent. Ils avaient une attitude pas claire, suggérant que nous posions problème, mais sans dire clairement comment. Finalement, ils sont sortis, avec quelques autres. Une minute après, la chaufferie a explosé. On a évacué, mais Pavel s'est aperçu qu'il manquait quelqu'un... Et voilà... Où sont tous les autres ?

Elle a interrogé du regard les trois hommes restés les mains dans les poches. Ils ne savent pas vraiment. Certains ont peut-être rejoint leur caisson, d'autres ont pris la direction du hangar. On fait confiance aux machines pour tout remettre en ordre, ce qui est optimiste.

— Le hangar ? questionne Manu. Pour quoi faire ?

— Louka et Lindalue sont partis par là.

Manu échange un regard avec Vernie. Simultanément, on entend trois coups de feu, du côté du bar.

— Mon stock ! s'écrie Vernie.

Elle trépigne dans la boue, elle se met à courir, prenant la tangente. Son visage est décomposé, elle est en train de perdre son présent, son avenir, tout. L'emplacement de son caisson, situé à

l'exact opposé par rapport au foyer, l'oblige à contourner le centre. Elle agite ses jambes, à perdre haleine, et s'engage dans une allée.

— Il va y avoir du vilain, dit Manu. C'est pas seulement une question de bibine. J'y vais. Vous autres, prenez Pavel avec vous, et rejoignez-nous avec l'automec.

Il saute sur sa jambe et va récupérer son fuzco, ses chargeurs.

Il empoigne sa canne, et il se met au trot, des espèces de grandes enjambées hallucinées, un échassier bancal. Ils le regardent partir. Il dépasse la première rangée de caissons, puis il contourne la place.

— Allez, dit Pavel d'une voix éraillée, je poserais bien mon pozkouï sur une banquette confortable...

Désir profond

— Bonjour, je suis le maître d’hôtel automatisé. Passez votre commande.

Lindalue dégainé posément son péhème. Avec soin, elle vérifie le cran de sûreté, décale la molette d’un cran. Une led s’allume brièvement, l’arme est maintenant en position coup par coup. Elle se campe solidement sur ses deux jambes, et elle baisse la visière de son casque. Elle lève son arme, bras tendu, à hauteur des yeux, et elle tire.

Le panneau frontal de l’automec explose. La balle, pourtant non explosive, a fendu la plaque synthétique en trois morceaux : elle est fracassée et pend, lamentablement.

— Tu vas voir, espèce de saloperie d’araignée de poganog...

Elle tire une deuxième fois, puis une troisième. Mâchoire serrée, les yeux brillants, lèvres crispées en un rictus aliéné. La plaque se disperse en mille morceaux, l’armature est tordue par les impacts, les circuits électroniques sont pulvérisés, la batterie percée. Privées d’énergie, les pattes en acier s’effondrent, la coque tombe avec un bruit sourd.

Lindalue ne s’arrête plus. Elle avance d’un pas, elle vide son chargeur, décalant ses tirs en un cercle meurtrier. La machine n’est plus qu’un tas de ferraille : les appendices manipulateurs sont brisés, un liquide vert et gluant s’écoule sur le sol en une mare glauque s’agrandissant peu à peu.

Lindalue ferme les yeux, elle expire tranquillement, un souffle qui a toutes les apparences de la décontraction et du self-control. Avec des gestes mécaniques, qui traduisent un entraînement parfait, elle recharge, elle rengaine.

Ses joues, d’une pâleur de linceul, reprennent peu à peu des couleurs. Son naturel plutôt timide revient au galop, et un rose

léger colore son front tandis qu'elle se retourne vers les autres. C'est la toute première fois qu'elle se laisse aller ainsi.

— C'était parfaitement inutile, mais qu'est-ce que ça fait du bien ! dit-elle avec un sourire désarmant.

— Parfaitement inutile effectivement, rétorque froidement Louka. Et ce gaspillage ne répond en aucune façon aux vraies questions du moment.

Il se retourne vers Ranik. Olga est un peu en retrait. Ils ont assisté, médusés, au débordement de la jeune femme. Ils la connaissent impulsive et autoritaire. Ils savaient, c'est notoire, qu'elle est fine gâchette et physiquement très affûtée. Ils viennent seulement de comprendre, c'est leur côté balourd, qu'elle est dangereuse. Ils se souviennent de l'avoir souvent poussée à bout, et rétrospectivement une grande peur les prend.

— Pourquoi la grille de l'armurerie est-elle fermée ? Comment Pavel et Manu sont-ils sortis ? Pourquoi n'ai-je pas été averti qu'il y avait un problème ? Bref, pourquoi Olga et toi n'avez pas fait votre boulot ?

L'homme soutient le regard de Louka. Dans l'art de la fumisterie, il est passé maître. Ce genre capable de vous soutenir son innocence alors qu'il est pris la main dans le sac.

— C'est pas ma faute...

— Tu commences bien mal, coupe Louka sèchement. Même si c'est vrai, ce que je veux, c'est une explication. Vous êtes deux affectés ici, c'est plus de monde qu'il en faut. C'est quoi cet hématome à la mâchoire ?

— Rien, c'est à cause de l'automec. J'ai voulu passer, il s'est mis en travers...

Le baratin continue, un rythme bien rodé, un débit conséquent, tous les accents de la vérité sur des détails invérifiables, le silence complet sur tout le vrai.

Louka n'écoute plus. Il sait que sa partie se joue en cet instant même. Il décide que ce n'est pas le moment de régler leur compte à ces deux-là.

— Silence, coupe-t-il. On verra plus tard. Reculez-vous. Lindalue, il faut ouvrir, tu devrais avoir de quoi ?

La jeune femme acquiesce. Elle porte un boudier aux poches bien remplies, elle en ouvre une. Elle en extrait une

quadri⁴⁰.

— La grille est en alliage de titane, rien à espérer de côté-là. Par contre, le mur est maçonné. Vous deux, redressez-moi la carcasse de ce machin, et poussez-la contre la paroi.

Ils se regardent, jouant les étonnés.

— Nous ? Mais c'est vachement lourd !

Elle les fixe sans rien dire, ils attendent une réaction. Ils espèrent vraiment, qui ne tente rien n'a rien. Elle pose négligemment la main sur la crosse de son arme.

— Bon, OK, c'est pas la peine de s'énerver, grogne Olga.

Lindalue tient la quadri collée au mur, et les deux acolytes, soufflant et suant, redressent l'automec ruiné, et le font glisser, centimètre par centimètre, finissant par coincer l'explosif contre le mur.

— Je vais dégoupiller. Courez le plus loin possible.

Cet ordre-là est reçu cinq sur cinq, et c'est la débandade. La jeune femme attend quelques secondes, puis elle tire la tige de métal. Par défi, elle reste, comptant jusqu'à trois. Puis elle pique un sprint, rattrape rapidement les trois autres, continuant à égrener les secondes jusqu'à neuf.

— À terre !

On s'aplatit, on se vautre. Une détonation, qu'on attendait plus bruyante, et qui produit un effet mou, amorti peut-être par la forme de la course.

Olga et Ranik, collés au sol, mains sur la nuque, tremblant de terreur. Lindalue et Louka se relèvent aussitôt.

— Pas la peine d'en rajouter, crache la jeune femme.

Les deux reviennent à l'armurerie. À l'emplacement du mécanisme, un trou. L'automec est volatilisé, aucune trace de carrosserie ni d'armature. Seulement des bouts de matériaux divers qui jonchent le sol, une fumée légère qui flotte, le silence.

Louka tire la grille à lui. Elle est faussée, mais à deux, en forçant, ils parviennent à dégager un passage. Ils s'engagent dans le boyau.

— Une visite a eu lieu, remarque-t-il en fouillant les étagères. Il manque des fuzcos, des munitions, peut-être des explosifs.

Il continue son inventaire.

40 Grenade. Du français « quadrillée ».

— Une mallette de biocircuits a disparu...

Il trouve que c'est bizarre. Il ne voit pas très bien l'utilité.

— C'est ennuyeux... La gamine est biocryptologue...

— Et alors, c'est pas avec de la gelée de bio-implant qu'on pratique la guérilla ! Le plus important, ce sont les armes ! Voilà ce qu'ils ont planqué chez Vernie ! Tu te posais la question, tu as la réponse !

— Il est possible que tu aies raison, répond Louka, pensif. Ce trafic m'étonnait aussi. Je ne les voyais pas vraiment se préoccuper de drogue. Ils ont assurément d'autres ambitions, ce qui change tout. On va équiper les deux comiques, vous prenez un six-roues, et vous filez chez Vernie. Pendant ce temps-là, je rejoins notre groupe, et on part en chasse. Avec un peu de chance, on les coincera entre deux feux.

Il ajoute, intensément :

— Tu connais ta notation... Aucun espoir de ce côté-là. Vous devez réussir, c'est le seul moyen pour toi...

Lindalue entend. La phrase résonne dans son corps, dans son ventre. Un écho insupportable vers son désir secret et profond. Elle se le répète à elle-même, plusieurs fois, elle se le promet : elle va tout faire, elle ira jusqu'au bout.

Mais c'est que les deux ahuris en question ne le comprennent pas de cette oreille.

Récupérer un beau fuzco tout neuf, c'est d'accord. Un calibre 270, en composite dernier cri. Léger comme une plume, costaud, inoxydable, et surtout : gratuit. Ranik se voit déjà en chasse, confortablement installé sur sa banquette, un de ces beaux joujoux en travers des jambes. Et les cartouches : de jolis cylindres de titane, bourrés de poudre hydrophobe, munis d'une jolie petite balle d'acier, avec ou sans compartiment explosif. Des petits bibelots qui vous garnissent agréablement les poches, un vrai régal pour les doigts.

Mais se frotter à la brutalité, c'est différent. Crapahuter sur automec, en pleine obscurité, avec le vent vicieux et la pluie froide, passe encore. Ce n'est pas qu'ils y prennent plaisir, mais avec le temps, leur peau s'est encouennée. Mais c'est que le gars Manu, il a des méthodes. Au lieu de se laisser mettre au mitard, bien poliment, le voilà qui heurte. Des uppercuts à vous sonner un bœuf. Un type qui vous brise les os et vous casse les dents.

Alors non, vraiment, merci beaucoup, mais non.

Louka, un fin négociateur, comprend qu'il doit utiliser des arguments définitifs.

— Vous prendrez aussi deux bonbonnes. Une petite distribution ne nous fera pas de mal par ce temps humide.

Du coup, l'hésitation n'est plus aussi flagrante. À l'idée de lever le coude, une douce chaleur se répand dans les entrailles des deux. La préoccupation de sécurité est importante, certes, mais après tout, on est courageux ou on ne l'est pas. Et puis c'est pour la bonne cause, on ne leur enlèvera pas de l'idée.

Les voilà requinqués, armés jusqu'aux dents, trépignant presque et trottant vers l'escalier, Lindalue sur les talons. Mi-figue, mi-raisin : que faire de ces inconstants en cas de Trafalgar ? Elle se console en pensant que les armées de César ne se sont pas faites en un jour, et que pour faire diversion, mieux vaut un crétin motivé par la chimie qu'un idéaliste les mains dans les poches.

— Allez, spessit, marmonne-t-elle en piaffant d'impatience.

Elle doit les suivre, ce n'est pas sa vitesse, on est bien lent. Elle aimerait déjà s'y trouver, sécuriser la zone, se mettre à l'affût. Un fauve invisible, prêt à refermer ses griffes.

Ils doivent grimper l'escalier, avec une pause en plein milieu. S'extirper du hangar, démarrer l'automec. Râler encore, une bonne vingtaine de fois, à cause du temps qu'il fait, de ce monde pourri, de ce destin de sobakov. Mais par-dessus tout, une vrille à la poitrine, un abîme qui se creuse, une fiébrilité frémis-sante : les bonbonnes de Vernie, qu'ils vont tenir, tout près d'eux, et alors...

Alors peu importe l'incendie qui ronge la Commanderie, peu importe l'antenne qui s'écroule avec fracas, au moment pile où ils s'installent sur la banquette. Ils serrent les rabats de leur veste, les lueurs du feu sont trop lointaines pour les gêner, il suffit de donner la destination, et roule.

La machine tire au plus court, cheminant bravement dans le quadrillage de Nova. Ce n'est d'ailleurs pas très loin, le plus dur était de se replonger dans l'air libre. Encore un coin de rue à tourner et les y voilà.

« Chez Vernie » : l'auvent est baissé, à cette heure c'est normal. Ils arrêtent l'automec, juste devant. L'Interface ne répond plus, et ils frappent un coup sur la cloison. Pas de réponse.

— Allez, ouvrez-moi cette boîte de conserve.

Les charnières soudées à la va-vite ne résisteront pas longtemps. Olga accroche un câble au crochet du six-roues, fixé à l'opposé au coin de l'auvent, puis elle démarre en mode traction. Un bruit de métal arraché, bref, presque discret, et la plaque d'aluminium s'effondre, suivie immédiatement par le panneau rouge et blanc.

Aux alentours, pas un mouvement. Lindalue, debout au coin du caisson, tout à côté de son motomec, surveille avec attention. Sa main droite est posée sur quelque chose, sous sa veste, sans doute son arme. À l'intérieur, on fouille, sans trop de ménagement. Obnubilés, ils ramènent d'abord le produit qui les intéresse, et la jeune femme les oblige à poser, à retourner dedans. L'enthousiasme est moins grand : pourquoi s'embêter à chercher des fuzcos alors que l'armurerie en regorge ?

Finalement, ils ressortent avec une caisse, qu'ils jettent à terre avec un gémissement d'effort. Lindalue l'ouvre d'un geste sec, et compte avec soin. Il manque un fuzco : Manu. Il n'est pas resté les mains vides, on s'en doutait bien.

— Embarquez-moi ces merveilles, en premier.

Au même instant, quelqu'un arrive en courant. Vernie, essoufflée, furieuse. Elle s'approche, mais qu'est-ce que vous faites, vous êtes pas bien ou quoi ? Pas de réponse, on fait ce qu'on nous demande, point final. Ils empoignent la caisse, elle les regarde, mains sur les hanches. Ils chargent le coffre, au tour des bonbonnes, maintenant. Ranik se frotte les mains, quant à Olga, elle pourrait sentir le délicieux liquide couler dans sa gorge.

— Mais dis donc, espèce de soukana, tu vas leur dire, toi, d'arrêter tout de suite. Ou je te...

— Tu me quoi ?

Pour Lindalue, Vernie représente la dépravation, la paresse, et comme leurs relations ont toujours manqué de profondeur, elle la tient pour lâche et stupide. Sans même bouger, elle lui crache à la figure.

Toute la scène qui suit relève du réflexe : Vernie se jette sur Lindalue, qui dégaine et tire. Un seul coup, mortel. Vernie s'écroule, face contre terre, sans un cri. La balle lui a traversé le corps et un trou béant s'ouvre dans son dos.

Lindalue est choquée, elle ne voulait pas, elle comprend à

peine. Elle s'est entraînée, pendant des heures, mais pas pour tuer. Elle regarde son arme, puis Vernie, puis à nouveau son père encore fumant. C'est la première fois qu'on tue un colon sur Thémis 4, elle le sait. Elle entre dans l'histoire, elle le sait aussi. Des larmes lui viennent aux yeux.

Les autres, dégrisés, regardent la scène les bras ballants.

C'est le moment que choisit Manu pour tourner le coin de l'allée, à cinquante mètres de là. Il s'est un peu perdu, d'abord trop loin, puis ensuite trop à gauche. Avec les automates, on a perdu l'usage de l'orientation. Il ne s'attendait pas à se trouver aussi proche, il vient d'une direction improbable.

Avec une rapidité stupéfiante, Lindalue pivote. Elle vide la moitié de son chargeur. Cinq balles à droite de la tête, six balles à gauche. Exactement encadrées, et qui vont arracher le métal et ricocher sur la paroi, juste derrière lui.

Il se jette en arrière, il trébuche, il tombe en arrière. Il a vu le corps de Vernie à terre, et l'étonnement lui envahit l'esprit. Il sent que si Lindalue avait voulu...

Le motomec, on entend le grondement du moteur. L'homme se relève, il épaula son fuzco. Pendant une seconde, pas plus, il la tient en ligne de mire. Il pourrait tenter le moteur, mais il pourrait la tuer. Alors il rabat son arme.

Il reprend sa canne, et il bondit, à grandes enjambées. Le cœur serré, il va examiner les dégâts.

Entre deux feux

Environ à cinq kilomètres de là, tout est calme aux alentours de la piste Alpha. Une rangée d'automecs, impeccablement alignée, attend le prochain athémissage, avec l'inévitable reconstruction qui suivra.

Reposant sur un chenillard muni d'une imposante lame de raclage, un animal guette. Couvert d'une fourrure épaisse et lisse, assis à la manière d'un loup, il fouille la steppe de ses yeux phosphorescents. La hauteur de la machine lui procure un observatoire commode et inlassablement, il cherche sa prochaine proie. Il a hésité longuement avant de s'installer, mais l'immobilité de la grande carcasse de métal a fini par le convaincre.

Ailleurs, au centre du village, l'incendie étale son bouillonnement de feu. Grondement puissant, lueur d'enfer, chaleur intense. C'est le moment où le derrick de l'antenne, touché dans sa structure même, ses barres de métal tordues comme de simples fils de fer, s'écroule avec majesté.

Ici, sur chacun des tableaux de bord, une led rouge se met à clignoter. D'une puissance et d'une fréquence inhabituelle, un clignotant insistant et rapide, parfaitement synchronisé.

Le fauve, alerté, se dresse sur ses quatre pattes.

Un très court instant après, les machines s'ébranlent avec une secousse imprévisible.

La bête, effrayée, bondit. Mais ses griffes glissent, le saut puissant qui devait lui faire rejoindre le sol se transforme en chute lamentable. Son flanc percute l'arête haute de la carrosserie, elle tente un ultime rétablissement mais l'un de ses jarrets se coince dans une des chenilles d'acier. Avec un grondement de douleur et d'effroi, elle est entraînée. Mètre après mètre, happée vers l'avant, elle bascule à terre, inexorablement écrasée. Son hurlement de

douleur s'éteint, triste victime de ce rassemblement inattendu.

Les trente machines convergent d'abord en une file double, puis, s'imbriquant l'une derrière l'autre, elles s'organisent en une procession impeccable qui prend la direction du village.

Le village ou l'incendie exprime sa lueur brûlante, plus forte que le jour. Devant ce décor d'un orange vif et profond, où la chaleur rayonne comme une bombe, cuisant les visages et les mains, les ombres s'agitent tels des végétaux fantomatiques. Brouillant la vision, elles ressemblent à des monstres sortis de nulle part, qui hanteraient les lieux, et auxquels il ne ferait pas bon s'adresser.

Au croisement de deux allées, Louka et Lindalue ont réuni les colons dispersés. Pendant un long moment, Louka parle et argumente. Parfois menaçant, parfois cajolant et laissant entrevoir un monde meilleur à portée de fuzco, il rallie peu à peu le plus grand nombre.

La thèse principale est la remise en ordre. La préoccupation immédiate est la recherche de fauteurs de trouble. On discute aussi beaucoup d'un objet mystérieux, importé récemment, et qui perturbe le fonctionnement normal des systèmes.

Un peu en retrait, Lindalue, les bras croisés. Elle ne dit mot, dévisageant chacun, à tour de rôle. Rien en elle d'explicitement menaçant, mais tous la craignent désormais. Ils imaginent le sort de celui qui la contredira. L'histoire de Vernie s'est répandue, de bouche à oreille. Elle est dans tous les esprits et c'est autant la peur qui guide la réunion que les arguments invérifiables assénés l'un après l'autre par Louka avec un aplomb imperturbable.

Bon gré mal gré, des groupes sont formés. À chacun d'eux une mission, un secteur. Une recherche, à mener par tous les moyens. Pour les plus volontaires, une arme. Pour les autres, on verra plus tard, une promesse inquiétante vu le contexte.

Personne d'autre ne prend la parole. On n'en pense pas moins, mais pour le courage, c'est autre chose. Et puis le bruit, la chaleur, les flammes dévorantes, le grondement des pompes à plein régime, nul n'est vraiment en état de protester.

Comme les groupes s'éloignent du centre, plus ou moins vifs, on ne repère plus que le faible halo lumineux de leurs frontales. Ils entreprennent les caissons, de façon méthodique : fustillant l'ouverture d'une rafale de balles explosives, dégageant la

porte tordue à l'aide d'un crochet, deux hommes pénètrent à l'intérieur tandis qu'un troisième veille à l'extérieur.

Ils fouillent ensuite minutieusement, visitant chaque tiroir, chaque vêtement, inspectant sol, murs et cloisons. Ils ne prennent rien, se contentent de laisser derrière eux des pièces dévastées, et une fois qu'ils sont assurés de ne point trouver l'objet de leur recherche, ils se consultent brièvement et passent au suivant de la liste.

Pour les plus volontaires, les gestes sont rapides, la posture décidée, on sent une froide efficacité. On leur a confié une tâche, ils l'exécutent sans état d'âme.

Pour les autres, guère d'enthousiasme. Les armes ne leur semblent pas très utiles. Fuzcos en bandoulière ou abandonnés contre une cloison, pendant qu'on se concerta sans fin.

C'est le cas de trois d'entre eux. Un caisson à l'écart, en bordure de village, leur a été attribué. Ils prennent le temps qu'il faut pour s'y rendre, et ils examinent la situation.

S'ils pouvaient seulement se poser au sec, discuter cinq minutes, derrière un godet bien rempli... mais on entend le motomec de la chef qui va tourner le coin, alors on reprend l'unique fuzco, et on s'active avec fébrilité. Au moins en apparence.

Mais non, ce n'est pas elle, c'est Mona. Un dernier coup de gaz et elle s'arrête, à quelques pas. Les trois colons, bien que soulagés, la reconnaissent à peine. Elle est bien loin la jeune savante toute fraîche sortie du labo. Elle a perdu le sourire, l'énergie anime ses traits, un pli soucieux lui mange le front.

Elle passe la jambe par-dessus le guidon, un geste élégant qu'elle découvre tout juste. N'étaient-ce les circonstances, jouer les femmes d'action l'amuserait.

Un des hommes ouvre la bouche mais elle coupe court. Sa main droite, armée d'un pèhème, pointe méchamment vers les trois, de vraiment très belles cibles.

— Par ici votre superbe fuzco, la crosse du bon côté s'il vous plaît.

Ils se regardent, surpris, voilà qui n'est pas dans la procédure. Ils vont protester, mais un petit rien dans l'œil de Mona les retient. La situation pour eux restait abstraite, et brusquement, ils comprennent, pleinement et entièrement. C'est

une vraie guerre, il faut choisir son camp.

Encore l'indécision. Ils aimeraient prendre parti, s'engager, quoi. Ou plutôt pour être honnête, savoir qui va gagner...

Encore une fois, il leur manque du temps, de l'information.

Autour d'eux, le vent redouble, un air glacial qui lutte avec la chaleur du feu. Le moteur ronfle au ralenti. Des allées et venues dans l'allée juste à côté. Une porte qui saute, un cri de satisfaction.

La jeune fille n'a pas suffisamment d'expérience. On traîne beaucoup trop, elle va s'énerver, c'est certain. Elle est très au-delà de sa vocation, mais les événements ont franchi le point de non-retour. Elle en est convaincue, elle défend la communauté, et même plus : l'idée de la communauté.

Alors ils cèdent. Après tout, devant la force, qui pourra leur en tenir vraiment rigueur ? L'arme est doucement relevée dans le bon sens, elle change de main et termine en bandoulière, sur l'épaule de Mona.

Elle remonte en selle sans les quitter des yeux. D'une main, la marche arrière, jusqu'à la distance convenable. Puis un demi-tour, un peu laborieux, certes, mais parfaitement efficace. Elle repart comme elle est venue, direction la frontière, ce n'est qu'à une minute.

La frontière, c'est une série de piliers en alliage composite, espacés de vingt mètres environ. Imputrescibles, épais et souples à la fois, ils soutiennent la grille de protection depuis toujours. Leur base est noircie et quand la foudre les atteint, l'intensité colossale qui le traverse provoque un affaiblissement du métal. Qui se tasse alors de quelques centimètres. La grille à cet endroit est donc moins bien soutenue, et une réparation est nécessaire.

Un autosoudeur s'en charge, nuit et jour, vingt-quatre sur vingt-quatre. Il se déplace lentement, pilier après pilier. Il met en place deux vérins, puis il découpe, soulève, soude, apportant le métal nécessaire, couche après couche.

Au moment où Mona traverse la frontière, l'autosoudeur intervient justement, arc-bouté sur son pilier, en pleine soudure.

On la voit d'un peu plus haut dans le village. C'est Louka, en train de superviser un groupe, c'est-à-dire de lui sonner les cloches, qui aperçoit la jeune fille, presque par hasard. Le motomec en plein élan qui s'enfuit, le fuzco en bandoulière, le jet de

boue projetée par les roues en pleine accélération.

Louka est au comble de l'énervement. Comme tous, il n'a pas dormi. Le temps passe et la situation empire, à mille lieues de ce qu'il avait imaginé. Ce n'est pas un fin tireur, mais il sait qu'il a une chance. Il épaula son arme, réglée au maximum de son potentiel destructeur, et vite, trop vite, c'est le manque d'habitude, il tire.

Très rapidement, le chargeur se vide. Une rafale souple, très groupée, avec à peine une sensation de recul. Les balles frappent l'autosoudeur de plein fouet. La soudure s'arrête aussitôt, l'appareil se fige, définitivement détruit.

Mona s'échappe dans l'obscurité.

— Soukana ! enrage Louka.

Autour de lui, le groupe l'a vu épauler et presque dans le même mouvement, tirer. Ils n'ont pas vu la cible, c'est le soudeur qui retient leur attention. Ils pensent aussitôt aux piliers, à la grille.

Ils échangent un regard désolé, inquiet. Un matériel de plus à remplacer. D'urgence. « Un gars si calme, d'habitude » pensent-ils.

Quant à elle, Mona respire, mais c'est une autre sorte de difficulté qui s'annonce. Comment rouler dans le noir ? Le noir qui la prend au ventre, pendant longtemps encore elle se souviendra de son arbre perchée. Alors voilà, ouvrir à fond les gaz, moi je veux bien, se dit-elle, mais entre chaque éclair on n'y voit rien, et ce rocher là-bas, ne serait-ce pas un de ces fauves ? Si les ténèbres ne les dérangent pas, ne va-t-il pas se jeter sur elle ?

Alors elle braque à gauche, puis à droite. Le guidage automatique ne convient pas, elle hésite, elle ralentit. Comme un fait exprès, l'orage permanent, soudain assoupi, devient avare de cette aube violente, lointaine et silencieuse qui secouait les cieux toutes les dix secondes.

Va-t-elle dégager le phare, soigneusement entouré d'un chiffon sale et mouillé ? Ou au contraire privilégier la sécurité ? Elle ignore tout simplement si on la distingue encore depuis les allées moins obscures du village.

Elle hésite, elle accélère.

Encore étonnée d'avoir réussi, la tête bouillante, elle se répète les instructions qu'elle s'est elle-même imposées : trouver

des armes, des munitions, coûte que coûte, et se retrouver au cimetière, vite. C'est comme si elle entendait Manu, comme si elle le voyait, et si elle fermait les yeux, ce serait une silhouette calme et rassurante qui se dessinerait sur ses paupières.

Il avait doucement posé le corps de Vernie, et sans même reprendre son souffle, il avait pris le visage de Mona entre ses mains. Elle lui avait dit : c'est toi que l'on écoute maintenant. Il avait répondu : Non, Mona. J'ai trop tardé à réagir, et six hommes sont déjà morts. De nous tous, tu es la seule à n'avoir pas fait d'erreur. C'est toi qui vas nous diriger, nous guider. Mais d'abord, il est une dernière bataille que nous devons gagner.

Ils ont posé leur front l'un contre l'autre, juste une seconde, les yeux fermés. Puis chacun de leur côté ils sont partis en chasse. Car ils ont échoué à stocker des armes, Mona l'a bien compris. Pas besoin du cours d'histoire militaire, elle n'y a jamais assisté, même en auditrice libre. La déduction qui s'impose n'est pas difficile : ce n'est pas avec un fuzco et un pèhème qu'ils vont contester la dictature qui s'installe. Agir, vite, c'est ce qu'elle s'est répété.

Et c'est ce qu'elle vient d'accomplir. Il ne reste plus qu'à rejoindre les autres. Réfléchir, se dit-elle. Le village est à sa droite, donc elle est dans la bonne direction. Surtout éviter de penser à la cape noire de la nuit qui lui serre les épaules, ne pas imaginer la silhouette griffue qui peut-être va lui crocher la nuque, ne pas se retourner c'est inutile.

Serrer la poignée de gaz, à s'en blanchir les doigts. Amortir avec les genoux, les fesses à peine posées sur la selle, respirer, souffler, entre chaque choc. Freiner d'urgence, repartir. Ne pas écouter la plainte des muscles tétanisés, brûlants.

À cent mètres, le village. Autrefois un refuge, aujourd'hui dévasté. Et devant, le cimetière, elle en reconnaît enfin le chemin. Des roches brisées, entassées de chaque côté, un accès à peine assez large, et si proches maintenant les deux rangées de tombes, régulièrement prolongées, bien trop souvent.

La réelle protection des deux haies minérales rassure Mona. Son motomec ralentit, elle lâche des deux mains, laissant pendre les bras. Elle sait qu'en l'absence d'instructions, le pilote mécanique va prendre le relais, elle a compris au moins cela.

Deux colonnes de pierre noire ; déjà érodées, affligées d'une

verticalité douteuse. Un goulet d'étranglement pour les masses d'air sournaises, celui qui franchit cette limite peut sentir le fouet des averses coupantes. On imagine un lieu de repos éternel, et c'est un enfer. Peu fréquenté par les vivants.

La machine continue sur sa trajectoire, elle franchit ce porche lugubre, puis elle stoppe. Les tombes, de simples pavés de titane gravé qui émergent du sol, deux rangées de gardiens inertes défiant le temps.

Tout au bout, des hommes et des femmes, en plein recueillement. Ils ont voulu devancer la procédure. Armés d'outils de fortune, ils ont creusé la terre grise, réapprenant des gestes oubliés. Ils se sont penchés, ils ont laissé la dépouille de l'une d'entre eux. Ni la meilleure, ni la plus belle, ni la plus intelligente, mais un emblème malgré tous ses défauts.

Puis ils se sont relevés en silence, étouffés de tristesse, déjà inquiets pour le futur, et l'arrivée de Mona parmi eux referme cette parenthèse étrange, une cérémonie surgie du passé, à leur étonnement extrême et douloureux.

— Et le chirurgien ? a demandé l'un.

— Impossible, a répondu l'autre. Une balle explosive, à bout portant...

Manu aimerait passer plus de temps, mais ses regards sont entraînés malgré lui vers le village. Le feu est enfin éteint, et les éclairages s'éteignent, les uns après les autres. Louka n'est pas un militaire, mais il a compris l'essentiel : camouflage, harcèlement.

La longue file des automecs est en train de franchir la frontière et tous la regardent, stupéfaits. Certains épaulent leurs armes, craignant on ne sait quoi, et c'est seulement la présence d'esprit des chefs qui empêche une destruction imbécile.

Les machines parviennent sur la place, puis sans transition elles commencent à niveler, racler, découper. Dans quelques heures seulement, le derrick de l'antenne reprendra position et les décombres de la Commanderie ne seront plus qu'un souvenir. Alors, chacun le comprend maintenant, l'Interface à nouveau sera possible, et la vie pourra reprendre son cours.

— Ils sauront où nous sommes, dit Mona.

Manu le sait bien. Les quelques indécis qu'il a pu rassembler ne font pas une armée, et bientôt la chasse commencera.

— Nous sommes trop peu nombreux, dit-il. Une autre barge

sera envoyée au lever du jour avec des renforts, mais sans arme bien entendu. C'est le point faible. Nous devons tenir la piste Alpha coûte que coûte afin que les nouveaux colons soient sécurisés. D'ici, la route d'accès nous est pratiquement coupée. À moins que Pavel ait réussi.

Il regarde Mona. En plus de ce qu'il éprouve pour elle, il connaît bien maintenant son esprit d'analyse. Il estime qu'il n'est même pas utile de la questionner.

Elle a déjà décidé :

— Nous devons nous séparer en deux groupes. Manu sur le motomec, avec l'un de vous en passager. Celui qui connaît le mieux les armes. Les autres avec le six-roues, beaucoup plus lent. À travers les collines. Laisser une indication ici pour Pavel, et partir avant le jour. Lindalue ne sera pas longue à nous trouver...

Ils sont tous d'accord, même s'ils n'ont pas tous compris. Dans l'adversité, il est bon de suivre celui qui sait où et comment.

Mais comment laisser un message ?

L'Interface est si pratique, ils sont tellement habitués. Sur Terre, en d'autres temps, on utilisait... quoi déjà ? Du papier ? Un crayon ? Il faut dire qu'on a perdu l'habitude.

C'est Irina qui trouve, la technicienne du groupe : un morceau de vieux chiffon que l'on découpe en bandes. Des gobelets d'aluminium déposés au sol, remplis de carburant. Un caillou plat, pour boucher le tout, éviter une combustion trop rapide, et empêcher la pluie de trop pénétrer. Un coup de briquet, on allume. Voilà un sémaphore.

Ils sont sur le départ. Manu en selle, et Irina derrière. Le fuzco, ce n'est pas sa tasse de thé, mais qu'importe, elle veut bien apprendre. Pour l'heure, il suffit de suivre ; elle est volontaire.

Manu échange un dernier regard avec Mona. À peine se sont-ils retrouvés qu'ils doivent déjà se séparer.

Ils partent au moment où la pluie s'arrête, remplacée par une vapeur dense, épaisse comme un linge humide, et qui étouffe la terre de sa chevelure moite. Manu grelotte. Leur cérémonie improvisée, bien trop longue, les a tous transpercés de froid. Il se réjouit maintenant de l'action : mettre le corps au travail, muscles et neurones au complet.

Il lance le motomec à l'assaut du terrain vague. Il connaît les abords du village, le trajet vers la piste Alpha. Il en a étudié

chaque pierre, et malgré la bouche embuée de la nuit, malgré le flot sinistre de la brume, il sait où il va.

C'est une chance, car le terrain est vraiment rude. Des ravins encaissés, encombrés de broussailles, qu'il faut contourner ; des pierriers glissants, jonchés de silex coupants, qui glissent sous les roues emballées ; des acaciaux dont les branches rampantes éparpillent leurs épines meurtrières ; des amas de fougères arborescentes en décomposition, des ruissellements d'eaux boueuses qui cherchent un exutoire le long des pentes, finissant par s'engouffrer dans les mille fissures offertes par le roc. Et toujours, partout, la brume lourde à peine troublée par le vent, les éclairs lointains que l'on devine et qui barbouillent la nuit de leurs éclats étouffés, la fatigue écrasante, qui augmente à chaque instant, et alourdit les mains, les bras, les jambes, le corps en entier.

Ils arrivent finalement, ils reconnaissent la dernière colline. Une lueur pâle laisse espérer l'aurore. Et soudain, c'est la piste d'accès.

Cent mètres avant, Manu coupe le moteur. Les deux font silence, guettant le moindre bruit. À l'exception de quelques tourbillons lointains, le vent est tombé. Le brouillard également se dissipe, et l'on peut enfin apercevoir les environs. Une clarté bistre, parfois si faible qu'on raterait le bout de son bras, mais qui se déchire en lambeaux plus clairs, et par intermittences, si le regard est bien placé, on distingue le trait rectiligne et brun foncé de la piste Alpha.

— Nous y sommes, dit Manu. C'est le moment difficile, il faut savoir si un piège est déjà en place.

Ils cachent leur engin un peu plus bas, entre trois rochers. Un endroit invisible, normalement en dehors de tout passage logique. Ils entament un grand contournement de la zone, marchant à vingt mètres l'un de l'autre. Manu a donné l'un des fuzcos, il en a expliqué le fonctionnement.

— Tu as un cache-flammes, si tu es bien abrité lorsque tu tires, on ne te verra pas. Ils arriveront peut-être par la piste, ou par la colline. Dès qu'ils dépassent le point de jonction, tu tires une balle toutes les trente secondes. Je te montre la visée, active ton Interface.

Son fuzco sur l'épaule, Irina s'exécute.

— Les communications ne marchent pas, poursuit Manu, mais tu as quand même des petites choses. Tu cliques sur **Objets**, puis **Armes**. Ton fuzco est dans la liste, l'arme est connectée avec toi. Uniquement parce que tu la touches, la transmission se fait par l'électricité statique. Tu cliques sur **Combiner**. À ce moment-là, tu vois le viseur dans ton Interface. Tu épaulés tout en posant la garde sur ta main ouverte, et le point d'impact est visible directement dans ta propre vision.

— Génial ! J'avais jamais entendu parler...

— Les militaires en utilisent. J'ai cherché quelque temps avant de le retrouver sur l'Interface.

— Je comprends pourquoi Lindalue...

— Elle connaît peut-être le truk, mais je t'assure qu'elle sait parfaitement tirer avec ou sans viseur assisté...

Il termine ses explications, et il lui demande de se cacher, de guetter l'arrivée des autres.

— Nous ne sommes sûrs de rien. Peut-être ne viendront-ils pas, mais j'en doute fortement. Peut-être viendront-ils par un autre chemin, mais c'est peu probable. Tire, et quand tu n'auras plus qu'un chargeur, replie-toi vers moi. Je vais m'éloigner pour te couvrir. Peut-être sont-ils déjà là, cachés à nous attendre. Mais je ne crois pas car le chemin que nous avons pris est le plus rapide. S'ils sont dans les parages, c'est moi qui les verrai le premier. Reste ici, et continue à contrôler la piste, dans tous les cas.

— Tu es au courant que le point d'athémassage n'est pas garanti ?

Oh que oui. L'image de Mona coincée sur le siège, l'eau qui monte, il s'en souvient.

— Il y a beaucoup de paramètres, nous avons fait un choix. Ceux qui arriveront avec la barge changeront le rapport des forces en notre faveur, quoi qu'il arrive. L'endroit le plus probable pour l'athémassage est ici, et ils vont tenter de le contrôler, c'est inévitable.

Ils échangent une poignée de main, maladroite. Irina se retrouve seul dans cette lande glauque ; la gorge sèche, elle déglutit. Elle n'a jamais tiré de sa vie, et elle est désormais seule, avec tellement peu de munitions.

Manu s'est remis en route. Ses oreilles, ses yeux, l'intégralité

de ses sens ne sont qu'une éponge à sensations. Le moindre bruit, la plus petite tache de lumière, les vibrations du sol, il enregistre tout, son cerveau analyse, trie, surveille. Il a découpé le terrain en sections, qu'il explore les unes après les autres. Plusieurs kilomètres carrés, qu'il n'arpente pas en intégralité, mais qu'il traverse avec prudence, les uns après les autres. Certains points sont écartés, non stratégiques, même pour un non-initié : les creux, les vallons n'offrant aucune visibilité, les sites trop difficiles d'accès. Certains autres seraient valables, mais nécessiteraient une grande expérience du combat.

Au bout de plusieurs heures, il décide une pause. Il est sûr au moins qu'ils sont les premiers sur les lieux. L'atmosphère devenue limpide lui a facilité la tâche, et si un grand nombre d'éclairs augmente les risques de foudre, le temps vire au sec, plus confortable pour le guet.

Au moment où il décide de s'asseoir, il sent une vibration de l'air. Au détour d'une colline, un six-roues chargé d'hommes et de femmes cahote péniblement. « Si Lindalue est du nombre ce sera du sport, pense-t-il sans état d'âme. » Il n'est pas inquiet, encore moins effrayé. C'est sa formation, son métier. Il a toujours eu les meilleures notes et s'il échoue, ce sera sans regret : il aura tout essayé, de la façon la plus logique possible.

Bientôt, l'engin dépasse la limite qu'ils ont fixée. « On va voir si elle a compris » s'impatiente Manu. Dix secondes plus tard, un impact explose, à peu de distance de la machine lancée à pleine vitesse. Celle qui est aux commandes a vu, mais elle ne ralentit pas. Visant avec soin, Manu envoie une courte rafale en plein capot. Le moteur s'étouffe aussitôt, l'appareil ralentit, puis il s'arrête, guidé in extremis au bord du fossé latéral. Les passagers sautent de leur banquette, sans trop de hâte.

— Beurdak, mais c'est qu'on nous tire dessus ! s'écrie Olga, outrée.

Vitupérant et marmonnant, ils se rangent sur le bord, avec lenteur. Les pieds au fond de la rigole, les jambes empêtrées d'une boue caillouteuse qui leur fait tout une gangue jusqu'aux genoux, ils sont vaguement inquiets. La main en visière, ils essaient d'y voir, mais d'où viennent donc ces tirs ?

Une deuxième balle d'Irina, beaucoup plus précise que la première, frôle une joue d'Olga, qui pousse un cri d'orfraie. La

filles comprend bien sa tâche : maintenir la pression, contenir, harceler. Ils tombent tous à genoux, abrités derrière le renflement du chemin.

Louka guettait, mais il n'a rien vu. Il a compris qu'il est devancé. Il craint un nouvel arrivage de colons, et son intention, qui était de saboter la piste, devient impossible à réaliser.

Au loin, un sifflement caractéristique : la barge. Encore cachée dans les nuages, mais qui en émerge parfois, pour s'y replonger la seconde d'après, dans une trajectoire construite d'hésitation et de prudence.

Le tireur a cessé, il ne voit plus personne, il économise. Louka ordonne une série de tirs préventifs et généreux. Un gaspillage d'explosions au hasard. Manu jubile. Son instinct lui souffle que jamais Lindalue n'aurait commis pareille erreur.

Cessez-le-feu. Dans la boue jusqu'à la ceinture, les colons entassés dans leur fossé n'en mènent pas large.

— Bon, tu crois qu'ils sont calmés, s'interroge Olga ?

— Passe la tête, on verra bien !

Celui qui a ronchonné est hargneux. Il n'aime pas ce genre d'expédition. On lui a vendu une chasse à l'homme, une traque peinarde, l'équivalent d'une exécution, ce qui ne lui fait ni chaud ni froid. Et ensuite, on retourne tranquille finir sa nuit. Les automecs réparent le podonok, et c'est reparti de plus belle. On reprend les petits business, et tant pis pour les moudakews.

On est dans un pays de liberté, oui ou non ? Alors qu'on rebâtisse le tripot, officiellement cette fois. Et si certains veulent organiser des jeux, et bien où est le problème ? Ceux qui ne supportent pas n'ont qu'à s'occuper autrement, et puis voilà.

Le discours n'a pas franchi ses lèvres, mais tous ceux du groupe l'entendent résonner. On les ferait voter qu'ils seraient tous d'accord. « C'est votre liberté qui vous importe... » a dit Louka sur la place du village. Et les voilà en chasse.

Amusant, certes. Au moins au début. Mais après une heure de trajet en pleine nuit, avec les feugres, dont les yeux brillent dans le reflet des phares, pour disparaître aussitôt, et réapparaître derrière, ou sur les côtés, partout en fait. Et la bourrasque, neige fondue et compagnie, qui vous transperce de froid et d'humidité malgré les couches de vêtements. Pour la catastrophe de la Commanderie, on a bien compris, tout va se réparer tout seul

comme d'habitude. C'est ce qu'on espère, ce qu'on s'imagine. Mais qu'on ne compte pas sur eux pour la main à la pâte...

À cinquante mètres de là, le six-roues commandé par Mona va franchir la crête. Il stoppe, moteur au ralenti. Situation bizarre, où les guerriers en herbe, se rejoignant les uns en face des autres, hésitent à réagir. Des techniciens, des ingénieurs, plus préoccupés de s'envoyer un godet que de se jeter les assiettes à la tête.

Le sifflement aérien de la barge déchire l'atmosphère. À moins d'un kilomètre, l'engin touche le sol dans un jaillissement violent et sombre.

Mona comprend la situation. Aux deux hommes qui portent les armes, elle donne l'ordre d'ouvrir le feu : une grêle de balles s'abat sur Louka et ses compagnons. Dans le désordre et la précipitation, le groupe tourne les talons, et s'enfuit.

Le journal de Lindalue

J'ai nettoyé le village. Sans moi rien n'aurait été possible. Je les ai vus, ces idiots de colons, leurs mains crasseuses profondément enfouies dans leurs poches poussiéreuses et grasses. J'ai bien senti que l'opération était mal partie. Alors j'ai agi, tant pis pour eux.

Louka me l'avait promis. C'est mon dû, c'est ce que je veux. Mais à chaque fois il dit non. Plus tard. C'est toujours plus tard. Alors je regarde autour de moi, je vois ce que j'ai fait, pour lui, parce qu'il me l'a demandé, et je m'interroge.

De chez Vernie, j'ai ramené les armes. Sans moi, les autres auraient attaqué le village, ils auraient pris le pouvoir, et nous en serions où ? Il m'a dit : tu n'aurais pas dû. Avec ses yeux noirs, son visage froid, ses lèvres blanches, comme s'il ne m'accordait aucune attention. Mais quelle autre solution ? J'ai vu le Manu, du coin de l'œil. Celui-là n'est pas loin d'être manchot, mais il a reculé, et tant mieux pour lui. Ma dernière balle aurait été entre les deux yeux. Et Vernie, qu'est-ce que j'y peux ? Légitime défense, et puis c'est tout.

Pour les autres je n'avais pas le choix. Il fallait un exemple. Éviter le chaos, absolument, reprendre les colons en main. Je verrai ses yeux, quand il reviendra, ses yeux noirs. Mais c'est facile pour lui : il est parti, il m'a laissée, et puis débrouille-toi. Et quand je demande mon dû, c'est plus tard. Toujours plus tard.

J'ai nettoyé le village. Les gens sont toujours les mêmes. Paroles faciles, paresse et imbécillité, mais quand vous montrez les dents, tout s'arrange. C'est bizarre, tiens : on ne se moque plus. C'est moi maintenant qui rigole. J'ai une trentaine d'hommes et de femmes, de gentils moutons. Leur boulot maintenant : enterrer les morts. Pas agréable, je sais bien, mais les

automecs sont occupés. Et puis comme ça, ils assimilent bien ce qui attend les contestataires.

Bientôt l'antenne sera debout, l'Interface fonctionnera, et je pourrai savoir où est la petite sainte nitouche. Je n'ai pas bien compris cette histoire de barge et de nouveaux colons, ni pourquoi Louka leur a réglé leur compte, hier. Il suffisait d'attendre, et de les mettre au pas. Les militaires sont comme les autres, je présume. Bien expliquer, avec les points sur les i, et tout le monde peut saisir la chance de changer de bord. On ne raisonne pas pareil quand on a le pèhème sur la tempe. Tout le reste, c'est mistiouy et mouskayav.

Il est encore parti, faire du ménage là où il n'y a pas besoin. Je l'ai prévenu : si ce que tu dis est vrai, tu vas tomber sur un os. Et alors, qu'il a répondu avec ses yeux. Alors rien. C'est un os qui s'appelle Manu, trop gros pour ton petit gosier d'intellectuel. Tu ne fais pas le poids, c'est tout. Il vaudrait mieux l'admettre. Tu as raté la gamine, une vache laitière dans un tunnel. L'autre ne te fera pas de cadeau.

Il m'a dit de m'occuper du village ; c'est fait, et ce n'était pas une petite affaire. Courir partout pour débusquer les trouillardes et les mettre au boulot. Garder les yeux derrière la tête, et régler leur compte aux petits malins, ceux qui confondent Lindalue et le gibier pour l'arène. Récupérer les flingues qui commençaient à traîner à droite et à gauche, à force de les distribuer à n'importe qui.

Je ne peux pas être partout. Mais dorénavant, on a trois groupes bien identifiés : les bras mous, pour les corvées ; les teneurs de gâchette, pour surveiller les premiers ; et les sobakov, qu'on attend au tournant.

S'il m'avait écouté, on aurait réglé le problème bien plus tôt. Cette histoire d'attendre les décès, des Premiers comme des autres. Je ne vois pas l'avantage. J'ai beau me torturer les méninges, je ne comprends pas le fonctionnement. Je me rends bien compte du lien avec l'âge, mais quelle est la cause réelle ? Le Pavel, avec son air de ne pas y toucher, il a quand même bien cherché. Partout. Je le surveillais du coin de l'œil, et j'ai bien vu : il n'a rien laissé au hasard. Alors quoi ? C'est nous maintenant les plus âgés. On va mourir aussi ?

Et maintenant qu'on a fouillé le village en entier ? On n'a

pas trouvé le fameux cube, alors la suite ? On baisse la nuque, et on attend la faucheuse ? J'aimerais juste comprendre le problème exact. Je pourrais être plus efficace, et on passerait à autre chose. Je pourrais m'occuper de moi. Mon désir profond, que j'aime et que j'attends depuis si longtemps. J'en suis malade, j'en crève. Attendre encore...

C'est comme pour l'héli-auto. Ils l'ont récupéré. Évidemment, le sécuriser aurait dû être un de nos premiers soucis. Mais le temps qu'on rassemble un minimum de monde, c'était trop tard. Nous n'avions pas pris le temps de réparer la serrure, c'est un tort. Un genre d'erreur à ne plus commettre.

Nous l'avons entendu tourner du côté du cimetière, puis plus rien. Sans antenne, sans communication, le pilote ne pouvait pas savoir où étaient les autres. Il a dû tourner en rond un moment, puis aller se poser quelque part et attendre que la brume se lève.

Je suis allée inspecter l'endroit : rien du côté de la frontière.

Je craignais qu'il n'aient déposé quelques colons avec des armes. Alors j'ai pris un motomec électrique, beaucoup plus discret, et j'ai poussé un peu plus loin. Terrain difficile, surtout dans le noir, avec un éclairage camouflé. Rien dans les ravins ni derrière les rochers. Je connais très bien le coin et je suis sûre de moi. De plus, pas de problèmes avec les sales bêtes, c'est trop près du village.

En dernier j'ai vérifié le cimetière, et j'ai vu la tombe toute fraîche : Vernie. J'ai regretté de ne pas y avoir pensé. J'aurais pu les coincer là-dedans, un vrai bonheur.

Et puis j'ai vu les gobelets, avec le chiffon qui se consommait tout doucement. Disposés en forme de flèche, j'ai admiré, c'était rusé. On ne fait plus ce genre d'astuce de nos jours. J'ai eu des regrets : pourquoi n'était-ce pas possible de travailler tous ensemble, entre gens intelligents ? Pourquoi fallait-il toujours tout gâcher ?

Puis je me suis ressaisie. J'ai compris que Louka avait raison au moins sur ce point : ils avaient prévu de se retrouver à la piste Alpha.

J'étais sûre dorénavant que l'héli-auto repasserait. Alors je suis retournée vers le village, et je me suis postée au dernier caisson. L'endroit le moins mauvais pour garder l'œil sur tout le monde, tout en guettant le cimetière.

Bien plus tard, quand le jour s'est levé, j'ai à nouveau senti des vibrations. Je ne sais pas où était exactement l'héli-auto, mais j'entendais le ronflement des hélices. Avec le vent et le manque de visibilité, impossible de savoir d'où le bruit venait. Peut-être bien qu'il tournait à nouveau en rond. Au bout d'un moment le brouillard s'est éclairci, et j'ai repéré le rouge des tuyères, juste à l'aplomb de la colline. Pile du bon côté, pas mal loin, mais quand même à portée de fuzco, à condition d'arroser large.

J'ai poussé la molette sur balayage, j'ai visé un mètre au-dessus du point rouge, exactement à l'endroit où devait se trouver le moteur, et j'ai tiré. Un chargeur, puis un deuxième. En moins d'une seconde, je suis assez forte pour ce genre d'exercice.

J'ai vu le point rouge disparaître, puis se transformer en une colonne jaune orange, avec un bruit mouillé, un peu sale, qui m'est parvenu deux secondes plus tard. Soit environ sept cents mètres, c'est-à-dire à la verticale de leur marquage lumineux.

Bingo ! La colonne est devenue un pétard d'orange et de rouge, une gueule brillante qui a dissipé les dernières nappes de brume, et l'on voyait bien la chute, assez lente au début, le choc brutal pour terminer. Puis une dernière explosion, sûrement le réservoir, qui n'a laissé aucune chance au pilote, ni à qui que ce soit présent dans la zone d'impact.

Pas la peine d'aller voir, ce genre d'incendie calcine tout. Je me suis demandé qui était aux commandes. Logiquement c'était Pavel. J'ai ressenti de la tristesse. Un beau mec, perdu pour tout le monde. Une autre victime de cette planète, de cette colonisation difficile. Vraiment affreuse.

C'est à ce moment-là que les communications sont reparties. Une sensation de sonnerie, juste derrière les oreilles, que j'ai toujours trouvée bizarre. Pas un vrai son, mais l'impression d'un son. Je crois que tous ont dû faire le même geste : plier le coude, tourner le poignet. Par contre, tous n'ont pas cherché la même chose. Moi, ce que je voulais savoir, c'est ce qui se passait côté piste Alpha. Ce que voulait savoir Manu, c'est ce qui se passait au village. Et ce que voulait savoir Mona, c'est où était Manu. Limpide.

C'était clair aussi la situation de Louka. Pris entre deux feux, sans véhicule, peut-être même plus de munitions. Un complet podonok en somme. Mais nakonec, ce n'est quand même pas

sorcier ! Ne te jette pas dans un trou si tu ne vois pas le fond, c'est tout ! Et devinez à qui de réparer les pots cassés ?

J'ai mis deux hommes sur un six-roues, j'ai sauté en selle, et j'ai pris la direction de la piste Alpha. J'avais trente secondes pour savoir si je coupais ou si je prenais le chemin normal. Finalement, je ne voulais pas me retrouver seule derrière le groupe de Mona, avec seulement deux pour m'épauler, loin derrière. Louka et les siens tiendraient bien le temps que j'arrive.

C'est ce qui s'est passé. Manu a récupéré le personnel descendu de la barge, puis ils ont fait jonction avec Mona, et pendant ce temps, on est revenu, et on s'est retranché dans le village. L'avantage du nombre, la logistique pour nous, les réserves d'eau et de nourriture, ils n'ont aucune chance de nous déloger.

D'ailleurs, ils n'ont pas essayé. Louka était convaincu du contraire, et nous avons encore temporisé, mais peu importe : nous étions dans la place, aux commandes, et pas près d'en être éjectés.

On s'est retrouvé les bras ballants, avec une sorte de fatigue écrasante. Je crois que depuis quarante heures, peu d'entre nous avaient pris un peu de repos. Si toute cette énergie guerrière avait été déployée pour de la construction, on aurait réglé plus de problèmes qu'en une année.

Pas de pluie, une chaleur timide perçant lentement les nappes glacées de l'aurore. Un vent léger, juste suffisant pour chasser les froides volutes brumeuses, et miracle, la lueur rouge pâle de Thémis qui se laisse coquettement entrevoir derrière un ciel brun jaune.

Le spectacle de la Commanderie effondrée sur elle-même, tas de ferraille déjà sérieusement entamé par les machines, et l'antenne rafistolée qui se dresse avec fierté. Les caissons éventrés, leur contenu éparpillé jusque dans les allées envahies de boue, de grêle amalgamée et de neige fondue. Au centre, une colonne de fumée grise. Mince, persistante, symbole désolant de notre petit monde dévasté.

J'ai fait une dernière ronde, terminée par ces quelques notes, et avant de m'allonger un instant, j'ai vérifié le berceau et tous les mignons accessoires. Comme chaque soir.

Je me suis endormie.

J'ai dormi, je ne sais combien de temps.

Bien plus tard, je me suis éveillée en sursaut. Quatre rayons de lumière pour quatre hublots, quatre faisceaux jaune d'or, fouissant inlassablement leur drapé de poussière, avec cette élégance silencieuse et captivante que l'on observe parfois dans une haute cathédrale.

Je me suis levée. Toute habillée de blanc j'étais parfaitement propre. À chaque pas, où que je pose mes regards, je voyais du bois précieux, du cuir patiné. Comme j'approchais de la porte déjà ouverte, j'ai aperçu la rue. Non pas une allée boueuse et triste, mais un passage de terre brune, peuplé de lavandes et de romarins, d'églantiers en fleurs et de valérianes vert tendre.

Louka se tenait dans l'embrasure, il tenait par la main un tout petit enfant. Il souriait, semblant me dire : vois, je te l'avais promis, le voici. Ses yeux gris riaient, ses traits reposés exprimaient la joie et le bonheur.

Le ciel d'un bleu lumineux, le soleil d'or, tout rayonnait d'une douce chaleur. Je regardais l'astre bien en face, étonnée de sa bienveillance. Mais il grossissait à vue d'œil, il se transformait. De plus en plus sombre, il devenait une étoile de couleur brique, énorme, laide, bientôt dissimulée par un voile sombre, gris, dont la noirceur étouffait toute vie.

Dans l'allée, c'était désormais un ruisseau, bientôt un torrent huileux et gris, charriant pierres et débris, qui emportait tout sur sa route. Plus personne pour m'accueillir, plus d'enfant délicat, plus rien que l'obscurité peuplée d'êtres inquiétants.

Je me suis éveillée en sursaut. Gris, tout était gris. Comme je m'étais couchée, exactement dans la même position, je me soulevais, péniblement dressée. Ma combinaison pleine d'accrocs et de terre à moitié séchée formait des plaques inconfortables qui collaient à ma peau en sueur. Ma respiration était courte, haletante.

J'ai retenu mes larmes et je me suis levée. J'avais beaucoup trop dormi.

Dehors, un moteur s'est arrêté, juste devant ma porte. C'était lui, Louka. J'ai ouvert et j'ai vu ses traits tirés, son visage hagard. Le contraire de l'homme posé et sûr de lui que j'ai connu. Il avait continué à chercher, inlassablement, alors que l'épuisement avait abattu les plus résistants. Derrière lui, dix colons, dix motomecs.

Les meilleurs qu'il avait pu trouver.

La poursuite

La sergente Lamine n'hésite qu'une seconde. La faille devant elle, certes d'une profondeur impressionnante, n'est guère de nature à impressionner une sportive de son niveau. Malgré son essoufflement, elle continue sur sa lancée, donnant à peine une impulsion supplémentaire, et d'un bond souple, elle saute, se recevant les jambes bien écartées, sans aucun risque de glissade malencontreuse.

Dix minutes plus tôt, elle a quitté le groupe. Son tour est venu d'assurer la sécurité, elle a empoigné le fuzco que lui tendait Mona, et après une vérification du chargeur, elle est partie en petites foulées, vers l'arrière. Toutes les vingt secondes, elle s'est arrêtée net, tendant l'oreille, guettant l'arrivée du convoi qui les poursuit.

Au bout d'un kilomètre, constatant avec un rire bref l'absence des poursuivants, elle a quitté le chemin. Devant elle, une rangée de colonnes massives, hautes comme trois arbres.

À peine un regard pour estimer la difficulté, elle s'est élancée à l'assaut. La roche dure, bien que glissante, présente suffisamment d'aspérités, et c'est avec aisance qu'elle est parvenue au sommet.

Elle saute, d'une colonne à l'autre, de plus en plus haut, de plus en plus loin. Elle arrive sur la plus proéminente, la première d'entre elles, et après un regard aux alentours, elle s'assoit tranquillement. Pas de fauve à l'horizon, elle peut commencer l'attente.

Elle se dit qu'elle aurait pu trouver un poste moins dangereux, mais la situation l'amuse. Le ciel d'un noir de jais, la foudre blanche qui tombe au hasard, la bourrasque sèche et imprévisible, les poursuivants armés jusqu'aux dents, elle a cent

raisons de craindre la minute qui va suivre. Mais elle est jeune, quinze ans à peine, à cet âge on est éternel.

Elle se parie à elle-même : compter jusqu'à trente. Non, plutôt quarante, et elle les verra. Sinon c'est trop louche, elle redescend. Elle vérifie la fine corde lovée sur le sol de pierre, elle évalue du regard l'ancrage rocheux qu'elle a choisi, et elle compte.

À trente-cinq, un large sourire lui fend le visage. Tout là-bas, au bout du défilé, un déplacement. Elle plisse les yeux, elle aimerait bien ces petites jumelles si pratiques par tous les temps. Elle en avait pendant ses classes. Un cran sur la molette et vous passez en infrarouge, un deuxième cran et c'est l'усилител⁴¹.

Mais ici rien. On est en mode survivants, ne compter que sur soi-même. Avec quand même une arme, et quelques munitions. Le dénuement pendant l'action ne la dérange pas. Elle est imbattable, au combat rapproché comme au tir de loin.

Le véhicule ennemi s'est approché. Un pilotage nerveux, loin devant les autres qui viennent juste d'apparaître. Elle reconnaît le style de conduite : celle que les colons ont nommée Lindalue. Une dure à cuire, qui a déjà éliminé l'un d'eux. Parfois téméraire, façon de provoquer une réaction, mais le plus souvent aussi prudente qu'un puma.

Lamine épaula, elle vise. Une cartouche explosive, à cette distance, c'est le tir au but assuré. Une seule balle bien placée, un carter fendu, et c'est terminé pour le service. Elle va presser la détente, mais l'autre a freiné brusquement, s'est décalée et s'est rangée sur le côté. Lamine réajuste la visée et lâche deux tirs. Puis elle s'aplatit au sol, le plus vite possible. La réaction ne tarde guère : une grêle de balles percute le rebord, juste devant elle, projetant des éclats de granit à plusieurs dizaines de mètres.

Elle sait qu'on la guette, elle ne risque pas même un regard. En rampant, elle rejoint le bord opposé. En un mouvement bien rodé, elle jette la corde le long de la paroi. Son fuzco sur l'épaule, elle se jette dans le vide. Au moment où elle va percuter le sol, elle tend le mince filin qui la freine brutalement. Elle amortit, les cuisses, les genoux. Un coup sec pour décrocher la fixation, et elle est debout, l'arme à la main. Le tout n'a pas duré plus de vingt secondes.

41 Amplificateur lumière. Du russe « amplificateur » (усилител).

Derrière la colonne de pierre, elle entend un bruit de moteur qui vient mourir, brusquement ralenti, puis qui s'éteint.

— Déjà là ! siffle Lamine.

La contre-attaque est à la hauteur de la réputation. Elle mesure mieux maintenant son adversaire et elle opte pour la prudence. À grandes enjambées de côté, elle va s'abriter derrière le piton suivant. Au moment où elle l'atteint, une forte déflagration retentit : une quadri. C'est la partie de plaisir qui commence vraiment.

Un quart d'heure durant, elles vont se battre violemment, chacune agressant l'autre, puis décrochant brutalement, puis reprenant du terrain. Aucune des deux ne parvient à prendre l'avantage.

Lamine entend soudain d'autres véhicules qui s'approchent. L'équilibre des forces est rompu, et à l'abri des colonnes de pierre, elle pique un sprint. Il est temps de passer la main. Elle a rempli sa courte mission : un temps précieux gagné pour les fugitifs.

Mona l'attend un peu plus loin. Lamine saute en selle et elles accélèrent. Un peu plus loin, un autre guerrier prendra le relais, et l'opération se répétera.

Au moment, où ils passent le premier virage, une violente explosion. Le motomec, déstabilisé, capote et percute un rocher, projetant à terre ses deux passagers. Lamine se relève. Le sang coule sur sa joue, et son poignet cassé pend lamentablement. Elle s'approche de Mona qui gît au sol, complètement sonnée.

— Mona, secoue-toi, il faut partir d'ici, vite.

Elle entend derrière un bruit de roulement. Un motomec qui freine en catastrophe, dans une gerbe de cailloux et de terre noire mélangés.

Lindalue, son pèhème à la main.

— On ne bouge plus. Aucun intérêt à jouer les héroïnes, n'est-ce pas ?

Lamine est stupéfaite, elle n'a pas compris le piège, elle ne l'a pas vu venir, comment a-t-elle pu... Un raccourci peut-être ? Elle avance d'un pas, elle va tenter un geste désespéré, mais sa mort est dans les yeux de Lindalue. Aucun intérêt, effectivement.

— À genoux d'abord... Mains derrière la tête... Allongée maintenant.

Lindalue extirpe un collier de sa poche, elle attache les poignets de Lamine. Qui hurle de douleur, impossible de se retenir. Lindalue opère vite, sans état d'âme.

Mais Lamine comprend qu'elle aura la vie sauve. À moins que l'autre n'ait plus de munition... « Si ça se trouve, se dit-elle, son fuzco est vide. » Mais comment s'en assurer ?

Mona est toujours à demi inconsciente.

Lindalue la fouille, méthodiquement. D'une poche de la combinaison, elle extrait le cube, à peine emballé dans un morceau de chiffon. L'objet se met à luire, faiblement, comme s'il voulait prendre part à l'évènement. Les deux jeunes femmes le contemplent, fascinées.

« Autant d'efforts pour un si petit objet » se dit Lindalue.

Elle s'adresse à Lamine, qui la fixe, expectative.

— Tu n'as rien à craindre, dit Lindalue. La poursuite est terminée, nous avons récupéré ce que nous cherchions. Quand celle-là se réveillera, vous reprendrez votre chemin. Vous n'êtes plus très loin du lot treize.

Elle cherche du regard entre les rochers. Elle récupère le fuzco, les munitions, le revolver que Mona portait à sa ceinture, et qui gît un peu plus loin.

— Malheureusement, je ne peux pas vous laisser vos armes, continue-t-elle. Vous devez vous hâter pour survivre, l'endroit est dangereux. Réfléchissez : si vous décidez de nous rejoindre, alors nous aurons besoin de gens comme vous. Sinon... vous serez tuées, c'est inévitable.

Elle enfourche son motomec, elle tourne le guidon et bloque la poignée de gaz. Louka et les autres sont encore à cinq cents mètres de là.

Louka, épuisé, mais à l'impatience intacte. Ses mains crispées sur le guidon lui sont une souffrance, il est avachi, et une douleur lancinante lui traverse le dos. Sombre, silencieux pendant les étapes, il a suivi avec difficulté, s'attachant seulement à ne pas être le dernier. Il a laissé l'initiative à Lindalue, et il ne le regrette pas. Pas encore.

Il a suivi de loin la mise en place du piège : un tir au mortier de loin, minutieusement préparé à l'avance. Lorsqu'il voit Lindalue revenir, son cœur bat, il n'ose y croire. Et puis elle croise le groupe, ralentissant à peine. D'un signe impérieux, elle

ordonne le demi-tour.

Les autres suivent comme un seul homme. La chasse dans ces conditions, c'est un cauchemar, et plus ils s'éloigneront de Manu et de ses nouvelles recrues, plus ils souffleront.

À propos de Lindalue, aucun ne pense plus à critiquer. Ils la découvrent rapide, efficace, soucieuse de ses équipiers. Ils n'en reviennent pas. Certains d'entre eux se révèlent doués, et deviennent de vrais soutiens.

Ils roulent une bonne demi-heure. Un train d'enfer.

Arrive une section assez droite. Ils sont tous en enfilade, et Louka voit enfin clairement la tête de file. Il freine, dégaine son arme et tire trois coups en l'air. Devant, on entend, et on s'arrête. On attend.

Louka est à bout. D'un grand geste du bras, il appelle Lindalue. Demi-tour, elle revient, se gare près de lui.

— Alors ? dit-il d'un ton sec.

— Je l'ai.

— Donne.

Deux yeux gris affrontent deux yeux noirs.

— Je veux comprendre d'abord.

— Donne. Spessit, ils peuvent encore nous rattraper !

La jeune femme éclate d'un rire sec.

— Ils n'en ont aucune envie je crois... D'ailleurs, ils ne savent pas à quoi sert cet objet. Tu es le seul à savoir. Tu dois m'expliquer. J'ai le droit. Je me suis battue pour avoir ce droit.

Louka, respiration sifflante, visage de marbre. Il sent qu'elle ne lâchera pas. Il craint qu'il ne lui reste que quelques heures, tout au plus. La jeune femme qui est en face n'est plus la même. Si volontaire, si efficace, il se demande pourquoi, comment. Elle d'habitude si docile, si... crédule.

Sur le tapis, il pourrait poser l'enfant, c'est une possibilité. Mais qu'il a si souvent utilisée. Le temps presse, tragiquement. Un court instant de réflexion, et il baisse les yeux.

— D'accord. Allons-y, je t'expliquerai sur place. C'est au chirurgien.

Devant, ils n'ont pas attendu. Au passage Lindalue, du geste, leur a enjoint de continuer. Ils ne se sont pas fait prier. Ils viennent juste de disparaître, loin là-bas.

Un sourire au coin des lèvres, elle tourne son guidon, et elle

démarre. Vite, rejoindre les autres, passer en tête. À peine un mètre plus loin, un doute affreux lui traverse l'esprit. Par-dessus l'épaule, elle jette un regard.

Louka, fuzco en joue, la vise soigneusement, presque à bout portant.

Tenant le tout pour le tout, elle braque brutalement, poignée de gaz au taquet. Mais le coup est déjà parti. La balle traverse la jambe, la selle, et va se terminer dans le carter moteur.

Lindalue pousse un hurlement. Douleur, désespoir, une frustration plus douloureuse que la douleur, un cri désespéré qui monte de ses entrailles et qui meurt dans sa gorge, avant même d'avoir franchi ses lèvres.

Avec un bruit d'engrenage brisé, le moteur cale, bloquant les quatre roues motrices, éjectant la jeune femme par-dessus le guidon.

Louka met pied à terre. Il s'approche du corps étendu. Elle bouge à peine. Le sang qui s'écoule de la blessure forme une mince flaque, peu à peu agrandie. On voit, sur la visière du casque, tout juste à la hauteur des lèvres une buée de plus en plus large, opaque.

Il se penche. Il fouille les poches, une à une, tout comme l'a fait Lindalue moins d'une heure plus tôt. Cependant, il est fébrile, et la main qui trouve finalement ce qu'il cherche depuis si longtemps se met à trembler, tandis qu'un cri étouffé lui gonfle la gorge.

Le cube, toujours faiblement lumineux, change de poche pour la deuxième fois de la journée. Louka va remonter en selle, puis il se ravise. Il se penche une dernière fois sur Lindalue, qu'il soulage de son arme.

Avec un soupir de fatigue, ou peut-être est-ce une satisfaction mélangée d'impatience exacerbée, il démarre. Il s'éloigne, sans un regard pour le corps de la jeune femme.

Sur les falaises, la pluie se met à tomber.

Hacking

Le sergent Mika se pose des questions. La nuit va tomber, ils viennent de dresser le campement, et son tour de garde commence.

La nuit va tomber, si l'on peut dire. Tout juste une transition entre une obscurité pas tout à fait complète et une noirceur totalement impénétrable. Au vaisseau mère, le matin était pourtant prometteur. Un éveil sans histoire, une trajectoire impeccable, un athémissage plutôt rude mais il en a vu d'autres. Et puis l'accueil expéditif de Manu.

La grande crainte de Mika était d'arriver dans un monde en paix. Mais après le bref exposé de leur capitaine, il a été rassuré. Lui qui ne rêvait que plaies, bosses, et autres actions héroïques, on peut même dire qu'il est servi.

Tout est en place, plus grand-chose pour se distraire, et son œil étonné observe Mona. La jeune femme est simplement assise à terre, à peine protégée par une couche de fougères sèches étalée à la diable. Elle trace dans l'air une série de signes mystérieux, tapant sur son clavier virtuel, continuellement.

Mais que fait-elle donc ? Elle vient d'être sonnée, il en sait quelque chose, c'est lui qui s'est chargé de sa récupération.

On lui aurait demandé son avis, il aurait crié à l'imprudence. On n'envoie pas une cheffe au-delà des lignes. Mais en même temps, leur groupe est très réduit, tout le monde prend sa part du risque. Il trouve que ce n'est pas très militaire, mais on doit s'adapter aux circonstances.

Et puis ces deux-là savent ce qu'ils font, c'est une évidence.

Il revoit la scène. Mona en réserve, prête à prendre le relais. Lui-même juste en position suivante, il venait de descendre du six-roues. À cet endroit, le défilé est très encaissé, très encombré

de rochers chaotiques.

Il avait entendu le bruit du moteur, une explosion, et puis plus rien.

Pas d'instruction nette pour ce cas précis. Quand même, deux éléments humains, plus un des deux véhicules... Il avait décidé d'aller voir, et finalement, c'est lui qui avait ramené Mona sur son dos, marchant et courant pendant plus d'une heure, pendant que Lamine les couvrait, tant bien que mal.

Ils ont rattrapé le six-roues, qui les attendait au sortir du ravin, une position inexpugnable. Ils se sont entassés. Il n'y avait déjà pas beaucoup de place, mais avec deux blessés... Heureusement, Mona était juste sonnée. Pour le poignet de la sergente Lamine, par contre, un tour au chirurgec ne serait pas du luxe.

Ils n'étaient plus qu'à deux pas du lot treize.

À l'arrivée, ils ont vu un cadavre de feugre, sur le bord du chemin. Un quadrupède puissamment armé : une mâchoire évoquant un raptor, des pattes aux muscles saillants, terminées par des doigts griffus. Il n'aurait jamais imaginé rencontrer un animal aussi impressionnant.

Le corps de la bête était déchiqueté par une rafale, probablement tirée par l'habitant du lot. Deux lupoïdes au festin, des bruits de mâchoires répugnants, un désintérêt total pour les humains qui passaient. Des charognards assez lents, il aurait plutôt parié qu'ils tiendraient le rôle du gibier.

Plus qu'une heure de garde, environ. Le sommeil lui alourdit les paupières et il se gifle, plusieurs fois de suite. Dormir pendant une surveillance, voilà qui serait le déshonneur suprême.

Il se remémore son engagement dans l'armée très secrète de MA. Une montée en grade, caporal-chef, d'office. Mille ans plus tard, à peine la durée d'un songe, un simple athémissage, et voilà deux barrettes de sergent sur ses épaules.

Et maintenant, cette poursuite sur le fil du rasoir, avec déjà une cible à son actif. Malgré ses quinze ans, il a déjà plus d'honneur et de titres que bien des soldats.

Manu a laissé entendre qu'ils auront besoin d'officiers.

Il soupire d'aise, malgré la fatigue qui pourtant lui colle les paupières. Vivement la fin de sa garde, qu'il puisse dormir, enfin. Des feugres sont en chasse. Il en voit un très nettement, qui rôde

dans les parages. Il pourrait le tirer, mais il veut rester discret, et aussi économiser les munitions.

Il sait que leur groupe est parvenu aux confins de la zone exploitée par les colons, au milieu d'un plateau traversé par une faille. Au-delà, une très longue pente couverte de rhodos géants et de pavots infirmes⁴². Un gigantesque flanc de montagne qui plonge dans la brume, jour et nuit, toute la sainte année. Avec au bout du compte on ne sait trop quoi. Des marais, où parfois les barges déviées par le vent stratosphérique vont s'échouer. Encore au-delà, un océan peut-être, un désert, tout ce qu'on imagine.

Le froid, très vif en ce début de soirée, lui engourdit les jambes. Il marche de long en large, jamais de la même façon, une habitude gardée de ses stages commando. Son regard fouille la nuit, à s'en faire mal, et parfois des larmes lui piquent les yeux.

Il se remémore leur arrivée au campement. Mona, émergeant tout juste de l'inconscience, avait saisi le bras de Manu. « Attention, stop ! » avait-elle grogné.

Ils avaient atteint l'orée du cirque et le pilote avait coupé le moteur du six-roues. Un silence relatif s'était installé, troublé seulement par la plainte lugubre du vent, lointaine mais bien présente.

— On attend quoi ? avait questionné Manu.

Il n'avait pas spécialement pris de précaution pour parler, et le volume sonore de sa voix avait curieusement rempli l'espace, répercuté d'une paroi à l'autre.

Provenant du caisson accoté à la paroi, un coup de fuzco, éraflant vainement le rocher à cinq mètres au-dessus de leurs têtes.

Aussitôt, ils s'étaient mis en position, prêts à riposter.

— Attendez, avait crié Mona. Sur moi, il ne tirera pas.

Elle s'était soulevée sur le bras, elle s'était assise. Puis, péniblement, elle était descendue. Devant les autres, médusés, elle s'était mise en route vers le caisson. Au début une claudication fatiguée la ralentissait, puis elle avait affirmé son pas, et elle s'était redressée au fur et à mesure de sa progression.

Là-bas, par l'ouverture, on voyait le canon de l'arme caché derrière la cloison. Une protection illusoire, avait pensé Mika.

— D'ici, avait-il soufflé à voix basse, je peux l'avoir à coup

42 Plante thémisanne ressemblant au pavot.

sûr...

Manu le savait bien. La crispation de ses poings sur la tôle du six-roues trahissait un combat intérieur. « Mais phoutrediew, comment sait-elle ? » marmonnait-il avec angoisse. Et Mika le regardait avec surprise. Un chef qui lui était apparu si calme et si pondéré, y compris dans l'action, aurait été jusqu'à prier ce que l'on appelait autrefois le ciel.

Mona touchait au but. Elle se penchait vers quelque chose, ou quelqu'un. Elle tendait la main, qu'elle posait sur un bras invisible. Elle parlait, et tout le monde pouvait le voir : elle s'exprimait avec une grande douceur.

Puis elle écoutait. Longuement. Une expression de surprise peignait ses traits.

— On bouge pas, avait dit Manu, comme pour lui-même.

Spontanément, Lamine surveillait les arrières. Encore sous le choc, elle ne croyait pas un mot de ce que lui avait dit Lindalue. Pourtant, depuis un long moment, plus aucune trace de leurs poursuivants.

Une demi-heure plus tard, Mona avait fait signe. En quelques instants ils étaient sur place. Sur le seuil du caisson, un corps allongé, torse nu. La peau couverte de gerçures et de marbrures rouges, il gisait à même le sol. Ivan, l'exploitant du lot treize, le visage déformé par la souffrance, vivait ses derniers instants. Sa poitrine se soulevait faiblement, animée d'une respiration sifflante et peuplée de gouttelettes de sang.

Moins d'une minute après, le mouvement cessa brutalement ; l'homme était mort.

— Manu, c'est lui qui m'avait donné le cube, dit Mona. Il vient peut-être de m'apprendre le rôle de cet objet. Il y a une antenne ici je crois...

Pendant qu'elle parlait, elle avait activé son Interface, qu'elle avait vérifiée brièvement. Ses yeux s'étaient perdus dans le vague. Son visage fatigué, sa bouche marmonnant d'une voix inaudible, elle était dans les affres d'une réflexion intense.

Pendant ce temps, le campement s'était installé. Près du caisson, alignés sous des couvertures, à même le sol. Ils ont inhumé la dépouille du colon, puis après une courte cérémonie, ils ont trouvé le matériel, parmi tout un fourbi en très mauvais état ; il a fallu trier, nettoyer.

Mika continue d'observer Mona, du coin de l'œil. Ses joues mangées de cernes bleuâtres, sa peau d'un blanc crayeux, ses épaules tombantes de fatigue, elle semble n'avoir qu'une obsession, un seul but, et Mika se demande bien lequel.

Elle tape sur son clavier virtuel, sans discontinuer. Sa lèvre inférieure mordue presque entièrement dans sa bouche, elle trépigne d'impatience, très souvent.

Son cerveau est bouillant d'excitation et de réflexion intense. Elle cherche, sans relâche, essayant sans cesse d'autres commandes. Elle puise dans le stock impressionnant de ses souvenirs : ses cours, ses expériences, sa thèse, les articles qu'elle a aimés et dont elle se souvient presque par cœur.

La plupart des instructions qu'elle essaie dans son Interface ne sont pas acceptées. D'autres donnent un résultat sans intérêt. Mais à de rares occasions, une suite de lignes, obscures à tout profane, s'affiche en un instant, lui ouvrant alors un nouvel horizon. C'est comme un jeu où chaque porte franchie permet l'arrivée au niveau suivant.

Derrière elle, Manu fait les cent pas. Il aimerait comprendre lui aussi, mais il préfère ne pas la déranger. Il sait que sa transe est vitale pour eux tous. Il sait que c'est la seule à même d'explorer ce labyrinthe virtuel. Elle a toute sa confiance.

Au moment où Lamine prend la deuxième garde, la jeune fille lui enjoint de prendre du repos. Il n'a d'autre occupation que de se morfondre, elle l'a bien constaté. Aussi, sans tenir compte du grade, elle lui oppose la raison la plus évidente. Bougonnant et inquiet, il s'enroule dans une couverture isolante et après un dernier regard en direction de Mona, il se prépare à la plus mauvaise nuit de son existence.

Mona qui continue, sans la moindre interruption. Depuis dix minutes, elle est sur une piste intéressante. Un langage de programmation, qui lui est inconnu, mais dont la syntaxe lui semble très simple. Une fonction permet d'en obtenir les règles. Elle va les essayer, quand elle se rend compte du danger. Chacune d'elle intervient dans un domaine bien particulier : celui de l'intelligence des Interfaces. Rien moins que l'amas de cyberneurones qui contrôle l'ensemble des machines sur Thémis 4. La moindre erreur peut créer un dérèglement généralisé, et donc leur mort à tous.

Elle fait un essai sur elle-même :

```
#set "Mona"  
#Liste
```

Une liste complète de tous ses biomecs s'affiche, avec leurs paramètres de fonctionnement. Les codes sont standardisés, elle reconnaît entre autres son cœur, avec le rythme cardiaque, la température, le débit, ainsi qu'une série impressionnante d'autres données.

Elle tape aussitôt une nouvelle tentative, son taux de dopamine⁴³ :

```
#set "dopamine"  
#(+10)
```

En quelques secondes, elle ressent une sensation de bien-être extraordinaire, qui décroît lentement au fur et à mesure que ses biomecs rétablissent l'équilibre. Elle voit un paramètre qui permet de fixer un taux constamment supérieur à la normale. Elle en sait le danger.

Elle relève la tête. Un peu plus loin, Lamine fait les cent pas. Son bras en écharpe la gêne de façon visible. Sa prothèse cassée l'empêche d'utiliser sa main. Malheureusement, aucun réglage possible à ce niveau-là.

Juste à côté, Manu dort d'un sommeil agité. Son corps tout entier tendu comme un arc, il rêve assurément du combat ultime. Elle sait pouvoir trouver une hormone sédatrice. Pas sans qu'il soit d'accord.

Elle repique du nez, et elle tente :

```
#set "Lindalue"  
#Liste
```

La qualité de la connexion est très faible. À sa grande surprise, elle constate que Lindalue est presque morte, mais elle voit quand même parfaitement les paramètres. Sur ceux qu'elle connaît, la quasi-totalité des systèmes vitaux est en alarme. Si Lindalue possède toujours le cube, celui-ci est également en danger. Et alors, se dit-elle, pourquoi ne pas tenter de l'aider ?

```
#set "Lindalue"  
#set "adrénaline,cortisone"  
#(+10,permanent)
```

43 L'hormone du plaisir.

Plus loin, à l'entrée de la faille, Lindalue bouge la tête.

Mona pense qu'elle n'aimerait pas être à proximité immédiate.

Mona se lève, s'étire avec lenteur. Provenant de la faille, une brume se répand dans le cirque. Coulant telle une eau empoisonnée, elle mange chaque piton rocheux un à un, chaque bosquet d'arbustes, cachant complètement sol, parois, ciel, étreignant la nature de ses tentacules mouillés.

Les implications de sa découverte sont trop importantes pour elle seule. Mona se penche sur Manu, elle pose ses lèvres chaudes sur le front glacé du garçon.

Celui-ci bouge. Il ouvre les yeux sur son rêve, se redresse sur un coude ; son monde est là, une chaleur écarlate lui colore les pommettes.

Sitôt émergé de la torpeur, il est debout prêt à l'action, tout à l'écoute.

— C'est Ivan qui me l'a confié, dit-elle en désignant la tombe du colon. Le cube d'abord, lors de mon expédition ici. Je l'avais oublié, je ne savais pas à quoi il servait, tout le monde l'ignore d'ailleurs. Sauf bien sûr une personne. Je voulais vous le dire, mais vous étiez au secret. Tout a été si vite.

— Oui, lorsque j'ai commandé les renforts, nous avions d'autres soucis.

— C'est l'un des Premiers qui avait le cube. Pourquoi, comment, je n'en sais rien, mais il soupçonnait que cet objet avait un rapport avec les disparitions. Il avait compris une chose essentielle : l'anomalie qui provoque l'arrêt des biomecs a été programmée. Par quelqu'un, dont le but était de prendre le pouvoir. Peut-être Louka, ou Lindalue, ou plus vraisemblablement une personne disparue aujourd'hui. Peut-être un des premiers colons.

Ils sont assis, la pointe des fesses en équilibre sur un des rochers qui parsèment le terrain. Lamine, tout en cherchant à percer du regard la brume qui s'approche, leur jette de temps à autre un regard curieux.

Mona continue :

— Le cube posait un problème au Première. Il ne voulait pas le détruire, il ne parvenait pas à trouver comment le contrôler, il redoutait un vol. Il soupçonnait tout le monde autour de lui et il

est venu le cacher ici, le plus loin possible du village. Il faisait confiance à Ivan car celui-ci était tellement marginalisé... Il lui a confié le cube, en lui expliquant pourquoi, sommairement. Il lui a donné pour instruction de le remettre au conseil s'il disparaissait à son tour. Mais un retour au village était hors de question pour Ivan.

Mona reste pensive un instant. Elle contemple en elle-même l'échafaudage rationnel qu'elle a reconstitué avec tant d'efforts.

— Je pense qu'il ne savait plus très bien où il en était. Il voyait la limite se rapprocher, et il avait peur. Par-dessus tout, il ne savait que faire.

— Mais de quelle limite parles-tu ?

— Le cube a servi à pénétrer le chirurgec. À chaque intervention sur le corps d'un colon, les Interfaces sont mises à jour. Un programme est alors installé, qui tourne en permanence, qui infecte nos biomecs, les uns après les autres, et qui les règle pour qu'ils cessent leur fonctionnement au bout d'un temps déterminé.

Elle regarde Manu, elle réalise les implications. Une angoisse lui serre la poitrine. Un souffle dans la voix, elle continue :

— Seize ans, seize jours, Manu. C'est la limite. Tous ceux qui ont plus de seize ans vont mourir. Les plus âgés d'abord, sont stoppés les uns après les autres. Les autres ensuite, par ordre d'âge, jusqu'à la limite.

L'espoir revient dans le regard de la jeune fille. Elle aimerait vérifier, explorer, plus loin. Mais le temps presse. Elle a vu le programme, elle peut consulter ses instructions. Elle peut l'espionner, il lui reste à savoir si elle peut l'arrêter ou le modifier.

Qui a créé le cube ? La date du programme fixe son origine quarante ans auparavant : l'arrivée de la deuxième vague de colons. Un instrument pour la conquête du pouvoir, modulable à volonté, permettant l'élimination de tous ceux qui barrent le passage à son créateur.

À condition de pouvoir le contrôler...

— Manu, je dois essayer. Peut-être que je peux le stopper, ou l'éliminer...

En équilibre sur son rocher, elle ranime son Interface. À nouveau elle fouille, elle explore. Une ride lui traverse le front, sa

mâchoire serrée est douloureuse à force de crispation, ses doigts volent, presque invisibles.

L'impuissance de Manu est pitoyable. Il trépigne sur lui-même, se torturant les méninges, bloqué dans cette inaction qui le torture.

Lamine vient d'être relevée. Elle s'approche du jeune homme et l'attire à part, elle souhaite lui rendre compte. Elle n'a pas grand-chose à rapporter, mais il se force à l'écouter. Des feugres, qui rôdent ; par deux occasions, elle s'est préparée à tirer. Mais à chaque fois la bête s'est évanouie, comme si elle était consciente du danger. Le brouillard, qui sature presque le cirque, ce qui serait problématique en cas d'attaque.

Aucune trace des poursuivants. D'ailleurs, ce que vient d'apprendre Manu confirme le fait : c'était vraiment le cube qui était l'objet de leur traque.

« Une autre question ! pense Manu. S'ils contrôlent le cube, pourront-ils l'utiliser contre nous ? »

Une heure plus tard, après de multiples tentatives, Mona repère le programme. Elle demande l'affichage de ses paramètres :

```
#set Limite16
#display
Active from 2456-01-05, running, permanent, 0%CPU
#
```

Un fonctionnement permanent, très lent, depuis environ quinze jours. Une mise en place récente.

Sans plus attendre, elle tente une prise de contrôle :

```
#set Limite16
#(off)
Error: cube missing
#
```

— Sobakov de moudakew ! s'exclame-t-elle.

Elle essaie d'autres commandes, sans résultat.

— Alors ? demande Manu, revenu dans les parages.

Le regard de la jeune fille se perd dans le vague.

— Alors rien. Sans le cube, désactiver le programme est impossible. Nous devons retrouver Lindalue. Elle n'est pas loin, j'ai entrevu sa position.

Prise de pouvoir

La colonne de fumée qui s'élevait, dense et persistante, vient de se tarir.

L'activité des automecs sur la place centrale est incessante. Un bourdonnement entrecoupé de claquements métalliques, le chuintement des chalumeaux, le frapement sec des piqueurs.

Rapidement, les restes calcinés de la commanderie sont découpés, entassés, empilés sur la plate-forme des six-roues, et emmenés au-delà de la frontière. Les mares de boue saturée de cendre sont pompées. Le sol est gratté, comblé, nivelé.

Malgré le froid et la pluie, quelques colons, les mains dans les poches, contemplent le spectacle à distance respectueuse. Leurs caissons pour la plupart dévastés, ils sont épuisés de leur nuit blanche. Ils attendent la reconstruction, espérant que le plus gros des réparations sera terminé avant la fin de la journée.

Ils savent qu'aucun moyen n'existe pour hâter le travail. Ils se doutent que les caissons-usines remplaceront en priorité les automates détruits. Ils sont las, transis, indécis. Ils se demandent qui commande quoi, et vers qui se tourner. Aucun d'eux ne parierait sur l'avenir.

Ranik n'est pas du nombre. Il campe aux alentours du chirurgec, et il attend. Il s'est bricolé un auvent, quatre piquets enfoncés dans la boue et une toile en kevlar fixée avec des colliers. Une chaise longue, trois couvertures entassées, une gourde à portée de la main, il n'est pas si mal finalement.

Il aurait aimé récupérer un fuzco, mais aucune occasion ne s'est présentée. Il faut dire qu'avec Lindalue au service d'ordre, c'était mission difficile. Rira bien qui rira la dernière, il parierait que les minutes de l'importune sont comptées, et à cette idée, un rictus rusé se dessine au coin de sa bouche.

En attendant, le claquement de la toile animée par le vent, l'agitation dans le village un peu plus loin, les ruisseaux de boue qui coulent à n'en plus finir, tout cela ne le dérange pas. Il dirait même : enfin un peu d'animation, des truks sortant de l'ordinaire, quoi...

Soudain, il dresse l'oreille. Un moteur, en dehors du village, un motomec, en conduite forcée. Ranik se dit que la vitesse n'est pas très impressionnante, le pilote est fatigué. Le mode manuel est une erreur, le guidage automatique serait presque aussi rapide et beaucoup moins épuisant.

La machine franchit la frontière et se dirige vers lui. Un colon blessé, pressé de retrouver la quiétude rassurante du chirurgec ? Ou alors... Ranik se dépêtre de ses couvertures, trente bonnes secondes lui sont nécessaires. Il pose à terre une jambe plutôt ankylosée, puis avec un gémissement, la deuxième. Le froid glacial le saisit, il émet des grognements râleurs. Il va porter la main à sa gourde, puis il se ravise. La prudence lui intime de garder intactes ses facultés.

C'est Louka, il tourne le coin de l'allée. Ranik peine d'abord à reconnaître le conseiller fringant et sûr de lui. L'homme est avachi sur lui-même. Sa combinaison crottée et déchirée laisse apparaître des vêtements sales et mal disposés. Son teint est cireux, ses yeux rougis et brillants de fièvre. Il respire avec peine, un souffle rapide et court, et il hésite visiblement à mettre pied à terre.

De la main, il réclame de l'aide.

Ranik hésite. Qu'il se débrouille lui qui est si malin ! Mais il sait Louka impitoyable, et il se méfie. Il finit par s'approcher, il attrape le bras de l'autre, et il lui prête son aide.

Louka, accroché à son épaule, posant péniblement un pied devant l'autre, cherche à s'approcher de l'entrée du caisson. Il boîte et chaque pas lui tire un gémissement sourd.

D'un mouvement rapide, Ranik se dégage et s'écarte d'un pas. Une surprise douloureuse sur les traits de Louka, une grimace tendue et interrogative.

— Tu veux le chirurgec, hein ?

Louka tombe à genoux. Son regard loin devant, il ne voit plus l'homme qui lui parle. C'est une brume sombre qui se présente, il ne saurait si elle est réelle, mais elle le terrorise.

— Si tu le veux, tu dois payer. C'est la nouvelle règle. On va manquer de tout, tu le sais. Alors cinquante paquets. C'est la règle.

Un effort monstrueux sur lui-même, et la brume s'éloigne, les idées reviennent, claires, limpides.

— Cinquante quoi ? bafouille-t-il, à peine audible.

Ranik s'approche de Louka, à le toucher. Il se penche, il approche la bouche de son l'oreille, il parle d'une voix basse, chuintante, et un chapelet de postillons s'échappe.

— Les camos. Ce sera la nouvelle monnaie. On va manquer de tout. J'ai vérifié, il n'y a plus rien. Ils feront n'importe quoi, ils se vendront. Tu pourras avoir ce que tu veux si tu peux échanger des camos. Je sais que t'en as. Ils feront tout. Alors dis-moi où, et je t'aide. Dis-moi où... Je te porterai s'il le faut !

La voix de l'homme se tait brusquement. Un effroi extrême sur le visage, il vient de sentir le canon du pèhème, pile au centre de son sternum. La main de Louka ne tremble pas, et sa voix, bien qu'extrêmement lasse et faible, a repris une sonorité calme et posée.

— Allez, en douceur : j'ai des crispations dans les doigts...

Ranik, le prend sous l'aisselle et l'aide à se lever. Ses muscles sont tétanisés, il tremblerait de peur si ce n'était aussi risqué.

Un pied après l'autre, il le porte presque, il guette la détonation, s'il croyait au ciel il prierait, de toutes ses forces.

Enfin au but. Louka l'épaule appuyée sur la cloison, fait signe de s'écarter. Vivement, Ranik recule, au moins cinq pas. Il se réfugie derrière sa chaise longue, il en tient solidement le montant, comme si l'objet lui apportait une protection.

Le front posé contre le métal froid, Louka sent le ronronnement régulier et rassurant de la machine. Il fouille dans sa poche et il en extirpe le cube, qu'il tient un instant serré entre ses doigts. Il va le plaquer contre la commande d'ouverture, mais une quinte de toux rauque l'en empêche. Son bras retombe le long du corps, il tousse, il ne peut plus s'arrêter.

Son visage d'un blanc de craie, ses yeux fermés, son corps qui s'affaisse petit à petit, il essaie de lutter encore, mais ses muscles sans vie ne retiennent plus son squelette, et il tombe. Sa tête cogne le coin du caisson. Son dos à plat dans la boue, ses

jambes tordues, son bras en travers de la poitrine, plus rien ne bouge. Seuls ses doigts serrent encore le cube dont la lueur rouge palpite, de plus en plus fort.

Ranik attend quelques instants. Toute trace de peur a disparu de son visage et son expression a repris un air habituel de contentement indifférent.

Nullement impressionné, il contemple l'objet que tient encore Louka. Il donne l'impression de compter les pulsations de lumière, avec attention. Ce n'est pas le cas puisqu'il tourne régulièrement la tête, guettant les allées et venues, écoutant le moindre bruit.

Rien ne bouge, mais on entend soudain un groupe de motomecs, à l'extérieur du village. Les machines approchent en guidage automatique, on le reconnaît à une allure plus régulière, une vitesse modérée.

Un sourire anime le visage de Ranik. En trois pas, il est près du corps sans vie. D'une main, il saisit le visage du mort, qu'il secoue brutalement de droite à gauche.

Aucune réaction.

Satisfait de son test, il force les doigts de Louka, il s'empare du cube et il le glisse dans sa poche. Il se fige un instant, à nouveau écoutant et guettant. Les véhicules s'approchent, ils vont à leur tour passer la frontière.

Un sourire rusé aux lèvres, Ranik se met à courir. En petites foulées, il tourne le coin de l'allée, et il disparaît.

À peine troublée par le vent, la pluie redouble, claquant contre la toile de kevlar. Un éclair éblouissant perce les nuages et vient frapper méchamment le pilier le plus proche.

N'était-ce le bruit du vent, on entendrait un feulement sinistre, loin dans la steppe.

Épilogue - La nuit sur Thémis 4

Il est tard sur Thémis 4. Qui se tiendrait en haut de l'antenne aurait une vue complète sur le village : la Commanderie en cours de reconstruction, les débris et déchets pratiquement déblayés, les allées dévastées par la tempête humaine. Il verrait la grille de protection, dôme imparfait, calciné, aux mailles tordues et déformées, et qui supporte les coups de la foudre vingt fois la journée. Plus loin, ce que l'on appelle la frontière, et encore au-delà, la steppe et ses collines sauvages, ses couleurs brunes et ocre, sa faune rare et sauvage.

Il apercevrait aux confins le mouvement peu véloce d'un six-roues, chargé d'hommes et de femmes, cahotant sur la piste et se rapprochant, une minute après l'autre.

La machine finit par atteindre l'entrée du village. Elle se dirige de suite vers sa destination, le chirurgec. La vitesse est maintenant réduite. Une roue parfois patine dans une ornière, les essieux fatigués grincent horriblement, le rythme du moteur est imparfait, haché. On croirait que l'engin s'épuise et que d'un instant à l'autre il va s'étouffer.

Enfin le terme du voyage. Deux hommes sautent vivement à terre, les autres se penchent sur une banquette et s'activent auprès d'un corps étendu. Avec précaution, ils le soulèvent, le descendent à bout de bras et, affermissant leur prise, se présentent à l'entrée du caisson.

Aussitôt la porte coulisse. Le corps est porté sur une pailleasse à l'intérieur. Même de loin, on reconnaît Lindalue. Une autre femme la rejoint. D'une grande jeunesse, elle porte un bras en écharpe et son poignet prend un angle bizarre à chaque pas.

La porte se referme et l'attente commence.

Il se passe un moment assez long. Ceux qui disposent d'un

caisson devraient le regagner, mais malgré leur épuisement, on sent bien à leurs gestes, à leur mine à la fois triste et résolue, qu'il est hors de question de quitter le groupe. Les autres ont pris une attitude de repos militaire. Attendre est souvent leur métier, et l'incertitude qui domine ne les détourne pas de leur rôle.

Le bruit de leur arrivée s'est répandu, plus rapide que le vent.

Place centrale, on ne sait à quoi s'attendre. Toujours mains dans les poches, on se regarde, on se questionne à voix basse. On épie en douce l'équipe de Louka, rassemblée au coin de l'allée la plus éloignée. Les deux groupes ne se sont point parlé. Fatigue, méfiance, ou indifférence, aucun ne pourrait le dire.

Ceux de Louka se sont concertés. Ils ont bien repéré l'arrivée de Mona et des siens, et ils hésitent. L'un vérifie son arme, l'autre au contraire la pose contre une cloison. Le conciliabule va bon train. On consulte son Interface, on se questionne, on s'interroge.

Finalement, après avoir longuement délibéré, tous posent leur arme et quittent la place. Ils vont vers le chirurgec, sans grand enthousiasme, mais apparemment sans grande crainte.

Ceux de la place centrale sont également indécis, mais guère plus d'un instant. Ils emboîtent le pas, les rejoignant en peu de temps, et tous forment, l'air de rien, une colonne compacte.

Quelques minutes après, au chirurgec, on les voit qui arrivent. Des gestes de protection rapides se déclenchent machinalement. On a beau être en attente, on n'oublie pas son métier, et deux militaires saisissent leur fuzco.

Leur cheffe les arrête d'un mot.

Avec discipline, ils remettent leur arme à l'épaule, curieux de la suite.

Les autres ne sont plus qu'à quelques pas, ils s'arrêtent. Deux clans plus ou moins compacts et qui se font face, muets, pétris d'angoisse, ne sachant quoi faire, quoi dire. Ils ne comprennent pas grand-chose à ce qui est arrivé.

Ils écoutent, perplexes, désorientés, le sifflement des chalumeaux, les hurlements du vent, et la foudre qui tombe, là-bas, sur un arbrisseau déjà carbonisé.

Avec un raclement de métal mal graissé, la porte du caisson coulisse. Deux silhouettes se dressent dans l'embrasure.

Mona marche vers elles et leur tend les bras.

FIN de la première époque

Pour en savoir plus, consulter les ADJACENT sur le site web
limite16.fr

Glossaire

Acacial	Arbre thémisian dont l'aspect rappelle un acacia.
Aquifère	<p>L'aquifère est de type pseudokarstique sur Thémis 4, ce qui signifie que l'eau s'infiltré dans un sol poreux parcouru par des failles et dont la roche n'est pas de type carbonatée.</p> <p>Lors d'une pluie, l'eau ruisselle par-dessus la couche végétale et s'infiltré très rapidement dans le sol. Il y a peu de lacs et de rivières, et beaucoup de torrents et ruisseaux qui sont intermittents. La steppe est humide du fait des précipitations, mais le sol est relativement sec du fait des infiltrations importantes. La terre est à la fois collante et poreuse, et ressemble à du sable noir.</p>
Athémissage	Équivalent de l'atterrissage sur Thémis 4.
Autobom	Automec ramasse-déchets (étymologie inconnue).
Automec	<p>Automate muni d'un outillage, d'une intelligence artificielle de contrôle adaptés à sa mission, d'une reconnaissance vocale et d'un tableau de contrôle manuel.</p> <p>Certains automecs sont dédiés au transport (par exemple le six-roues, ou le motomec), d'autres sont chargés de la maintenance biologique, de la culture, de la réparation des bâtiments, etc.</p> <p>Les automecs communiquent entre eux et avec les colons grâce aux antennes et à l'électricité statique circulant à la surface de la peau.</p> <p>Les orages de Thémis 4 perturbent fortement ces communications et les rendent souvent impossibles.</p>

Limite 16

Baraka	Chance. De l'arabe (terme déjà employé au XX ^{ème} siècle).
Bastos	Une balle en argot français.
Beurdak	Bordel. Juron, origine inconnue.
Biocryptologie	Discipline relevant des mathématiques et de la biologie qui traite du codage et de la sécurité des implants biologiques.
Biomec	Prothèse biologique. Machine implantée dans le corps humain et qui remplace un organe (cœur, estomac, poumon, membre ou partie d'un membre, etc).
Camomille rampante	Plante de couleur brune ressemblant à une camomille terrestre, dont elle ne possède pas les fleurs. Les feuilles s'apparentent à celle de la camomille de Chine (<i>chrysanthemum indicum</i>), bien qu'elles soient plus grandes et de couleur différente. Le camogisme consiste à fumer des feuilles de camomille séchées et roulées. L'assemblage se fait à l'aide d'une colle de cellulose dont la formulation circule sous le manteau.
Capropain	Pain de synthèse relevé avec des câpres de culture artificielle.
Chirurgec	Caisson spécialisé pour la maintenance biologique (maladies et chirurgie).
Chondodendron	Liane vénéneuse.
CMDLANG	Langage de commande de l'Interface.
Communications	Les communications entre colons par l'intermédiaire de l'Interface sont possibles mais ne se pratiquent pas. Elles sont taboues.
Dopamine	L'hormone du plaisir.

Électrostatique	<p>L'électricité statique semble très forte sur Thémis 4 du fait d'un déséquilibre permanent des charges électrostatiques.</p> <p>Elle perturbe fortement les communications en les ralentissant ou en les coupant et les rendant impossibles.</p> <p>Le seul palliatif est d'installer une antenne puissante, qui va émettre en permanence les données d'une Interface vers une autre. Le colon qui est isolé dans la steppe ne recevra éventuellement des données que des colons ou dispositifs qui sont très proches de lui.</p> <p>En cas d'orage, tout peut être coupé, même très ponctuellement.</p> <p>Le protocole HIRC tient compte de tout cela.</p>
Fuzco	Fusil. De l'argot français « fusco » (fusilier commando).
HIRC	High and Intensive based on Retry Communication protocole.
Interface	<p>Moyen de communication dont les colons disposent pour communiquer avec leur intelligence artificielle (IA) personnelle.</p> <p>Une IA est implantée dans leur corps lors de leur engagement dans le vaisseau mère. Cette IA pilote l'ensemble des biomecs s'il y en a. Elle communique avec les Interfaces des autres colons, véhicule, récupère, et stocke les données provenant des automecs. Elle est autonome et ne peut mettre à jour ses données que si une antenne existe à proximité. Elle peut communiquer à très courte distance sur de très faibles volumes de données grâce à l'électricité statique d'une peau en contact avec du métal.</p>
Kleit	Scotcher. Du russe « kleit » (клеит).
Lavomec	Automate de toilette automatisée.
Lupoïde	Canidé à écailles, aux pattes très courtes, un ventre près du sol avec une tête molle, des crocs massifs, pointus, et des yeux brillants très profondément enfouis.

MA	Le vaisseau mère. Il est constitué par un cylindre O'Neill de neuf kilomètres de long et de trois kilomètres de diamètre. Automec géant, son IA est la plus évoluée et la plus complexe. Elle dispose de sa propre stratégie, et tient compte de l'histoire globale de Thémis 4.
Mistiouv	Misère, méchanceté, du français « mistouille ».
Monopode	Petit tabouret pliable, utile en expédition, équilibré par un gyroscope.
Mordiev	Juron, du français « mordiou ».
Motomec	Petit véhicule tout-terrain utilisé par les colons pour la circulation. Il ressemble à un quad terrestre, avec de larges roues en aluminium et un coffre. Certains modèles sont équipés de batteries, théoriquement rechargeables en quelques heures. D'autres fonctionnent au gaz. Ils sont plus performants mais plus fragiles, le filtre à air ayant tendance à se boucher dès que le vent souffle dans le sens de la marche.
Moudakew	Connard. Du russe « mudak ».
Mouskayav	Excrément, du français « mouscaille ».
Nakonec	Enfin, finalement, en russe (наконец).
Papacaisse	Désordre intense. De l'ancien français.
Pavot infirme	Plante thémisanne ressemblant au pavot.
Péhème	Pistolet automatique. Du français « PM » (pistolet mitrailleur).
Phoutrediew	Juron, origine inconnue.
Piste Alpha	Piste principale d'athémissage. Une tranchée remplie de particules végétales molles. Sa longueur est de plus de 10 km de long. Par sécurité elle est située à 5 km de Nova.
Podonok	Raclure, foutoir par extension. Du russe « podonok » (подонок).
Poganog	Juron, origine inconnue.
Poloqew	Grain de sable dans l'engrenage.

Popof	De l'argot français « popaul ».
Pozkouï	Le postérieur, origine inconnue.
Première	Titre utilisé pour le colon assurant le commandement. Utilisé au départ pour désigner la première arrivante, les pratiques ont consacré l'usage du féminin avec le cas échéant un article au masculin.
Quadri	Grenade. Du français « quadrillée ».
Sobakov	Chien. Terme méprisant. Du russe « sobaka » (собака).
Soukana	Insulte grossière désignant tout et n'importe quoi, en rapport lointain avec les filles de mauvaise vie du XXI ^{ème} siècle. Du russe « sluha » (шлюха).
Spessit	Grouille, dépêche ! Du russe « spesit » (спешит).
Statut	État quantifié et qualifié d'une personne ou d'un dispositif.
Steakeulass	Pièce de viande synthétisée.
Synthéliège	Liège synthétique.
Thémis	Étoile de type naine rouge, située dans la Voie lactée, à cent cinquante années-lumières de la Terre.
Thémis 4	Quatrième planète de Thémis. Le jour y dure environ trente heures. Elle est couverte de nuages épais, parfois assez denses pour gêner les communications radio. On ne distingue jamais le ciel sur Thémis 4, sauf parfois lors du coucher du soleil. Ce phénomène est inexplicable. Les terres colonisées sont couvertes d'une terre grise et collante, enrichie artificiellement pour l'agriculture.
Thémisan	Qui vient de Thémis 4, ou se situe sur cette planète.
Truk	Truc, machin, bidule.
Tupitz	Stupide, imbécile. Du russe « tupica » (тупица).
Widget	Élément visuel d'une Interface.
Zatniss	Ta gueule. Du russe « zatkniss » (заткнис).
Zima	« Hiver » en russe (зима).

Limite 16

арсенал	Arsenal, armurerie en russe.
взрывчатый	Explosif en russe. Généralement accompagné d'un nombre représentant le calibre.
усилител	Amplificateur lumière. Du russe « amplificateur » (усилител).